

1975 - 1976

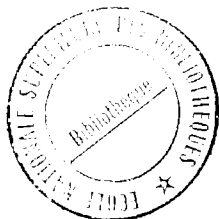
LE DISCOURS DE LA CRITIQUE

Essai d'analyse du discours de la critique littéraire
dans les périodiques d'information,
à partir de deux exemples.

Note de synthèse
présentée pour l'obtention du
Diplôme Supérieur de Bibliothécaire

par Claude JOLLY

Directeur de Recherche : J. BRETON



P L A N

1. Introduction
2. Les silences de la critique
3. Les titres
4. Structure de la critique
5. Un discours traversé par les poncifs
6. Un langage vide
7. Les variations idéologiques de la critique
8. Conclusion : Nature de la critique

1. Introduction

1. Les critiques littéraires de la presse d'information constituent un instrument de travail important pour les bibliothécaires. Par ailleurs, elles influencent fortement le (s) public (s), tout en étant en même temps un reflet relativement exact de ce qu'il (s) pense (nt) (1). On conviendra, dans ces conditions, qu'il n'est pas superflu de ce livrer à l'analyse de ce type de discours et d'essayer d'en déterminer la nature : que dit-il, que cache-t-il, que déforme ou transforme-t-il ?

2. C'est ainsi que nous nous proposons d'analyser les critiques parues à propos de deux ouvrages :

- un roman, L'Indésirable, par Régis Debray (2) ;
- un documentaire, Maurice Thorez, vie secrète et vie publique, par Philippe Robrieux (3).

Nous avons choisi ces deux ouvrages pour des raisons précises. Ils ont connu ce que Chavalarias a appelé une sur-critique (4), ou si l'on préfère, une inflation critique. De plus, tant les auteurs que les sujets de ces livres sont de nature à mobiliser puissamment la presse. On peut donc espérer que la critique dévoilera mieux que dans d'autres cas sa véritable nature.

Nous avons recensé et étudié les articles parus dans la presse d'information, qu'elle soit

- professionnelle (ex : Le Bulletin critique du livre français)
- littéraire et / ou à prétention culturelle (ex : Le Magazine littéraire ; Le Monde)
- de grande diffusion et / ou sans prétention culturelle (ex : France-soir ; Marie-Claire)

On trouvera en annexe, la photocopie de toutes ces critiques.

3. Avant d'entreprendre cette analyse, un problème doit être préalablement soulevé. En effet, toute analyse d'un discours suppose un discours second qui préside à son élaboration. Toute analyse de langage suppose un métalangage. Dans ces conditions, dans notre analyse du discours de la critique, depuis quel lieu parlerons-nous ?

Dans le cadre de cette étude, nous ne pensons pas devoir répondre dans le détail à cette question, au demeurant fort complexe. Disons seulement deux choses. D'abord, on ne peut prétendre sans abus qu'il existe une théorie scientifique de la littérature, théorie élaborée et a fortiori achevée. Néanmoins, on peut affirmer qu'il existe des éléments pour une théorie à venir de la littérature. Ceux-ci sont épais et hétérogènes, unilatéraux et partiels. Ils ont été construits par des auteurs comme Lukacs, Goldmann, Barthes et quelques autres (5). Même si notre étude restera, par certains aspects, positiviste, c'est, en dernière instance, depuis ces lieux, sans doute mouvants et incertains, que nous conduiront notre analyse.

- - - - -
NOTES

- (1). Cf. Jacqueline Piatier : les Français et la lecture in Le Monde, 2-3 Mai 1976. Cet article examine notamment l'impact de la critique sur le choix des lecteurs.
- (2). Le Seuil, 1975
- (3). Fayard, 1975
- (4). Bavardage des éditeurs ... Silence de la critique, in Le Discours social, n° 1. Chavalarias montre, entre autres choses, que le roman dit "classique" et "historico-politique", ainsi que le genre biographique, sont particulièrement prisés par la critique. Les deux ouvrages choisis rentrent précisément dans ces catégories.
- (5). Voir la bibliographie.

2. Les silences de la critique

1. Nous avons dépouillé 30 périodiques parmi les plus importants, ou, en tout cas, parmi les plus représentatifs (d'une école de pensée, d'un groupe social, etc...). On compte 3 périodiques professionnels, 18 périodiques littéraires et / ou à prétention culturelle, 9 périodiques à grand tirage et / ou sans prétention culturelle. Le tableau ci-dessous confirme que l'on est bien en présence d'un phénomène de sur-critique, même si certaines absences doivent être constatées.

	Roman de Debray				Documentaire de Robrieux			
	critique proprement dite	Interview de l'auteur	Bonnes Feuilles	Comment. sur la parution	critique proprement dite	Interview de l'auteur	Bonnes Feuilles	Comment. sur la parution
périodiques professionnels								
Bulletin critique du livre français	X							
Les livres	X							
Les Notes bibliographiques	X							

Periodiques aires et / présentation elle	critique proprem. dite	Interview de l'auteur	Bonnes feuilles	Comment. sur la parution	critique proprem. dite	Interview de l'auteur	Bonnes feuilles	Commen sur la parutio
Croix	X				X			
Express	X				X		X	
Figaro	X				X			
France Nouvelle	X							
Humanité	X							X
Le Point	X						X	
Magazine Littéraire	X							
Monde	X				X			
Nouvel Observateur	X					X		
La Nouvelle Critique					X			
Le Peuple Français					X			
Le Point	X						X	
Politique hebdo	X					X		
La Quinzaine Littéraire	X				X			
Le Quotidien de Paris	X				X			
L'Espresso	X				X			
Tribune Socialiste					X			
Actualités Internationales	X				X			

Periodiques à tirage régulier ou sans régularité	critique propre- ment dite	Interview de l'auteur	Bonnes feuilles	Comment. sur la para- ution	critique propre- ment dite	Interview de l'auteur	Bonnes feuilles	Comment. sur la para- ution
Aurore	X				X			
Canard enchaîné	X							
Le Nouvel	X							
L'Essai-Soir	X	X	X					
Libération								
Le Monde diplomatique	X							
Le Monde				X				
Le Soir de l'histoire					X			
Nouvel Essai-Match	X ?							

2. Il apparaît que le roman de Régis Debray a davantage connu les honneurs de la critique que le documentaire de Philippe Robrieux. Cela s'explique fort bien et ne fait pas problème. On sait d'abord que les analyses de romans sont plus nombreuses dans la presse que les analyses de documentaires (1). Cela est dans l'ordre des choses puisque le roman est le genre préféré du public (2). De plus, il est normal qu'un texte de Régis Debray personnalité située au confluent de l'Université, de la politique, du journalisme et du monde "parisien", défraie plus la chronique qu'une thèse universitaire sur la vie d'un dirigeant politique, même si celle-ci peut prêter matière à une certaine sensation.

On ne s'étonnera pas de ne pas trouver d'analyse de l'Indésirable dans certains périodiques. Les revues spécialisées (La Nouvelle critique, le Peuple français, etc...) ne publient jamais de critiques de romans. Quant à Libération, sa rubrique littéraire est plus que réduite. Par contre, les analyses de Elle,

Marie-Claire, Paris-Match, etc..., semblent indiquer que la critique s'accommode fort bien d'un certain parisianisme mondain, superficiel et primaire. Nous aurons à nous interroger sur cette dimension parisienne de la critique.

Les silences à propos de Maurice Thorez, vie secrète et vie publique sont plus complexes à analyser. L'absence de toute critique dans les périodiques professionnels s'explique par un phénomène de retard, fréquent dans ce type de publication. On sait que ce retard tient à des raisons exclusivement techniques (3) et qu'il n'y a pas lieu de rechercher d'autres explications. Le faible nombre de critiques dans la catégorie des périodiques à grand tirage et / ou sans prétention culturelle ne fait pas non plus problème. Cet ouvrage est apparemment trop difficile à ces titres de trop bas niveau. Pour cette raison, il ne faut guère voir ici de la malveillance ou une volonté de censure, et cela d'autant plus que ce livre pouvait autoriser des lectures "croustillantes" ou malsaines (certaines critiques, par exemple celle de l'Aurore, ne s'en sont pas privées !). De la même façon, il n'y a pas à rechercher une signification particulière dans le silence du Magazine littéraire : on sait que celui-ci a toujours privilégié le roman par rapport aux autres genres littéraires (4).

En revanche, l'absence de toute critique du livre de Philippe Robrieux dans l'Humanité et France Nouvelle, périodiques communistes, fait problème, surtout eu égard au sujet. Il ne s'agit pas, à proprement parler, de censure politique puisque d'autres périodiques communistes (La Nouvelle critique, les Cahiers d'Histoire de l'Institut Maurice Thorez) ont publié des analyses. Néanmoins, tout se passe comme si seuls les périodiques pour intellectuels avaient à en rendre compte et non ceux qui s'adressent à un public plus large et plus indifférencié (5). Il y a là, à coup sûr, une question. Y répondre exigerait que l'on se pose le problème du rapport que le parti communiste entretient avec son propre passé et que l'on se livre à une analyse de la nature de ce parti. On comprendra aisément que ce n'est pas ici que l'on peut mener à bien un tel travail. Dans le cadre de cette étude nous ne pouvons que poser le problème, certainement pas lui donner sa solution.

3. Si la plus sûre façon de rester silencieux consiste à ne rien dire, ce n'est en tout cas pas la seule. Il existe en effet, une manière de rendre compte d'un ouvrage, (et même d'en rendre compte avec éclat), sans s'exprimer soi-même : il suffit pour cela de laisser la parole à quelqu'un d'autre. C'est ce que fait la "critique" quand elle se borne à interviewer l'auteur ou à publier des bonnes feuilles de son livre. La position du journal est alors confortable : il met un ouvrage en vedette et remplit ainsi sa mission d'information, mais, en même temps, il ne s'engage pas.

A y regarder de près, on comprend assez bien les raisons pour lesquelles le Nouvel Observateur et Politique-Hebdo ont l'un et l'autre recherché ce confort et préféré substituer une interview de Philippe Robrieux à une véritable critique de son ouvrage.

Les raisons du Nouvel Observateur sont conjoncturelles. Maurice Thorez, vie secrète et vie publique est sorti en Mai 1975. A cette époque, il sévissait une polémique d'une violence inaccoutumée (6) entre ce journal et le parti communiste, notamment au sujet du Portugal. Il est tout à fait vraisemblable que, dans ces circonstances, la rédaction du journal ait souhaité ne pas aggraver les choses et ne pas alimenter une polémique en prenant une position, qui aurait été nécessairement critiquée, sur la nature et l'histoire de son adversaire du moment.

Les raisons de Politique-Hebdo sont moins conjoncturelles et plus profondes. On sait, en effet, que les responsables de ce périodiques ont, pour la plupart, milité au parti communiste pendant la période thorezienne. Se livrer à une analyse du livre de Philippe Robrieux les aurait contraint à se livrer à une analyse de leur propre passé. N'étant sans doute pas suffisamment au clair avec celui-ci, ils ont préféré s'épargner cet exercice.

4. Il existe enfin une dernière façon de ne pas faire la critique d'un ouvrage : c'est de ne pas en faire l'analyse, et de le traiter comme un fait divers. Sans même faire semblant d'avoir lu le livre, on peut parfaitement en rendre compte comme d'un événement "parisien". La personnalité et la coloration propre du journal se manifestent, bien sûr, à cette occasion. C'est ainsi, par exemple, qu'il est rendu compte de l'Indésirable dans Minute (7), et cela se passe de commentaire : "Régis Debray, Goncourt 1975 ? La chose peut paraître grosse, mais, chez quelques têtes qui ne le sont pas moins, on y pense déjà fortement. L'Editeur du distingué moustachu de la Sierra, Le Seuil, donné comme bien placé pour le prix de cette année, est décidé à "mettre le paquet" sur son livre "l'Indésirable", premier roman du bestiau. Et un peu partout dans la presse de gauche, les petits camarades ont été mobilisés pour appuyer l'opération dès le départ et de confiance. Que voulez-vous ? E'oute d'arriver à faire la révolution en Bolivie, on peut toujours essayer chez Drouant. C'est plus près et sans doute moins difficile".

Toutefois, il n'est pas certain qu'il y ait entre la chronique du fait divers et la critique littéraire une distance aussi grande que celle qu'on aurait pu croire. L'article du Nouveau Paris-Match qui réussit à faire cohabiter harmonieusement l'analyse littéraire et le "potin parisien" est là pour nous le faire pressentir. La suite de notre analyse devrait nous éclairer sur cette question. Elle devrait nous faire voir, si elle existe, la dimension journalistique de la critique, dimension par laquelle celle-ci transmet plus qu'elle ne rend compte et raconte plus qu'elle n'explique.

N O T E S

- (1). Cf. J. Y. Chavalarias, art. cit. et J. Breton, les Instruments d'acquisitions en lecture publique, cours ENSB, 1976.
- (2). Cf. Développement culturel : bulletin d'information du Service des études et de la recherche du Secrétariat d'Etat à la Culture, n° 27, Janvier 1976. Selon une enquête, 66 % des personnes interrogées disent lire "le plus souvent" un roman.
- (3). Cf. J. Breton, les Instruments d'acquisitions en lecture publique, cours ENSB, 1976.
- (4). Cela reste vrai, même si ce privilège tend à s'estomper.
- (5). L'Humanité du 28 Mai 1975 a juste fait quelques allusions polémiques, dans sa page de politique générale, non pas au livre lui-même, mais à une interview donnée par l'auteur à propos de son livre. Georges Marchais l'a aussi évoqué et dénoncé en tant que "ragots anticomunistes".
- (6). On peut parler d'une polémique d'une violence inaccoutumée, puisqu'il fut fortement question de plaintes en justice.
- (7). Minute, n° 698, 27 Août 1975.

3. Les titres

1. L'étude des titres présente un double intérêt. En premier lieu, on sait que dans l'établissement des titres, sous-titres, intertitres et même des légendes, le rôle de la rédaction est primordial. Par là, elle insère l'article au milieu des autres et contribue surtout à lui donner la tonalité et la personnalité "maison". De ce fait, le titre exprime de façon privilégiée, parce que condensée, le type de regard des périodiques sur la production imprimée. En second lieu, c'est surtout à partir de la lecture d'un titre que le lecteur se fera une idée d'un livre. Surtout s'il n'a pas la volonté d'entreprendre la lecture de l'article, c'est l'impression causée par le titre qui restera et qui sera d'autant plus forte qu'elle sera moins argumentée et raisonnée.

2. Quatre procédés, au demeurant tout à fait classiques dans le journalisme, président à l'élaboration des titres :

- le superlatif,
- la connotation (1)
- la réminiscence
- le jeu de mot.

Le tableau suivant permet de s'en faire une idée :

	Titres	Sous-titres	Intertitres	Légendes	Titres	Sous-titres	Intertitres	Légendes
1. Superlatif	Superdoué					n° 1		
2. Connotation a) subst.	Aventure guerrilleros chasseurs confession révolutionnaire révolution tristesse	Dictature piège révolution (2) victoire (du "lu" sur le "vu")	grenade foudre défi gloire plaisir amour solitude odeur mort Père Noël	bonheur maladie sort	légende tombeau secret sérail	roman	secret espoir rejeton Entre Aurore et Jeannette mort	robot peu
b) adj.	raté morose somp tueux pauvre	désabusé tumultueux		ahuri	secret	fascinant	secret étranger	cynique faible torturé vie sentimentale fébrile mythique
3. Réminiscence a) littéraire	l'espoir Fabrice confession les Illu- -sions perdues	mal du siècle	Bibliothèque rose Romantisme	Malraux				
b) non littéraire	Défense d'entrer		Père Noël					Image mythique du Père
4. Jeux de mots	les lende- -mains qui déchantent Quand tout finit par des romans				Fils du parti Feodal communisme			

3. Ces procédés journalistiques remplissent des fonctions précises. Il s'agit de laisser penser qu'on est toujours en présence de l'extraordinaire (le superlatif), ou en tout cas de quelque chose de puissant et qui puisse "évoquer, suggérer, exciter, impliquer" des valeurs affectives (la connotation) tant dans le domaine de l'épopée sociale (aventure, révolution,...) que dans le domaine psychologique (confession, tristesse,...). Même la très classique opposition du conçu et du vécu se résout en terme de "victoire" : la victoire du "lu" sur le "vu" (2). La fonction de ces "clins d'oeil" qui mobilisent affectivement le lecteur est évidente : la critique cherche à séduire pour se dispenser d'avoir à analyser. Un lecteur séduit est en effet un lecteur désarmé : satisfait, il n'exige plus de comprendre et toute explication devient superflue.

Le procédé de la réminiscence va dans le même sens. L'évocation des grands titres ou des grands noms de l'histoire de la littérature remplit une double fonction. D'un côté, ceux-ci agissent comme des cautions qui garantissent que l'on est bien en présence d'un événement littéraire ou même d'un événement tout court. De l'autre, ils visent tant à rassurer qu'à économiser le travail de la pensée en ramenant l'inconnu au connu, le vu au déjà vu. La critique se doit de célébrer la nouveauté, car le journalisme en vit, mais doit aussi la réduire au classique, car le journalisme se refuse à la penser et à l'analyser. Régis Debray est ainsi condamné à être notre nouveau Malraux (en mieux, en aussi bien ou en moins bien, selon les uns ou les autres). L'évocation de formules toutes faites, souvent déformées par des jeux de mots, remplit une formule identique. Celles-ci attirent l'attention du lecteur, le sollicitent et même l'interpellent, tout en laissant entendre qu'il ne s'agit là, en réalité, que de quelque chose de très banal et très classique : "tout finit par des romans" , "les lendemains qui déchantent", "le mal du siècle", etc ...

On voit, par là, s'esquisser une première caractéristique de la critique journalistique. Elle cherche à séduire, mais c'est pour éviter l'analyse. Elle annonce l'évènement, l'extraordinaire, mais elle est parallèlement réfractaire à la nouveauté. Elle évacue la question de la nouveauté parce que l'appréhension de la spécificité de celle-ci exige un travail de compréhension et d'explication qu'elle ne peut ni ne veut fournir. On peut donc risquer une hypothèse, dont nous aurons à vérifier par la suite la validité : il se pourrait bien que la critique littéraire journalistique vive de l'évacuation ou du refoulement du travail de l'analyse. La présence de jeux de mots est à cet égard significative et révélatrice : on sait en effet, qu'une de leurs fonctions consiste, par les rapprochements incongrus qu'ils opèrent, à déplacer ou dévier les vraies questions et à mettre entre parenthèse la tâche de compréhension. Depuis les "clins d'oeil" au lecteur jusqu'au fait de mettre les rieurs de son côté, tout est bon pour la critique quand il s'agit d'éviter la pensée.

- - - - -
N O T E S

- (1). "Il s'agit de l'ensemble des valeurs affectives d'un signe, de l'effet non dénotatif qu'il produit sur l'interlocuteur ou le lecteur, de tout ce qu'un terme peut "évoquer, suggérer, exciter, impliquer de façon nette ou vague" (Martinet),¹¹
in : Georges Mounin, Dictionnaire de linguistique, P.U.F., 1974.
- (2). Cf. Le Quotidien de Paris.

4. Structure de la critique

1. Le discours critique est ordonné selon une structure toujours identique, et désarmante de simplicité. Elle fonctionne selon le schéma :

- Auteur,
- Histoire,
- Signification,
- Jugement de valeur.

La structure peut être remarquablement équilibrée, comme dans la critique de Pierre de Boisdeffre (1), dans le Point, qui constitue en quelque sorte l'archétype de la critique journalistique. Elle peut au contraire être déséquilibrée du fait de l'atrophie ou de l'hypertrophie d'un de ses moments. Néanmoins, dans la quasi-totalité des cas, cette structure est opératoire.

Elle est opératoire, car la critique a appris à penser au moyen de ces catégories. Celles-ci ne font que reprendre les vieilles catégories de ce qu'on a appelé la "philosophie des professeurs" (2) : sujet / objet / sens / valeur ; ainsi que les catégories de l'ancienne critique universitaire, du type "Lanson" : l'homme / l'oeuvre / sa place ou fonction dans l'histoire de la littérature / sa valeur.

2. Mais cette structure classique est réduite, simplifiée et affadie au maximum par la critique journalistique. Son discours reste toujours au premier degré, ou, si l'on préfère, au niveau le plus superficiel. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner chacun des moments du discours critique et d'envisager le niveau d'investigation auquel il se situe.

- Premier moment : l'Auteur. La critique n'envisage pas ici de caractériser le locuteur, de déterminer sa nature ou le

lieu d'où il parle. On est loin également des biographies élaborées de la critique universitaire classique. Il s'agit, au contraire, de réciter la succession des événements les plus extérieurs qui caractérisent la vie de l'auteur, de réciter quelque chose comme son curriculum vitae, en privilégiant, bien sûr, les épisodes qui se prêtent le mieux à un investissement affectif ou psychologique. Bien qu'il soit "si célèbre que son éditeur n'éprouve plus le besoin de le présenter" (3), Régis Debray est ainsi évoqué :

- il est le fils de sa mère, Janine Alexandre-Debray, vice-Président du Conseil Municipal de Paris.
- il est normilien. Certaines critiques précisent même qu'il s'agit de l'E. N. S. de la rue d'Ulm et qu'il y fut reçu premier.
- il est agrégé de philosophie.
- il a été l'ami de Castro, Guevara, Allende. Plutôt que de parler de son engagement politique en Amérique latine, la critique préfère évoquer la relation d'amitié qu'il entretenait avec les leaders latino-américains. Une telle présentation des choses est en effet beaucoup plus riche en déterminations connotatives.
- aujourd'hui (septembre 1975), il cotoie François Mitterand et le parti socialiste...

Lire et Le Quotidien de Paris, quant à eux, vont droit au but et se contentent d'un même et éloquent : "Régis Debray n'est pas n'importe qui".

La biographie universitaire, politique, et même "parisienne" de Philippe Robrieux est sans doute moins riche que celle de Régis Debray. Toutefois, aucun détail ne manque à son curriculum vitae : il a été Secrétaire Général des Etudiants communistes en 1959-1960, il a rompu avec son parti, il est agrégé d'histoire. Bien sûr, la critique littéraire ne tient pas seulement un discours au premier degré, elle est aussi paresseuse : la précision ou l'exactitude des détails biographiques n'est pas son fort. Pour les uns, l'auteur a quitté son parti volontairement, pour les autres il a été exclu ; les uns situent cette rupture

en 1961 (affaire Servin - Casanova), les autres en 1968 (4). Enfin, de même que Régis Debray n'était pas "n'importe qui", Philippe Robrieux "n'est pas n'importe quel historien". (5)

- Deuxième moment : l'histoire. De la même façon, l'histoire ou le récit sont envisagés sous l'angle le plus plat ou le plus immédiat. Il s'agit, là encore, d'une simple énumération d'évènements et même d'anecdotes, les épisodes suggestifs étant, bien sûr, délibérément mis en avant. Invariablement, l'Indésirable est ainsi raconté :

- Point de départ : Frank, le héros du livre, est écoeuré par son double statut d'européen et d'intellectuel.
- Histoire : il part en Amérique du Sud faire la révolution.
- Histoire : il prend part aux combats (énumération des péripéties)
- Histoire : il rencontre une femme avec laquelle il connaît un amour malheureux.
- Epilogue : il se sent indésirable ou étranger parce que
 - a) il est européen,
 - b) il n'est pas dupe du pseudo-absolu de la révolution,

De la même manière, la critique enfile les uns après les autres les épisodes de la vie de Thorez. "Quel roman" que sa vie !" s'exclame L'Aurore, et l'énumération commence :

- c'est un fils naturel : son véritable père était un petit épicier.
- il n'a pas travaillé à la mine, mais dans les bureaux de la mine.
- il a été trotskyste en 1924.
- etc ...

Cette énumération indéfinie est très symptomatique d'un discours qui veut rester au premier degré : elle permet d'éviter que l'on s'interroge sur la dimension historique ou politique du personnage, elle permet d'éviter aussi tout travail d'analyse.

- Troisième moment : la signification. Il s'agit de dégager la "morale" (6) de l'histoire. Ce faisant, la critique ne fait que reprendre un des plus vieux "trucs" de l'explication de texte dans l'enseignement secondaire. Il faut dégager "le vrai sujet du livre" (7). Comme le dit la critique du Nouvel Observateur : "Si j'escamote plus ou moins le côté anecdotique du livre et de ses péripéties, c'est pour tenter de mieux faire ressortir ces quelques idées, difficiles, austères, vers lesquelles nous nous acheminons". Mais, là encore, la critique journalistique en reste au premier degré : elle s'en tient d'emblée au sens manifeste. Deux ou trois citations bien choisies (toujours les mêmes) explicitent la leçon qui résume et explique le livre. Nous avons vu que le héros de L'Indésirable se sentait étranger parce qu'européen. La morale de l'histoire c'est donc "qu'on n'échappe pas à sa vérité de petit bourgeois de Genève" et que "l'Europe, c'est une maladie". Il se sentait aussi étranger parce qu'il ne croyait plus en l'absolu de la révolution. L'autre morale de l'histoire, c'est donc que la lucidité oblige à "forger une nouvelle race de militants : zélés et mécréants".

- Quatrième moment : le jugement de valeur. Là aussi, le discours critique se caractérise par sa primarité. Dans un premier temps, la critique ne porte même pas un jugement sur le livre lui-même, mais se contente de dire de quelle façon la lecture a été vécue. Ainsi, L'Indésirable est-il un livre "réconfortant" (8), "attachant" (9), "captivant" (10), dont la lecture "touche profondément" (11). D'autres seront "irrités" (12), "déçus" (13), etc ... De la même façon, la biographie de Maurice Thorez est reçue comme un livre "passionnant" (14), dont "l'intérêt ne tombe jamais" (15), ou même comme "une biographie scientifique qui se lit comme un livre d'histoire" (1) (16).

Si, dans un deuxième temps, la critique se risque à porter un jugement sur la nature du livre lui-même, elle ne quitte toujours pas le niveau primaire qui est le sien. Elle dira qu'il

s'agit de l'oeuvre d'"un vrai romancier" (17), qui fait de la "bonne littérature" (18), ou au contraire, qu'il s'agit d'un livre dont la trame est "banale" (19) et dont "l'histoire et les personnages n'ont guère de réalité" (20). Il en va de même à propos de l'ouvrage de Philippe Robrieux : il s'agit, selon les cas, d'un ouvrage bien fait : "de bonnes explications" (21), "ce livre a plusieurs mérites" (22), ou mal fait : "la thèse en est "simplificatrice" (23), etc...

3. Le procès d'une telle grille de lecture n'est plus à instruire. En apparence, elle cerne la totalité des questions que l'on peut se poser à propos d'une oeuvre. En réalité, non seulement elle ne permet aucune analyse, mais surtout elle masque les vraies questions qui permettraient d'interroger un texte. C'est ainsi, par exemple, que les anecdotes biographiques concernant l'auteur, celles qui prétendent résumer l'intrigue et lui trouver sa signification, celles qui racontent la façon dont la lecture a été vécue, n'ont aucune vertu explicative. Par contre, elles masquent des questions autrement décisives : Quel est le véritable locuteur, quel discours tient-il et quelle est sa fonction ? C'est-à-dire : ce discours, c'est celui de quelle société, à quel niveau de développement, à quel niveau de connaissance ? A l'intérieur de cette société, c'est le discours de quel groupe social et quelle est sa fonction ? Etc ... (24). On voit ainsi qu'un véritable travail de compréhension, celui-là même dont la critique journalistique cherche à masquer la possibilité, aurait tôt fait de faire éclater cette structure ou grille de lecture sommaire et mutilante. Il envisagerait l'analyse du texte de façon transversale, par delà ces distinctions factives et infécondes, montrerait la solidarité qui réunit le locuteur, son discours et sa destination ou fonction.

- - - - -

N O T E S

- (1). On sait que Pierre de Boisdeffre est le critique "classique" par excellence, chez lequel on retrouve presque à l'état pur, tous les "trucs" ou "tics" de la critique journalistique (Cf. son "Que sais-je ?" sur les Ecrivains français d'aujourd'hui.)
- (2). François Châtelet : La Philosophie des professions, U.G.E.

- (3). Le Point
- (4). En fait, Philippe Robrieux a quitté volontairement le parti communiste en 1968.
- (5). L'Express.
- (6). Le Magazine littéraire
- (7). Le Nouvel Observateur
- (8). Le Monde
- (9). Le Nouvel Observateur
- (10). France-Soir
- (11). Les Notes bibliographiques
- (12). Bulletin critique du livre français
- (13). La Quinzaine littéraire, Le Quotidien de Paris
- (14). Le Figaro
- (15). Le Monde
- (16). Miroir de l'histoire
- (17). Le Canard enchaîné
- (18). Le Point
- (19). La Quinzaine littéraire
- (20). Valeurs actuelles
- (21). Le Peuple français
- (22). La Croix
- (23). Le Quotidien de Paris
- (24). Un exemple entre mille : il y a loin de l'homme Balzac, de sa vie, de ses idées, de ce qu'il a voulu faire à ce qu'il a effectivement écrit. Le discours dont il a été le transcripteur (il disait lui-même "le secrétaire") ne se laisse guère expliquer par des considérations biographiques, par une reprise anecdotique de "ce qu'il raconte" et de ce qu'il a "voulu dire".

5. Un discours traversé par les poncifs

1. Le discours critique n'est pas seulement superficiel ou primaire, c'est aussi un discours traversé par tous les poncifs dominants, formé / déformé par la sagesse des nations, les lieux communs et le bon sens populaire. Bachelard disait que les poncifs sont, par définition, en nombre indéfini. On ne saurait, dans ces conditions, les inventorier. Nous n'aurons pas la cruauté d'épiloguer sur la critique de L'Aurore, qui, évoquant le mariage de la première femme de Thorez avec l'ancien cuisinier de celui-ci, en conclut que "le monde est petit". Nous avons seulement retenu ici trois poncifs qui, nous ont parus, en l'occurrence, opératoires.

2. "C'est du vrai". Flaubert s'exclamant "La Bovary, c'est moi !" a soulevé une question à propos de laquelle la critique, qu'elle soit "classique", "nouvelle" ou sartrienne, n'a pas fini d'écrire. Ce n'est pas la même question que se pose la critique journalistique, ou plutôt, ce n'en est que la caricature. Le problème qui la préoccupe, dans la quasi-totalité des cas, est celui-ci : le héros de L'Indésirable, est-ce Régis Debray lui-même ? Ce roman est-il la reprise du vécu, est-ce "du vrai", ou n'est-ce qu'une fiction ? Quelle est la part du réel et de l'imaginaire ? La réalité dépasse-t-elle la fiction ou est-ce la fiction qui transcende le réel ? Avec ce genre de problème factice (il est certain que l'imaginaire s'approprie quelque chose du réel ; il est certain aussi qu'il le transforme), et que, de toute façon, elle n'a pas les moyens de dominer (qu'est-ce au juste que ce "réel" ou ce "vécu" ?), la critique n'en finit pas de tourner en rond. Il n'est, pour s'en convaincre, que d'envisager les interminables développements que le problème suscite. De la même façon que l'on peut dissenter à l'infini sur le sexe des anges, la critique se pose d'insolubles questions : Régis Debray est-il, oui ou non, le héros ? Pour Politique-Hebdo, "certes Frank est suisse et prof (sic) d'histoire, et non pas français et philosophe, mais le doute n'est pas permis ..."/.

Pour Le Monde, au contraire, "Frank n'est pas Régis Debray". Ce problème parfaitement vain d'identification ou de non-identification de l'auteur derrière le héros se double et se complique d'un jugement de valeur. Pour les uns, l'expérience de l'auteur est une garantie de qualité romanesque. Enfin, on a affaire à quelqu'un "qui sait de quoi il parle" (1) : "La révolution, l'auteur connaît" (2). Pour d'autres, à l'inverse, le vécu a tué l'imagination romanesque. L'Aurore dénonce ce héros qui "ressemble comme un frère à ce jeune normalien", et cet "essai d'autobiographie déguisée". Politique-Hebdo ironise sur "Frank-Régis" et décrète : "littérairement, donc, l'ouvrage ne tient pas". Pour d'autres, enfin, on est vraiment en présence d'un vrai roman, puisqu'il faut se garder de "confondre un certain Debray Régis, normalien et révolutionnaire (...) et Frank, le héros de L'Indésirable" (3). Après s'être demandé pendant toute sa lecture si, oui ou non, Frank et "l'ancien prisonnier de Camiri" ne font qu'un, le critique du Magazine littéraire conclut, visiblement soulagé : "J'avais fait fausse route (...), l'habileté romanesque de Régis Debray n'était pas feinte".

La vanité d'un tel débat, qui prétend ainsi cerner les limites respectives du vécu et du romanesque, saute aux yeux. Est-ce pour oublier les vrais problèmes que la critique journalistique se complait dans les faux ? Toujours est-il que le même débat a lieu à propos de la biographie de Maurice Thorez. Le passé de Philippe Robrieux est-il une garantie de la qualité du livre, ou est-il, au contraire, une preuve de sa partialité ? Histoire "vraie" ou règlement de compte ? Le Nouvel Observateur s'attarde sur le sujet et pose la question : "Entreprise d'histoire ou réaction d'amour blessé ?". Pour les uns, comme Michel Winock, dans Esprit (4), " nul historien ne peut tenter une histoire approfondie du P.C.F., s'il n'en a une connaissance intime", et par conséquent, connaître ce parti "de l'intérieur" (5) constitue une garantie scientifique. A l'inverse, pour d'autres, il ne fait pas de doute que l'auteur, du fait de son passé, cherche à assouvir sa haine (6).

Cet indécidable débat sur les rapports du vécu de l'auteur à son oeuvre, la critique le résout avec d'autant plus d'autorité qu'elle n'argumente ni n'analyse. Elle peut se permettre de trancher de façon péremptoire puisqu'elle n'entreprend jamais même un début de démonstration. En réalité, le vécu et l'imaginaire se chevauchent toujours, et l'expérience n'est en elle-même, ni une garantie de qualité romanesque ou scientifique, ni une preuve de médiocrité ou de partialité. Là encore, pour ne pas avoir à analyser le texte lui-même, la critique préfère déplacer le problème et s'attarder dans un débat quasi-métaphysique. Le problème du vécu de l'auteur n'est ici qu'un alibi qui permet de se dispenser d'avoir à lire, au sens propre du terme, et d'avoir à expliquer.

3. "Chercher la femme". Le Quotidien de Paris

reproche à Régis Debray d'avoir utilisé la vieille "recette" des livres de deuxième catégorie : "Cherchez la femme ! Alors, il nous a gratifié de Célia, révolutionnaire aux yeux de braise, dont le héros (...) tombe amoureux". Ce reproche est peut-être fondé, mais, à dire vrai, on pourrait plus sûrement faire la même à la critique qui a donné une place privilégiée, voire disproportionnée, à cet épisode. Celui-ci est le seul à être mentionné dans la quasi-totalité des critiques. De plus, il autorise des développements riches en connotations, et même un certain débordement lyrique : - "Célia, personnage réel ou fictif (7), voilà une femme qui existe !... et qui compte"(8).

- "Célia, la militante énigmatique, qui donne son corps avec toute sa fureur charnelle..." (9).

- "Célia, qui a la tête sur les épaules et toujours une grenade en poche". (10).

- "Célia, Périchole courant, entre deux orgasmes, après le Saint-Sacrement de la Révolution" (11).

Contre toute attente, même les critiques de la biographie de Maurice Thorez tombe dans ce travers, pour les besoins du "clin d'oeil" au lecteur et de l'"explication" facile. Il suffirait de peu de chose pour que Thorez ne soit décrit comme un homme

faible, manipulé par une femme. Le Figaro franchit le pas et n'hésite pas à voir dans Jeannette Vermeerch son "mauvais génie". Et l'Aurore se lance franchement dans le feuilleton sentimental : "Le voici désarmé devant Jeannette ...".

Ce procédé de la critique mérite qu'on s'y arrête. Braquer le projecteur sur un sujet aussi rebattu, chargé de nombreux poncifs et qui autorise toutes les projections possibles, n'est pas un procédé neutre ou anodin. D'abord -ce qui est une nécessité du journalisme- il interpelle le lecteur à peu de frais : le "clin d'oeil" est sans doute un peu appuyé, mais apparemment, il réussit toujours. Ensuite et surtout, il banalise l'intrigue du roman de Debray et évite aussi tout travail tant soit peu poussé d'analyse. Réduire un roman à quelques poncifs rassure et installe la pensée dans des certitudes confortables, mais ne provoque ni l'interrogation ni la recherche. Les poncifs remplissent ici la même fonction que ce que Bachelard a appelé ailleurs des "obstacles épistémologiques" (12) : ils séduisent d'abord, banalisent ensuite, mais bloquent la pensée.

Le mal est encore plus grave, en ce qui concerne la critique du livre de Robrieux. Réduire Thorez à un homme manipulé par une (mauvaise ?) femme est éminemment pratique : cela déplace de problème, dé-historicise et dé-politise le personnage. Réduite aux dimensions d'une tragi-comédie bourgeoise fort courante, la vie de Thorez s'explique si simplement qu'il n'est pas nécessaire de pousser l'interrogation.

4. "Notre nouveau Malraux". Il n'y a pas que des poncifs produits par le bon sens populaire ou la sagesse des nations : il existe aussi des poncifs littéraires. C'est un des vieux "trucs" de la critique que d'évoquer à propos d'un ouvrage quelconque un grand aîné. Les articles littéraires fourmillent de ces réminiscences. Le roman de Régis Debray a évoqué aux uns et aux autres le souvenir d'Hemingway, Aragon, Vailland, Stendhal,

Nizan, John Reed, Sartre, Dos Passos, Drieu La Rochelle et même ... Jean-Luc Godard(?). Toutefois, et l'on ne s'en étonnera guère, c'est le nom de Malraux qui est à l'honneur dans la quasi-totalité des cas. Cela fonctionne comme une mécanique bien réglée : faites se rencontrer la "révolution" et la "littérature" et le nom de Malraux apparaît, inmanquablement, quelques lignes plus loin.

Bien sûr, les critiques ne sont pas d'accord entre eux quant à la nature du rapport à Malraux, mais tous ou presque éprouvent le besoin de l'envisager. Pour les uns, il n'y a rien de commun entre eux : "C'est le traditionnel roman politique (...) ce qui ne m'obligera en aucun cas à parler de Malraux, sinon pour l'écarter du débat" (13). Pour la plupart, en revanche, le rapprochement est évident : "Comment ne pas songer à Malraux ?" s'exclame Pierre de Boisdeffre (14).

Malraux (15) est ainsi un point de comparaison ou une norme qui permet de juger facilement la qualité de l'ouvrage de Debray. Si pour Le Monde, celui-ci vaut bien celui-là, il n'en va pas de même pour la Quinzaine littéraire, Politique-Hebdo ou L'Express : "Il fallait à L'Indésirable pour soutenir la comparaison d'autres moyens que ceux qu'il emploie : une autre écriture, une trame moins banale, des personnages moins conventionnels..." (16).

Par ce recours au poncif littéraire, la critique, encore une fois, recherche et trouve la voie de la facilité. Elle n'a pas ainsi à comprendre et juger une oeuvre originale, ce qui exigerait tout un travail d'analyse qu'elle ne peut fournir. Elle n'a pas à s'interroger sur ce qui fait éventuellement la nouveauté d'une oeuvre. Il lui suffit de comparer avec un antécédent indiscuté. Le poncif littéraire a une fonction réductrice et non heuristique ; il montre que, pour la critique journalistique tous les moyens sont bons pour arrêter la pensée plutôt que de l'ouvrir.

5. Enliser la critique dans des problèmes factices et triviaux, banaliser à l'extrême un récit, éclairer un texte nouveau par la figure un peu mythique de Malraux, tous ces procédés en apparence divers sont, en leur fond, identiques. Ils réduisent le discours critique à un énoncé de platitudes et de certitudes béates. Ils remplissent aussi une même fonction : économiser le travail de la lecture et de l'analyse, évacuer toute interrogation.

- - - - -

N O T E S

- (1). Le Figaro
- (2). Le Magazine littéraire
- (3). Rouge
- (4). N° d'octobre 1975
- (5). Lire
- (6). La Nouvelle Critique
- (7). On retrouve, au passage, le problème précédent.
- (8). Les Livres
- (9). La Croix
- (10). L'Express
- (11). Ibid.
- (12). Cf. La Formation de l'Esprit scientifique, Vrin.
- (13). Le Nouvel Observateur
- (14). Le Point
- (15). La critique ne précise jamais, bien sûr, à quels aspects de l'oeuvre de Malraux peut se rattacher le roman de Debray. Malraux est ici une entité toujours évoquée, jamais définie. Lorsque, par chance, les critiques en disent plus c'est pour se contredire entre elles : pour les unes, c'est le Malraux de l'Espoir, pour les autres celui de La condition humaine, pour d'autres enfin, celui des Conquérants. De toute manière, le problème ne fait que rebondir puisque tel ou tel roman n'est qu'évoqué sans qu'aucun travail d'explication soit jamais entrepris.
- (16). La Quinzaine littéraire

6. Un langage vide

1. Roland Barthes, dans Critique et Vérité (1), a rapidement caractérisé le langage de la critique classique et de la critique journalistique (celui-ci n'étant d'ailleurs que la caricature de celui-là). Néanmoins, on peut craindre qu'il ait été quelque peu en-dessous de la vérité en y voyant encore un langage qui dit toujours quelque chose. Un commerce assidu avec la critique donne en effet, le sentiment qu'il s'agit d'un langage vide et qui tourne en rond sur lui-même. Les signifiants sont souvent sophistiqués et même "ronflants" (Barthes parle du goût pour les "ronds de phrases"), mais on en vient parfois à s'interroger sur ce qu'ils représentent et sur la nature exacte du signifié qu'ils sont censés symboliser. Deux procédés concourent à former ce langage vide. C'est d'abord une inflation d'adjectifs et l'usage de métaphores peu ou mal contrôlées. Que signifient au juste des expressions comme "la hauteur du ton, la frappe de la phrase, la progression haletante de l'intrigue, la noblesse du discours" (2) ? Qu'est-ce exactement qu'"un livre qui a du ton", (3), "un style somptueux" (4) ? Sans parler de Elle qui utilise ce procédé de façon caricaturale : "le miel de la culture greco-latine l'englué comme une mouche". Toutes ces métaphores se révèlent énigmatiques dans la mesure où l'on voit assez mal ce à quoi elles se rapportent. Leur contenu est si flou qu'on peut y mettre n'importe quoi, et, de toute manière, elles n'ont aucune vertu explicative de quoi que ce soit. Le second procédé est beaucoup plus radical. Il s'agit d'utiliser un langage qui fait référence, à des entités ou à des abstractions plus ou moins mythiques et que la critique, de toute façon, se garde bien de définir. Ou encore, ce qui revient au même, il s'agit d'utiliser un langage qui se définit tautologiquement. En disant de Régis Debray qu'il est "un vrai romancier" (5), qu'il "fait de la bonne littérature" (6), ou, au contraire, que "littérairement, l'ouvrage ne tient pas" (7), qu'il est "d'une qualité littéraire très moyenne" (8), la critique ne dit rien à proprement parler.

Ou plutôt, elle dit, comme l'a souligné Barthes (9) : "la littérature, c'est la littérature". La littérature "bonne" ou "moyenne", tout comme le romancier "vrai" ne sont jamais définis autrement que par eux-mêmes. Ces expressions renvoient à l'énigmatique et indicible nature ou essence de la littérature "vraie". Et si l'on doutait encore du fait que le langage de la critique journalistique est un langage vide, l'article de Maurice Nadeau, dans La Quinzaine littéraire acheverait de nous en convaincre. Pour que L'Indésirable fut un bon roman, il eut fallu, dit-il, "une autre écriture". Où est cet "autre", lieu désigné de la littérature ?

2. On peut voir un exemple précis de ce langage vide dans le discours que tient la critique à propos du style. Tout jugement sur le style n'est possible que par rapport à une référence ou une norme. C'est ainsi qu'il peut être très pertinent d'étudier le style d'un texte (nécessairement daté) au moyen de normes explicites (elles aussi nécessairement datées). Mais, pour la critique journalistique, la norme c'est le "bien écrit", c'est-à-dire une entité magique qu'elle serait bien en peine de définir puisque le "bien écrit" en soi ne signifie rien (10). Dès lors, la critique peut porter sur le style un jugement péremptoire (puisque'elle juge par rapport au "bien écrit"), mais sans jamais fonder son appréciation (puisque le "bien écrit" est une abstraction jamais élucidée). Il ne faut pas s'étonner, dans ces conditions, de la diversité des jugements sur le style, puisque personne ne sait au juste de quoi il parle. Pour Marie-Claire, il s'agit d'"un style somptueux, qui a gardé les prestiges et la luxuriance du continent exotique". Pour Politique-Hebdo, "le style est souvent laborieux". Pour Le Nouvel Observateur, le style a "la musicalité qui convient". France-Nouvelle parle de l'"écriture surannée, qu'une grammaire parfaite organise, et que n'effleure ni les délires du verbe ni les concessions du verbiage populaire", etc... On pourrait indéfiniment continuer. Puisqu'on est dans le domaine du vide, on peut dire tout et son contraire, et la critique ne s'en prive pas.

3. A dire vrai, nous savons qu'il n'est de langage vide que par et pour une pensée vide. Si la critique aime tant parler à propos du rien, c'est d'abord parce qu'elle ne pense rien. Pour elle, entreprendre d'interminables développements, aussi vains qu'incontrôlables sur le style ou le "littéraire", se demander si L'Indésirable est l'oeuvre d'un romancier "vrai", n'est qu'une autre façon supplémentaire d'éviter de penser, comprendre, analyser, expliquer. Parce qu'elle est paresseuse, elle s'est appropriée des catégories floues, vides, voire magiques, au nom desquelles elle formule des jugements péremptoires et arbitraires. Là encore, la critique s'abandonne à la non-pensée.

- - - - -

N O T E S

- (1). Notamment p. 27 à 35. Cf. par exemple, p. 30 : "Ce jargon passéiste n'est nullement marqué par des exigences précises du raisonnement, ou une absence ascétique d'images (...) mais par une communauté de stéréotypes, parfois contournés et surchargés jusqu'au plebeus, par le goût de certains ronds de phrases, et bien entendu par le refus de certains mots".
- (2). Le Monde
- (3). Valeurs actuelles
- (4). Marie-Claire
- (5). Le Canard enchaîné
- (6). Le Point
- (7). Politique-Hebdo
- (8). L'Humanité
- (9). op. cit. p. 36
- (10). Il est vraisemblable, toutefois, que selon l'hypothèse barthienne, l'archétype inconscient du "bien écrit" soit, pour la critique journalistique, le langage classique. Mais cet archétype est tellement vaste, et surtout le rapport que la critique entretient avec lui est tellement flou, que l'on peut à bon droit parler ici d'une entité abstraite et indéfinie.

7. Les variations idéologiques de la critique.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que de la critique. Cela signifie-t-il pour autant qu'il n'y a aucune différence spécifique d'une critique à l'autre, et qu'elles sont en tout point interchangeables ?

Il ne fait pas de doute que toutes les critiques journalistiques sont identiques en nature. Elles sont construites selon les mêmes structures, utilisent les mêmes procédés, parlent le même langage. Le fait que les références ou citations nécessaires à notre analyse aient pu être prises indifféremment ici ou là illustre clairement le phénomène. Cela est au demeurant naturel quand on sait que l'ensemble de la critique journalistique a un même référent : la critique universitaire classique (1). Bien sûr, il existe des nuances et des degrés dans la "primarité" et dans la manière d'utiliser les poncifs dominants. Maurice Nadeau, dans La Quinzaine littéraire, ne tiendrait pas, à propos de L'Indésirable, le discours de Paris-Match : "Quoi de plus émouvant qu'une histoire d'amour (...) Ses personnages aiment, souffrent, se battent, Ils vivent enfin". Il préfère parler de "ce roman d'aventures comparatives et politiques, réhaussé d'idéologie et dont un fil doré (un grand amour impossible) constamment brisé, constamment renoué, contribue à former l'une des trames". Mais, il n'empêche : toutes les critiques mettent en jeu des mécanismes identiques. Le fait que certaines d'entre elles recopient ou démarquent presque mot pour mot des paragraphes entiers de critiques antérieures en est une preuve supplémentaire. Il est symptomatique qu'un paragraphe de L'Express, par exemple, se retrouve à quelques variantes près, dans Rouge. C'est ainsi que dans le numéro du 1er septembre 1975 de L'Express, on peut lire : "Ce fils et petit-fils de mineur" est le fils naturel d'un épicier (...) On a dissimulé le fait qu'il était employé dans les bureaux de la mine et non dans les fosses. Ou bien qu'il est, non pas premier au concours général, comme on l'écrit, mais vingt-septième à un concours sans prestige.

Vétilles ? Robrieux ...". Dans le numéro de Rouge qui paraît quelques jours plus tard, on trouve : "Le "fils et petit-fils de mineur" est en vérité fils naturel d'un épicier. Il n'est jamais descendu au fond mais était employé dans les bureaux de la mine. Le "premier prix au concours général" n'était que vingt-septième à un obscur concours. Détails sans conséquence ? Justement non ! Robrieux ...". Cela confirme que, contrairement à ce que l'on aurait pu penser, les procédés critiques d'un journal conformiste et destiné au grand public et ceux d'un journal qui se veut révolutionnaire et en rupture avec l'idéologie régnante ne sont pas hétérogènes.

2. Toutefois, s'il est vrai que les mécanismes qui règlent le discours critique sont toujours identiques, il n'en va pas forcément de même quant au contenu du discours critique. La presse est à la fois le véhicule et le reflet des idéologies et il est naturel que toute critique lise un livre dans une perspective particulière. Celle-ci peut être diffuse, comme dans Marie-Claire, plus explicite, comme dans le Nouvel Observateur ou Valeurs actuelles, ou même en corrélation avec une ligne politique bien définie, comme dans L'Humanité, mais elle est toujours opératoire. On voit l'idéologie intervenir dans toutes les critiques, former / déformer les jugements (2).

3. L'idéologie diffuse des articles des périodiques qui se veulent "neutres" en toutes choses est sans doute la plus difficile à cerner. Néanmoins, on peut la voir opérer, par exemple, dans l'article que Marie-Claire consacre à L'Indésirable. La plupart des critiques expliquent l'échec du héros du roman par le fait que celui-ci, mu par ses "rêves cubains" (3) et par les "mythes de la guerre d'Espagne et de l'épopée castriste" (4), ne se dégage pas de son double statut d'européen et d'intellectuel. Parti "évangéliser les indiens" (5), il avait mal apprécié la réalité de l'Amérique latine. Marie-Claire, au contraire, loin de voir dans le livre une dénonciation des mythes européens de l'Amérique latine, y trouve une confirmation de ces mythes.

C'est par une opposition entre l'Europe et l'Amérique du Sud, opposition digne des dépliants d'agences de voyage, que s'explique l'échec du héros. Écoutons plutôt : l'Europe, c'est "Salzbourg et Florence", "Paris et Amsterdam", "c'est (le) clair-obscur, (les) saisons en demi-teintes, (les) minces fougères, (les) acacias délicats". Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que le héros ne se sente pas chez lui au milieu "des fougères hautes comme des arbres, des catalpas, des bananiers"... On a bien lu : c'est la taille des fougères, minces ici, hautes comme des arbres là-bas, qui exprime l'opposition des deux continents ...

Quelle est la fonction de cet exotisme de pacotille qui explique tout ? Eu égard au public de Marie-Claire, il ne fait pas de doute qu'il s'agit, pour ce journal, de dédramatiser, dépolitiser, et dé-historiciser au maximum l'intrigue du roman, pour pouvoir la réduire à une opposition quasi-écologique : d'un côté, la nature foisonnante ; de l'autre les acacias délicats. On voit bien, en effet, pourquoi un magazine féminin ouvert à tous les publics, qui se veut d'une parfaite neutralité et qui, surtout, refuse et refoule l'aspect politique des choses, opère un tel travail de réduction de la dimension historico-politique du livre. Il n'y a pour Marie-Claire que des avantages à sur-déterminer l'opposition écologique : le journal laisse dans l'ombre l'aspect qui lui paraît superflu ou néfaste et unifie ainsi son public.

4. L'intervention de l'idéologie apparaît plus nettement dans les critiques des périodiques qui expriment une certaine sensibilité idéologique ou politique. Ne revenons pas sur l'agression verbale dont le livre de Régis Debray est victime dans Minute (6). On retrouve ailleurs bien des jugements mettant en jeu des mécanismes identiques. Ainsi L'Aurore forme-t-il son jugement sur L'Indésirable à partir de l'opinion qu'il a de l'individu Debray : "Révolutionnaire raté, écrivain manqué, si Régis Debray n'a su ni renverser un régime militaire, ni écrire un chef d'oeuvre, il a tout ce qu'il faut, assurément, pour faire un bon lauréat de prix littéraire et un excellent député socialiste" !

De façon moins primaire sans doute, mais tout aussi nette, la critique de Valeurs actuelles ne se prive pas de lire L'Indésirable à partir de présupposés idéologico-politiques parfaitement explicites. A l'agression verbale, quasi-viscérale de L'Aurore et surtout de Minute, est préférée une dénonciation plus intellectuelle et plus raisonnée. Régis Debray, c'est "l'essence même de ce qu'on appelle aujourd'hui la conscience universelle". Qu'est-ce que la "conscience universelle" ? C'est "ce phénomène (qui) consiste à obliger chaque homme à se sentir concerné par tout évènement survenu en un point quelconque du globe et à prendre parti dans le sens de l'histoire, et, si possible, à intervenir". De cette néfaste conscience universelle, Régis Debray "est le chantre". C'est le troubadour du sang, de la haine et de la mort "justes". Justes selon sa foi, bien entendu. C'est le poète des désordres et des embrasements qui préparent l'installation de l'ordre glacé du goulag et des camps de rééducation politique. Etc...". Ainsi, avant de parler du livre lui-même, la critique consacre-t-elle près de deux colonnes sur trois à la définition / dénonciation de la conscience universelle. Et c'est sur la base de cette dénonciation qu'est fondé et organisé tout le discours critique. On ne saurait mieux montrer que la critique, lorsqu'elle lit, chausse les lunettes de l'idéologie. On peut même dire que le livre de Debray lorsqu'il est investi par le discours critique, est moins le texte dont le journaliste a à rendre compte que le prétexte d'un développement idéologique, en l'occurrence, le prétexte d'une dénonciation de la "conscience universelle".

5. Puisque telle est leur raison d'être, on ne s'étonnera guère du fait que les journaux liés à des organisations politiques et donc à une ligne politique définie, lisent un livre à partir de schémas idéologiques préexistants. Ainsi, la critique de L'Indésirable par Rouge, est incompréhensible si l'on ignore tout des analyses et des références idéologiques du trotskisme. Puisque, pour ce journal, l'histoire des révolutions se confond avec l'histoire de leur trahison, il est naturel qu'il voit l'intérêt du livre dans la question : "la révolution pourquoi faire" ? Et il ajoute : "Grave question, en effet,

à l'heure où se décrochent les portraits dans les musées Grévin des Révolutions trahies. Où raccrocher son espérance dans le socialisme alors que partout il est travesti ?". Ainsi, c'est à partir de la notion de "révolution trahie", notion cardinale du trotskysme, que l'ouvrage est interrogé.

Néanmoins, dans ce domaine comme dans d'autres, il faut se garder d'un certain simplisme et de voir dans la critique des journaux idéologiquement orientés la pure et simple mise en oeuvre de références idéologiques préalablement définies. Il n'y a pas un rapport mécanique entre l'idéologie d'un journal et le jugement qu'il porte sur un livre. Cela pour au moins deux raisons. La première, c'est que la création littéraire ne se laisse pas toujours facilement réduire à des catégories idéologiques simples. La seconde, c'est que la critique, même idéologiquement engagée, reconnaît généralement cette relative autonomie de la création par rapport aux schémas idéologiques.

Il est à cet égard très éclairant de comparer les critiques d'un même livre parues dans deux périodiques d'une même organisation politique. On y verra la confirmation et de l'intervention permanente de l'idéologie et du caractère non mécanique de cette intervention. C'est ainsi que L'Humanité et France Nouvelle, deux journaux communistes, ont l'un et l'autre rendu compte de L'Indésirable. La personnalité des deux journalistes est sensiblement différente et les deux articles mettent bien ce fait en évidence. La critique de L'Humanité, André Stil, est un écrivain communiste de longue date, qui a été très fortement influencé par la théorie du "réalisme socialiste" et a écrit plusieurs romans dans cette tradition. Il a même été sensible, en son temps, à la théorie jdanovienne de la littérature. Sa lecture, étroitement politique, voire politicienne, du livre de Debray montre qu'il s'est mal dégagé de sa formation intellectuelle. A lire son article, on se demande s'il rend compte d'un roman ou s'il fait un diagnostic sur la justesse de la ligne politique de l'auteur. Sans doute, André Stil parle-t-il, en passant, de la "qualité très moyenne de ce premier roman" mais l'essentiel de son analyse est étroitement

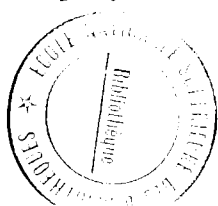
politique. Son article n'est qu'une succession de propositions :

- 1 - Régis Debray est un opportuniste, a) de gauche (épisode de la gerilla)
b) de droite (l'adhésion au parti socialiste)
- 2 - C'est un anticommuniste
- 3 - Néanmoins, même si le héros du livre est impatient et gauchiste, il y a quelque chose de sympathique dans cet engagement généreux.
- 4 - Il faut mettre au crédit de l'auteur "une certaine autocritique".
- 5 - S'il ne pensait pas faux, Régis Debray saurait que "personne n'est indésirable, s'il n'est pas consciemment et incurablement nuisible au "camps" qu'il a choisi ..."

La conclusion qui apparait en filigrane est d'un schématisme politique plus que sommaire : il semble bien que tant que Régis Debray ne pensera pas mieux, il sera condamné, à être nuisible en politique et médiocre même en littérature.

A l'inverse, pour le journaliste de France-Nouvelle, qui est beaucoup plus jeune (7), et qui n'a pas connu les théories "staliniennes" de la littérature, le roman de Debray n'est pas l'occasion d'une "exécution" politique de l'auteur : il ne s'agit pas de procéder à une étroite réduction de l'esthétique au politique. Certes, il est écrit : "On est bien sûr tenté de dire qu'aller si loin pour chercher l'échec ... (on est tenté de dire) que l'on connaît dans le douzième arrondissement et à Firminy Merlebach un tas de gens dont l'expérience révolutionnaire est une réussite personnelle...". Mais, dans l'ensemble, ce n'est pas à partir de catégories politiques par trop simplistes ou sommaires qu'il est ici rendu compte d'une oeuvre littéraire.

On voit ainsi que si l'idéologie intervient toujours et traverse toute critique, c'est selon des modalités variables :



elle est tantôt discrète ou masquée (Marie-Claire), tantôt explicite (Valeurs actuelles), tantôt franchement politique (Rouge), voire même étroitement politicienne (L'Humanité).

6. A plus forte raison, on ne s'étonnera pas de ce que les critiques portant sur la biographie d'un personnage comme Maurice Thorez soient, elles aussi, formées / déformées par les idéologies des différents périodiques. Comme dans l'exemple précédent, l'idéologie intervient selon des modes variables. Elle peut être diffuse : sur la notion de "révolutionnaire" s'investissent bien des fantasmes et c'est d'abord par comparaison avec cette image plus ou moins fantasmagorique que l'on jugera le personnage. Elle peut être plus explicite comme dans L'Aurore où le récit est constamment infléchi afin de dessiner "le profil d'un jeune homme faible, torturé, tatonnant, menant une vie sentimentale fébrile"...

L'intervention d'a priori politiques dans la lecture de l'ouvrage est aussi sensible. Opposer les comptes-rendus de la Nouvelle critique, périodique communiste, et de Rouge, périodique trotskyste est, à cet égard, pertinent. Ceux-ci sont en effet non seulement opposés, mais aussi absolument symétriques. Parce que l'ouvrage de Robrieux le dérange, le périodique communiste le rejette au nom de la méthode scientifique en histoire : "la méthode utilisée n'est pas celle de l'historien". Dans ces conditions, le contenu de l'ouvrage n'a pas à être discuté puisque, de toute façon, "l'histoire de Maurice Thorez reste à écrire". De façon symétrique, parce que l'ouvrage de Robrieux l'arrange, le périodique trotskyste, pourtant généralement pointilleux sur le sujet, ne pose même pas la question de la méthode : "les explications forcent l'évidence". Dans le premier cas, la question de méthode est un alibi pour permettre de tout rejeter en bloc ; dans le second, elle est miraculeusement "oubliée", parce que le contenu du livre est par trop séduisant. A ces deux lectures, on peut faire le même reproche. Il ne fait pas de doute que l'auteur de Maurice Thorez, vie secrète et vie publique prend des libertés avec la méthode historique (reconstitution de dialogues "vraisemblables", un fait est tenu pour vrai quand il est rapporté par deux personnes ne

se connaissant pas, certaines sources sont délibérement délaissées), mais il ne fait pas de doute non plus que certains points ont été bien éclairés. Ainsi, chacune de ces critiques ont, pour les besoins de leur cause, délibérement privilégié l'aspect qui pouvait leur servir et superbement ignoré l'autre aspect.

- - - - -

N O T E S

- (1). Suivant en cela Critique et Vérité, on peut même dire qu'il n'y a pas de différence de nature entre la critique universitaire classique, style "Picard" et la critique journalistique, style "Piatier". Il y a seulement une différence de degré : la première est plus sophistiquée et élaborée, la seconde plus sommaire et primaire.
- (2). Nous n'entendons pas ici mener une analyse idéologique à proprement parler, c'est-à-dire identifier les différentes idéologies qui interviennent dans le discours critique. C'est une tâche trop lourde, qui suppose au préalable
 - 1 - une théorie de l'idéologie,
 - 2 - l'analyse d'une formation sociale donnée.Nous n'entendons montrer ici qu'une seule chose : à savoir le fait que toute critique est traversée par une représentation idéologique.
- (3). Politique-Hebdo
- (4). Bulletin critique du livre français
- (5). Régis Debray, L'Indésirable.
- (6). Cf. chap. 2, § 4
- (7). Nous nous sommes renseignés à ce sujet.

8. Conclusion : nature de la critique

1. Si l'on rapproche les unes des autres les différentes caractéristiques du discours critique, sa véritable nature ne peut manquer d'apparaître. La critique, c'est d'abord une grille de lecture sommaire (auteur / histoire / signification / jugement de valeur) qui fonde un discours superficiel. Par là, tout est aplati, simplifié, banalisé : la critique ne situe pas l'auteur mais relate plutôt des "potins" à son sujet. Elle transforme le récit en historiettes ou anecdotes. Elle réduit la signification à la "morale de l'histoire". Le jugement qu'elle porte tend à se confondre avec le récit de l'ennui ou du plaisir qui a accompagné la lecture : "j'ai dormi / je n'ai pas dormi".

La critique, c'est aussi un discours démagogue. Par l'usage intempestif de connotations, elle fait des "clins d'oeil" faciles au lecteur. Par l'usage systématique des poncifs en cours, tout écrit est ramené aux vérités premières du bon sens populaire.

C'est encore un langage vide. Il est certes séduisant mais c'est le langage des illusionnistes : les signifiants ronflants cachent mal l'incertitude des signifiés.

C'est enfin un discours qui dégrade le texte en prétexte, faisant passer ainsi, en contrebande, sa marchandise idéologique.

Superficiel, démagogue, vide et menteur, le discours critique a toutes les caractéristiques du séducteur. Tout est sacrifié à l'apparence, mais à y regarder de plus près, tout sonne creux. En contre partie, le discours critique doit payer le prix de ses artifices : il est condamné à être un discours réducteur, étranger au travail de la pensée. On sait bien, notamment depuis Bachelard (1), que ces deux réalités sont organiquement liées : la séduction arrête la pensée. A l'inverse de la critique

journalistique qui appauvrit ou dégrade une problématique en poncifs ou vérités premières, la pensée exige la mise en jeu de notions et l'interrogation du texte au moyen de ces notions. C'est dans cette absence, ou plus exactement, dans cette évacuation ou ~~ce~~refoulement de toute problématique, de tout "questionnement" au moyen de notions élaborées que réside la nature profonde de la critique journalistique. C'est cette absence qui la différencie radicalement de la critique authentique.

Parce qu'elle ne se donne pas les moyens élémentaires de la pensée, la critique littéraire journalistique ne rend jamais compte de certains niveaux de lecture, et, à proprement parler, n'analyse jamais un texte. On sait que Roland Barthes, dans S/Z, a énuméré ce qu'il appelle cinq "codes de lecture". La critique journalistique n'en prend en compte que trois (et encore le fait-elle de façon appauvrie !). C'est ainsi qu'elle se prête

1 - à une lecture événementielle (l'intrigue)

2 - à une lecture relative au comportement des personnages
(l'identification du lecteur)

3 - à une lecture sémantique (la signification du texte).

En revanche, elle ne peut envisager, faute de moyens, de prendre en compte des codes de lecture qui soient explicatifs ou analytiques. Elle ne peut ainsi espérer entreprendre

4 - une lecture du non-dit, du "ça" (2), ou

5 - une lecture du "code culturel", interrogeant le texte pour déterminer la nature du savoir, de l'histoire, et de l'idéologie auxquels il se rapporte (3).

2. Si la critique est ainsi réductrice, impuissante à rendre compte de certains niveaux de lecture, et incapable d'analyser à proprement parler, il faut bien être conscient du fait que cela ne tient pas à des questions de personnes, mais à un problème de institutions. C'est la critique journalistique qui, en tant qu'institution, est étrangère au travail de la pensée.

De très nombreux critiques, surtout dans les périodiques littéraires et / ou à prétention culturelle, sont aussi des universitaires qui savent, dans leurs livres ou dans leurs cours, interroger une réalité au moyen de notions et mettre en jeu les instruments et mécanismes de la pensée. Par contre, quand ils écrivent en tant que critiques littéraires dans les périodiques non scientifiques, ils adoptent la "méthodologie" de la critique journalistique : ils se font séducteurs et réducteurs. Cela confirme bien le fait que telles caractéristiques sont constitutives de la critique journalistique ,

3. Ce diagnostic sévère amène nécessairement une question : doit-on ignorer la critique, est-elle encore de quelque utilité ? On peut toujours répondre, bien sûr, que la critique, même très médiocre, tient le public au courant de ce qui paraît, donne une vague idée du contenu des ouvrages. Il va de soi qu'une telle réponse n'est pas satisfaisante. A dire vrai, en dépit de sa pauvreté, la critique littéraire journalistique a quand même une vertu. Elle restitue en effet de façon privilégiée une dimension nécessaire et irréductible, à savoir la façon dont la lecture d'un livre a été vécue. Un livre, c'est aussi la manière dont il est reçu, c'est aussi son public et la lecture qu'il en fait, même si celui-ci pense peu ou mal, laisse dans l'ombre certaines questions, et ne cherche pas à "expliquer". Dans ces conditions, la critique est un lieu privilégié où se rencontre le livre et le lecteur, un lieu privilégié du "on dit" à propos d'un ouvrage.

Par conséquent, il faut sûrement lire la critique, à la condition toutefois de ne pas être dupe de ces "ronds de phrase" pour parler comme Barthes, à la condition d'être conscient de sa nature et du fait que le vrai travail se fait ailleurs. Il suffit, en quelque sorte, d'avoir appris à la lire.

N O T E S

- (1). Cf., notamment, La Formation de l'Esprit scientifique
- (2). Cf., par exemple, Roland Barthes : Sur Racine, Seuil
- (3). Cf., par exemple, Michel Serres : Zola, "feux et signaux de brume", Grasset.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

I) - Ouvrages

- BACHELARD (Gaston).- Lautréamont. - Jose Corti, 1940.
- BARTHES (Roland).- Le Degré zéro de l'écriture. - Le Seuil, 1953.
 - (Collection Pierres vives.)
 - Sur Racine. - Le Seuil, 1963. - (Collection Pierre vives.)
 - Critique et Vérité. - Le Seuil, 1966.
 - (Collection Tel Quel.)
 - Le Plaisir du texte. - Le Seuil, 1973.
 - (Collection Tel Quel.)
 - S / Z. - Le Seuil, 1970. - (Collection Tel Quel.)
- BRETON (Jacques).- La Technique et l'analyse critique des romans et ouvrages documentaires. - E.N.S.B., 1975.
- CARLONI (Jean-Claude) et FILLOUX (Jean-Claude).
 - La Critique littéraire. - P.U.F., 1969. - (Que sais-je ?)
- DOUBROVSKY (Serge).- Pourquoi la nouvelle critique : critique et objectivité. - Mercure de France, 1972.
- ESCARPIT (Robert).- Sociologie de la littérature. - PUF., 1968.
 - (Que sais-je ?)
 - Le Littéraire et le social. - Flammarion, 1970
- FAYOLLE (Roger).- La Critique littéraire. - Colin, 1969.
 - (Collection U.)
- GOLDMANN (Lucien).- Pour une sociologie du roman. - Gallimard, 1964. - (Bibliothèque des Idées.)

- LUKACS (Georges).- La Théorie du roman. - Gauthier, 1971.
- (Médiations.)
 - Ecrits de Moscou. - Editions sociales, 1974.
- (Collection ouvertures.)
- MACHERY (Pierre).- Pour une théorie de la production littéraire.
- Maspéro, 1971. - (Collection Théorie.)
- PIVOT (Bernard).- Les Critiques littéraires. - Flammarion, 1968.
- SERRES (Michel).- Zola : "Feux et signaux de brume". - Grasset, 1975. - (Collection Figures.)
- VIALA (Antoine) et SPIRE (Jean-Pierre).- La Bataille du livre.
- Editions sociales, 1976. - (Notre temps.)
- VOYENNE (Bernard).- La Presse dans la société contemporaine.
- Colin, 1971. - (Collection U.)
- ZERAFFA (Michel).- Roman et société. - P.U.F., 1971.
- (Collection Sup : le sociologue.)

II) - Articles

- CHAVALARIAS (Jean-Yves).- Bavardage des éditeurs ... Silence de la critique, in : Le Discours social, n° 1
- DUMAZEDIER (Joffre) et HASSENFORDER (Jean).
 - Le Loisir et le livre : éléments pour une sociologie de la lecture, in : Bulletin des Bibliothèques de France, n° 6, Juin 1959, p.269-298.
- La Lecture des livres : données quantitatives résultant d'une enquête réalisée à l'automne 1973, in : Bibliographie de la France, n° 1, Janvier 1975, p. 4-55.
- MATTEI (Claude).- La Critique littéraire en province : interview da critique littéraire du Provençal, in : Bibliographie de la France, n° 4, 28 Janvier 1970 p. 122-127.
- Nice : Le Livre et l'information : premiers résultats, in ; Bibliographie de la France, n° 18, 5 Mai 1976, p. 923-925.



L'INDÉSIRABLE. Roman.

20,5 x 14, 284 p. — 1975, Éd. du Seuil — 85 F.

On connaît les écrits politiques que R. Debray a tirés de son expérience bolivienne. Il la présente aujourd'hui dans un roman où il faut voir plus qu'une simple autobiographie.

Il s'agit donc d'une double aventure : aventure politique et aventure individuelle. Jeune intellectuel trotskysant, Franck a d'abord étudié la révolution dans les livres. Mais les mythes de la guerre d'Espagne et de l'épopée castriste l'ont appelé à vivre, à servir cette Révolution dans un pays sud-américain qui reste imprécisé. Là-bas, il connaît les tâches dangereuses, mais souvent obscures et routinières du combat clandestin, les heurts entre partisans de la lutte légale et de la guérilla ; il y rencontre des militants dont il trace des portraits saisissants : Armando, dirigeant du P. C. qui a sacrifié à l'action son travail de théoricien révolutionnaire, Manuel, l'anarchiste espagnol sans illusion, mais non sans espoir. Il s'y découvre enfin lui-même, trop lucide pour agir sans s'interroger, marxiste internationaliste dans un milieu où Marx et Lénine passent après Bolivar, « rebout d'un Vieux Monde » où les sentiments comme les saisons sont tout en demi-teintes et en nuances, mal à l'aise dans cette Jeune Amérique dont Célia, pour laquelle il vit un amour désespéré, est le symbole. Franck est un exclus, un indésirable.

Ce roman pourra irriter parfois ceux qui ne partagent pas les convictions de son auteur. On admirera de toute façon la réussite de cet amalgame roman / méditation politique, tant sur le plan de la composition que sur celui du style.

[tous publiés]

20

Belle critique du livre français, janvier 76

A la page 155 de *l'Indésirable*, Régis Debray fait référence et révérence à André Malraux. Le lecteur n'aura pas attendu le milieu du livre pour établir le lien de parenté. Un esprit critique pourra même reprocher à Debray qu'un de ses héros, Carlet, reprenne à son compte une expression chère au Cloppique de *La Condition humaine*. Clin d'œil volontaire de l'auteur ? Peut-être, après tout. On peut également regretter des longueurs qui freinent parfois l'allure du récit. Transformer l'action en conscience, soit ! Mais, en explications, l'affaire vaut moins. Cela dit, l'aventure, fort contemporaine, de cet agent européen, suisse de surcroît, jeté dans la préparation d'une révolution dans un pays sud-américain, ne manque ni d'intérêt ni de force. Le pittoresque n'en est pas exclu. Et certaines pages manifestent un souffle puissant. Sur la vraisemblance des faits, rien à dire : l'expérience personnelle de Régis Debray a dû servir l'imagination du romancier. Quand à Célia, personnage réel ou fictif, voilà une femme qui existe ! ...Et qui compte !

les livres, janv. 76

J. Majault.

★ Une histoire poignante que celle de ce militant gauchiste, Franck, intellectuel d'origine suisse, venu se battre en Amérique Latine dans les rangs des révolutionnaires. Malgré leur visée commune, deux groupes s'affrontent dans cette lutte de libération : le « Parti », qui se réfère au mouvement communiste international et le « Front de libération » (le su du premier) sous l'impulsion d'un certain Andrés directement soutenu par les Cubains. Franck, qui est des leurs, a reçu la mission du ravitaillement en armes. Pour le partage, les partisans en viendront presque aux mains.

Malgré son dévouement à la cause, Franck, restera pour beaucoup l'étranger, le « Gringo », l'indésirable... Celia, la femme qu'il aime et dont il souhaiterait recevoir en retour un peu de tendresse, par sa rigueur de militante, par son abandon même, le rendra de plus en plus lucide : un fossé sépare l'Européen du Tiers-Monde et les militants entre eux.

C'est l'originalité du livre d'avoir développé l'ambiguïté de tout combat moderne : « tant que l'absolu s'incarna dans le siècle nous pouvions nous battre heureux... Aujourd'hui c'est perdu d'avance, athées ou croyants, nous sommes des agnostiques héréditaires ». Le doute mine l'homme qui réfléchit et songe « l'oreille tendue vers le dedans par-dessus le bruit du canon ou la voix du chef ». Franck exprime cela admirablement dans un dernier monologue avant d'aller à une mort certaine par fidélité à une parole donnée mais sans aveuglement.

Malgré certaines longueurs et des passages quelque peu stéréotypés, l'ensemble de l'ouvrage est remarquable ; le style bref, précis, sait atteindre une grande noblesse dans les dialogues et la réflexion qui sans cesse anime l'action et révèle la personnalité de l'auteur. Certains portraits de militants et les descriptions de la vie en clandestinité sont des modèles du genre. Un livre dur, qui touche profondément. (FR)

Les Notes bibliographiques, novembre 1975

B-

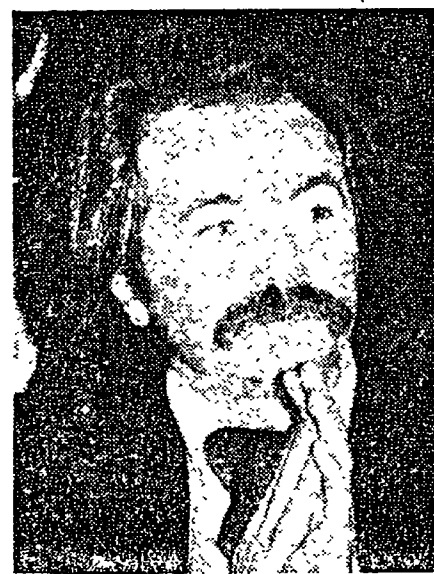
les livres

L'Européen et la guérilla en Amérique du Sud

Régis Debray : L'indésirable

CROIX 31 AOUT 1975

Par
Lucien GUISSARD



Régis Debray.

BIEN que le héros de son roman soit suisse, personne ne croira que Régis Debray s'est laissé aller à la pure imagination en écrivant l'Indésirable (1). Personne, en revanche, ne pourra soutenir qu'il transcrit simplement son expérience révolutionnaire en Amérique du Sud. C'est la loi du genre. Entre l'aventure vécue et l'aventure romancée s'étend une zone libre, comme chez Malraux, chez Hemingway, chez Aragon, chez tous les écrivains qui ont fait le saut de l'action à la littérature.

Lorsque Frank, le Suisse, accepte l'offre que lui fait Armando, le communiste, de partir avec lui pour l'Amérique du Sud et s'engage dans la guérilla urbaine, il n'a pas un système politique précis à défendre. Il est de gauche, bien entendu. Il ne comprend pas que les quinquagénaires aient pu vivre paisiblement de beaux-jolis et de cigares pendant qu'on se battait en Espagne. Pour ne pas devenir comme eux, dans cette Europe qu'il compare à un casino de luxe bâti sur la boue et le sang ; pour ne pas connaître la honte de rester les pieds au chaud quand il y a l'Algérie, Cuba et le Vietnam ; pour exorciser le dégoût qu'il ressent de lui-même, il part.

Mais, en Amérique du Sud, l'attend une double et éprouvante découverte. D'abord, il est européen. L'Europe lui colle à la peau, fait de lui un corps étranger, l'empêche de se couler vraiment dans les mentalités, et même de se faire aimer par Célia, la militante énigmatique, qui donne bien son corps avec toute sa fureur charnelle, mais pas davantage. C'est ainsi qu'on se retrouve plus ou moins indésirable, avec les meilleures intentions du monde.

Deuxième découverte, essentielle pour le mûrissement politique de Frank et,

peut-être, pour la psychologie du guérillero : si être européen, là-bas, entraîne des malentendus crucifiants, « vouloir faire la révolution sur les bords de l'Orénoque avec les In-folios de Marx en guise de boussole, n'est-ce pas le même genre de bourde » ? On vibre au chant de l'Internationale, parce qu'on entend les foules chanter un espoir ; on promène son utopie ; on prononce avec foi le mot « révolution », « ce grand mot d'or et de flammes », et puis on se demande ce qu'il veut dire, dans quel but on s'est embarqué. Le révolutionnaire ne se démobilise-t-il pas en agitant certaines questions ?

FRANK se les pose cependant. La conduite du combat clandestin n'est pas faite pour lui insuffler l'euphorie triomphaliste.

Ce combat, il le connaît ; il y est en première ligne. Le jour où quatre camarades tombent sous les balles, on ne sait trop pourquoi, il se trouve là ; quand on a besoin d'armes, c'est lui qui négocie avec un Italien, criminel de guerre, fasciste déclaré, personnage véreux ; quand il faut un imprimeur pour tirer un tract, c'est encore lui qui contacte Manuel, le vieux militant anarchiste, figure d'anthologie, qu'aucun déboire n'a désarmé et qui se fera épingleur en pleine rue, sans que Frank puisse rien pour le sauver.

Dans la destinée du guérillero, il y a les bavures qui laissent des cadavres inutiles, les ratés qui donnent la terrible impression du bricolage ou de l'échec, le conflit entre le parti communiste et le Front de libération. Une même cause, dans le lointain, mais dont le visage politique ne se dévoile pas et dont la défense passe par cet obscur enchaînement d'embuscades, de terrorisme, de

rafles, de répression policière, de tortures innombrables, de coups de main et de coups bas.

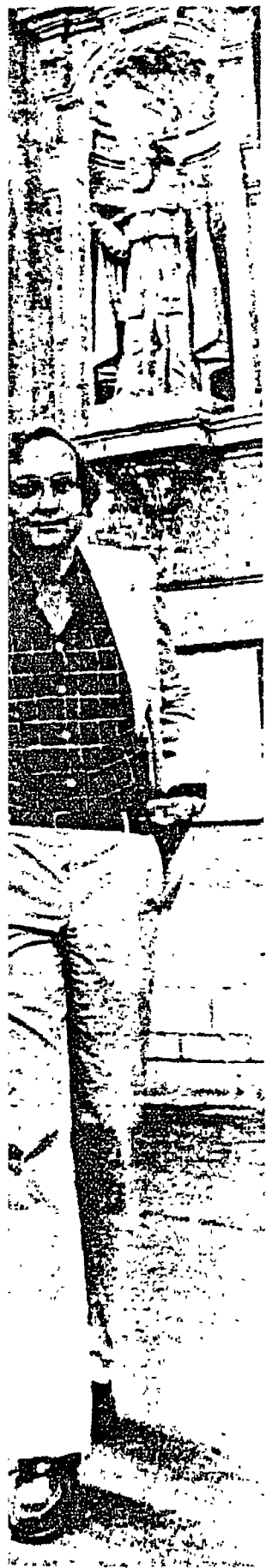
Alors, un service inutile ? Frank y songe, comme il sent la lassitude et le désenchantement. Il sortira de la scène après les révélations perfides que lui fera un journaliste et pas avant d'avoir fait le coup de feu contre l'Italien. La police le prend évidemment pour un terroriste ; elle croit même avoir mis la main sur un chef.

L'INDESIRABLE a appris la dure leçon des faits qui ne sont pas la grande Histoire. Se méfier de la révolution si on la change en absolu ; ne pas attribuer à l'action une vertu qu'elle n'a pas ; s'accepter soi-même différent et promis à l'oubli ; entrer dans la nouvelle race des militants : sceptiques mais résolus, « zélés et mécréants », agnostiques et jusqu'au-boutistes ; « pratiquer sans avoir la foi ». Ce qui n'est pas du tout une désertion ni un reniement de la cause.

Ce premier roman de Régis Debray a valeur de témoignage, lucide et courageux. Un homme qui a choisi son camp médite sur le destin des grands rêves et sur son combat. C'est un écrivain qui a du souffle, qui trouve l'image et le rythme, bien qu'un peu inégal, qui dit avec une langue plantureuse une pensée aiguë et qui, ajoutons-le, mêle l'érotisme à l'action. Sur les moyens de son engagement, les désaccords peuvent être durs, mais ce qu'il nous livre appartient à la plus extrême réalité politique de notre temps.

(1) Le Seuil, 280 pages, 35 F. Le livre est en librairie seulement le 2 septembre.

La Croix, 31 Aout 75



le quotidien et les bouleversements, c'est toute l'histoire d'une ville française qui est ici recréée.

Une ville dont le masque de carnaval pour touristes est arraché, révélant une vie politique et sociale intense, dont nous découvrons l'importance à travers quelques figures de premier plan : le Dr Merani, employeur de Vincente et politicien douteux, qui achète ses électeurs et ses espions, réussissant à s'imposer grâce à cette loi du plus fort âprement défendue par le jeune et zélé commissaire Ritzen ; l'anarchiste Sauvan, compagnon de travail de Carlo, à qui il n'a fait partager que pendant quelques mois ses idées extrémistes, et qui trouvera une complicité plus fraternelle auprès du baron russe Karenberg, installé sur les hauteurs de la ville avec sa jeune sœur Helena.

Car Nice la charmeuse, où non seulement l'on joue mais l'on s'amuse quand on est riche en ce début du XX^e siècle, a aussi ses indésirables : les socialistes qui conspuent « le Napoléon des flics » : Clemenceau. C'est dire que le conflit franco-allemand est dans l'air, qu'il se prépare à visage découvert, et que l'historien, ici, rejoint le romancier.

« Allez-vous-en ! »

La Grande-Guerre. L'abominable, l'imbécile, la scandaleuse. L'attrape-gogo pour patriotes bornés qui se précipitent à la boucherie en criant : « Vive la France ». La défaite de l'Internationale ouvrière et des socialistes français qui crient plus fort que les autres en se laissant entraîner dans l'aventure démentielle. L'injuste, l'absurde mouvement de bascule d'un pays carnivore qui se donne des vieillards pour gouverner et envoie les jeunes se faire tuer. Max Gallo nous la montre cette grande parce que interminable guerre dans toute sa gloire dérisoire ou atroce, ravageant la vie des petits et des grands, mutilant Luigi Revelli, qui a tenté en vain de tirer au flanc ; atteignant Vincente et Lisa par le biais de leur fille Louise, dont le fiancé meurt au front ; de leur fils Dante, embarqué comme marin sur un destroyer, et qui ne sera libéré qu'après être passé en conseil de guerre.

Nous sautons ainsi, en quelques années, des voitures à chevaux à l'automobile, des lampes à pétrole à l'électricité. Nous avons vu naître le nouveau casino, l'hôtel Impérial et le Negresco ; Carlo Revelli profiter de la guerre pour devenir le plus grand entrepreneur de la région ; le Dr Merani, accroître son pouvoir ; le commissaire Ritzen, écœuré par les combines de

l'arrière, partir volontairement pour le front après avoir été le chef de cabinet de Clemenceau ; l'anarchiste Karenberg fuir la France dont il a été chassé ; les femmes couper leurs cheveux et raccourcir leurs robes. Les femmes auxquelles Max Gallo a osé épargner ce rôle d'amoureuses bêlantes dont on croit à tort qu'il fait le succès de ce genre de saga.

Brève, fouguese et presque muette, telle est l'histoire d'amour que va vivre Carlo Revelli avec Helena, la sœur de ce baron Karenberg qu'il a naguère volé, mais non dupé. Trois mots, « allez-vous-en », rythment les rencontres passionnées des amants. Et cet « allez-vous-en » fou d'amour, que crie Helena à Carlo, quand elle se jette dans ses bras, rejoint le « je ne vous aime pas » éperdu de « Madame de... » à l'homme qu'elle aime, dans l'admirable film d'Ophüls.

Le seul bonheur d'écrire ne suffit pas à expliquer le charme d'un tel livre. Il y faut la rencontre d'un écrivain avec des personnages et des lieux que, non seulement il connaît bien, mais qu'il aime et auxquels il a communiqué sa joie de les faire exister. Si le Niçois Max Gallo ne nous promettait pas une suite à ces 380 pages qui paraissent trop courtes (« La Baie des Anges » se présente comme le premier volume d'une trilogie), il prendrait le risque de décevoir. Car ses Revelli viennent de passer par la grande porte de l'histoire romanesque : celle des héros qu'on n'oublie pas.

NOELLE LORiot ■

« La Baie des Anges », par Max Gallo. Laffont, 380 pages, 42 F.

ROMAN

Régis Debray : défense d'entrer

D'entrée de jeu, Régis Debray claque la porte au nez des indiscrets tentés d'établir des correspondances entre l'histoire de son héros parti épouser la cause en Amérique du Sud et la sienne. Défense d'entrer, vie privée : la couverture nous en prévient, puisque le livre est présenté comme un roman. On doit donc le juger comme tel. Tâche aisée quant au style, la seule difficulté étant de ne pas sourire quand on recopie par exemple : « Les tropiques t'avaient mise en condition pour le bonheur dès cette fraction de seconde où un spermatozoïde tropical était allé crever, bille en tête, la douce enveloppe tropicale de l'ovule de ta mère. » On reconnaît aussitôt le ton

Livres

→
 minaudier populiste qu'affectent certains de nos intellectuels des beaux quartiers et qui est, littérairement, une manière de rouler les épaules. Aucun doute n'est permis quand on lit, quelques lignes plus loin, à propos de la nécessité d'avoir le sens de l'absolu pour accomplir de grandes choses, et d'un pape qui en débordait : « Sans lui, les Croisés n'auraient jamais commis la folie de quitter le con de leur femme. »

Profonde pensée, exquis madrigal ! On ne saurait être plus Régence, ni plus « talons rouges 1975 ». Mais pardon pour la longueur des citations, et la facilité qui consiste à y recourir au lieu de figurer une analyse en termes choisis dans le genre : « On ne manquera pas d'être frappé par l'usage intempestif et inapproprié du langage parlé à la Cour. »

Grenade en poche

Ce n'est pas l'auteur — révolutionnaire sans doute discuté, mais dont l'engagement physique, naguère, mérita le respect — qui ira se plaindre de la paresse d'un salarié conscient de son aliénation, et profitant des vacances de son rédacteur en chef pour tirer au flanc.

Même en période normale, même menacé de grossir sur-le-champ la cohorte de nos chômeurs, il n'est pas sûr que le malheureux — bien qu'il ait une vieille mère, trois chats et un canari à charge — aurait su se tirer mieux d'affaire.

Tant se révèle fastidieux l'exercice d'introspection auquel se livre le narrateur, Franck, un Suisse qui, las des parloles européennes, est allé tâter de la guérilla.

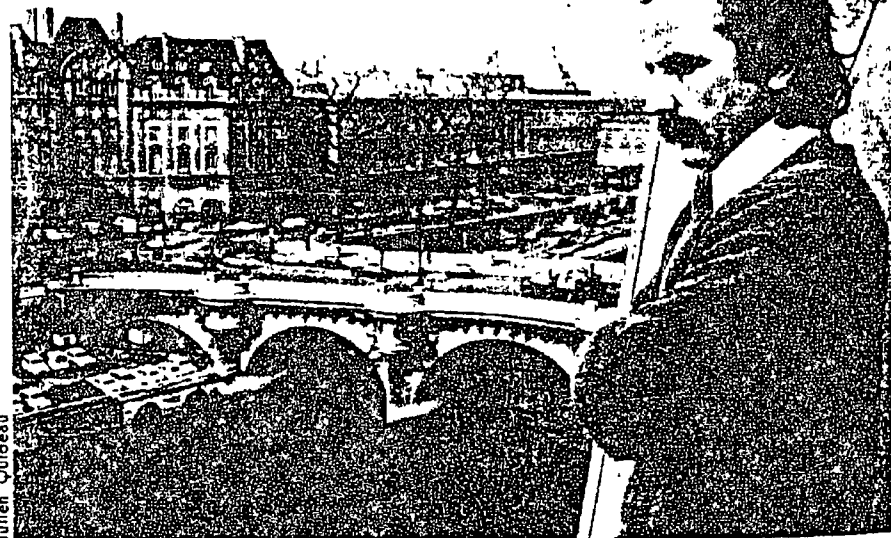
Encombrante recrue pour ses frères d'armes, que ce bon garçon prolongeant l'enfance la plus protégée et les études les plus brillantes par une saison romantique. Encombrant partenaire aussi pour sa maîtresse Célia qui a la tête sur les épaules et toujours une grenade en poche.

La foudre mobilisée

Dans des régions où le fascisme soutenu par la C.i.a., le crépitement des mitraillettes et les cris des torturés clarifient le débat, un théologien sectaire comme un séminariste et s'interrogeant sans cesse sur le sexe des anges marxistes n'est pas à sa place. Comprenant à force de rebuffades qu'il embarrasse ses compagnons, il préfère attribuer son échec à la fatalité de son éducation européenne plutôt que d'admettre qu'il lutte comme il écrit : sans



U.P.



Julien Quirdeau

autre nécessité que d'augmenter égoïstement son petit Moi. Et il résout ses contradictions dans l'accomplissement suicidaire d'un acte de terrorisme. Mais il a fallu, dans l'intervalle, endurer tous ses bavardages d'enfant gâté qui a choisi le théâtre des opérations extérieures comme la scène d'un opéra où il vocaliserait ses états d'âme d'égoïste.

Traverser un pays pas plus réel que le Pérou de Mérimée, et subir les discours d'une Célia — Périchole courant, entre deux orgasmes, après le Carrosse du Saint-Sacrement de la Révolution.

L'indigence de ses propres moyens de romancier obligé d'utiliser les signes typographiques —...? dans un dialogue, pour indiquer la perplexité de l'un de ses personnages, aurait dû déconseiller à Régis Debray d'expédier en deux formules Malraux, dont les

lauriers et l'exemple le hantent : « brave mystificateur des années 30 », « voyante pour Rotary-Club des années 60 ».

Il est, certes, excellent que les fils tuent les pères. A condition que ce soit sur leur propre terrain, en les dépassant.

L'ancien détenu de la prison de Camiri n'est pas à la veille d'y parvenir dans l'utilisation du mensonge nécessaire au grand écrivain qui, chez l'ex-colonel Berger, mobilise la foudre, stne d'éclairs la phrase et déränge les Dieux.

ANGELO RINALDI ■
 « L'Indésirable », par Régis Debray. Le Seuil, 288 pages, 35 F.

Régis Debray, prisonnier à Camiri (Bolivie), en 1967. Chez lui, à Paris, en 1975.

PSYCHANALYSE

Je joue donc, je suis

Juste avant de mourir (en 1971), l'éminent psychanalyste anglais dont on commence à peine en France à reconnaître le génie, D.W. Winnicott fit paraître un merveilleux dernier livre. « Jeu et réalité », où, avec l'entraide et la totale liberté qui couronnent parfois la vieillesse des grands créateurs, se plaît à livrer sans réserve les clés de sa science et de son fabuleux art d'autrui.

« Jeu et réalité » est en effet de lecture relativement claire et même facile dans la mesure où ce professionnel du mental y pose les questions essentielles

L'INDÉSIRABLE

par Régis Debray.

Le Seuil, 35 F.

QUELQUES fausses pistes, bien signalées, afin que nul ne s'y trompe : « Si seulement André arrivait à le convaincre (le Che), de ne pas se rendre en Bolivie et de se joindre à nous. » Ou, plus sub-

pays de l'Amérique du Sud (qui n'est pas la Bolivie), vient de lui dire :

« Tu sais ce qu'ils sont en train de lire, là-haut. (Joaquim rit à gorge déployée.) Ils apprennent par cœur Révolution dans la Révolution, tu te rends compte ? »

Rappelons, au cas où on l'aurait oublié, que Révolution dans la Révolution, qui date de

par Claude Mauriac

tiement : « Je n'ai rien à voir avec un stalinien comme Debray. C'est même pour moi un assez bon repoussoir, si tu veux tout savoir. Même si je suis, moi aussi, un raté à ma manière... » C'est Frank, le héros du roman de Régis Debray, et héros dans les deux sens du mot, qui parle. Joaquim, le chef clandestin communiste d'une Insurrection, en un quelconque

1967, est le premier et le plus célèbre des livres de Régis Debray, dont voici donc, sept ans après (et, pour lui, quelles années !) le premier roman, L'Indésirable.

Se citer soi-même passait pour ridicule du temps où ce que l'on appelait la bonne éducation était, dans les lettres mêmes, de rigueur. Il était recommandé, d'une certaine manière, de porter le smoking quand on recevait son lecteur. L'âme, lorsque l'on avait une âme, n'en était pas meilleure. L'être, chez les écrivains de bonne race, l'emporte sur le paraître. Régis Debray ne remet pas sa tenue de guérillero pour nous confier, sous une forme romancée, quelques-uns de ses secrets — ceux d'un militant qui n'a pu, dans le don total de lui-même, oublier qui il était ni d'où il venait.

Peu important donc les transpositions. La fiction a moins de part, ici, que la réflexion. Une double expérience est là : celle que tout combattant, clandestin ou non, acquiert sur le terrain ; celle qui réapparaît au militant, mais d'une tout autre manière, ce que les livres lui avaient enseigné.

Régis Debray sait ce dont il parle lorsqu'il évoque ces halètements qui « font de ces ennemis des complices proches à en faire mal, à portée de souffle... » ou quand il décrit la vie clandestine. « Je me souviens de ces jours et des jours (...) pour à la fin voir un copain arriver, celui du début, justement, le premier contact... Ou « ce chassé-croisé un tantinet loufoque de mauvaises calculs ou de bonnes surprises — qu'on appelle le travail politique — où la bataille est toujours l'envers du plan de bataille et l'exécution sans rapport aucun avec les préparatifs ».

Le véritable titre de ce roman, s'il avait été libre, eût été L'Étranger. Son héros est étranger à l'Amérique, d'abord au point de se sentir, dans l'amour même, exclu. (L'Indésirable est aussi un roman d'amour, le roman d'un amour.) Indésirable, étranger dans cette autre patrie, celle de ses camarades de combat : le Parti Frank est

L'espoir, 1975

SUITE DE LA PAGE I (13)

... aussi bien, notre Occident est-il une Suisse préservée ? Régis et Frank ont appris que l'on « n'échappe pas à sa part de petit-bourgeois » ni cette presque Europe où, à certaine grandeur, toujours, est liée à l'ignominie. Tout n'est pas mauvais de ce qu'ils ont vu ; tout n'est pas à rejeter ; tout n'est pas de ce à quoi ils se sont opposés — et pour quoi, l'un et l'autre, ils ont donné leur vie. C'est le rideau de fer d'aujourd'hui, celui qui sépare le Bien du Mal. Non pas pour nous bourgeois antistaliniens, mais pour ceux qui veulent à tout prix aimer en Stalin le Petit Père des peuples, Père :

Aujourd'hui, on ne peut plus être révolutionnaire en faisant de la Révolution un absolu. Or les agnostiques n'ont rien fait d'excellents marauds. Ni de bons gladiateurs. Aujourd'hui, un communiste n'a pas de doutes sur le communisme est un dangereux réactionnaire. Mais un communiste

qui doute ne prendra pas d'assaut un nid de mitrailleuses. Un homme qui ne vérifie, ne dose ni ne juge son adhésion, il faut lui passer la camisole de force. Mais s'il dose et juge, il adhère comme une éponge, mollement.

Ce à quoi répondait, deux cents pages plus haut, ce début de l'allocution d'un militant, à l'École des Cadres du Parti. Déjà atteint au cœur, il essayait de sauver par l'humour son amour blessé :

Camarades, comme nous le savons tous aujourd'hui, il n'est pas une seule des calomnies les plus abjectes que les feuilles de propagande bourgeoises s'acharnent depuis un demi-siècle à lancer contre le socialisme qui n'ait été peu ou prou vérifiée par la suite. Dans le domaine de la répression de masse, par exemple — disons de l'assassinat de Kirov à nos jours — la réalité dépasse même la fiction. Comme c'est au nom du socialisme que notre Parti a pris les armes, mieux vaut connaître tout de suite l'existence de ce problème ainsi que de quelques autres...

Si un garçon ou une fille bien nés ne peuvent plus commencer, aujourd'hui, par être communistes, si cette expérience, cette illusion elles-mêmes leur sont interdites, que reste-t-il, sinon de changer le communisme ? En attendant, on change les hommes. « La politique, c'est l'art d'utiliser les autres. (...) En politique, on use les gens très vite. Et quand on ne sert plus à rien, on les jette. » Là encore, Régis Debray sait de quoi il parle.

Frank a préféré mourir. (Régis a failli mourir.) Comme ceux qui trouvent les carnets de Frank ne connaissent pas le français, cela donne :

« LA RISTOUCRATIE DE KLANDESTIN É ZEL DE ZERNAIL ZABSANS. » Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? « LE RANGUE, ZUPRAIME ZI NOMMÉ LA MORTE... »

Nous savons ce que cela veut dire, puisque nous venons de lire L'Indésirable, qui commençait ainsi : « L'aristocratie des clandestins est celle des éternels absents le rang suprême s'y nomme la mort. »

Claude MAURIAU.

Le Figaro, 6 septembre 1975

Suite page II (14)

Si l'on ne peut plus rêver de Fabrice...

de KONOPNICKI

Le siècle n'est plus le même mais le mal persiste.

Régis Debray
Indésirable
(de *Seuil*)

Le premier roman de Régis Debray n'est pas fait pour passer inaperçu, non à cause de la célébrité déjà acquise et qui met à son auteur d'émerger immédiatement de la marée d'équinoxe des premiers romans, mais en raison de l'objet même du livre, du passage de la littérature comme transformation d'une aventure.

Régis Debray devenu écrivain, non pour raconter ses souvenirs, mais pour créer une rupture-continuité de son itinéraire qui mène de la guérilla à la campagne présidentielle puis au roman. D'entrée cette autobiographie décode prudemment deux tendances de la modernité pour n'en conserver qu'une troisième : elle se situe délibérément dans le champ de la politique, et refuse de le quitter. On ne trouvera pas ici d'auto-psychanalyse, de souvenirs d'enfance : à bon droit Debray évite le piège, le dévoiement du déchif-

frage par fantasmes auto-racontés, et c'est sur le terrain de ce qu'il peut analyser scientifiquement lui-même qu'il se situe.

L'écriture elle-même surprend : nous nous sommes accoutumés à voir se mêler la narration de la révolution et les audaces de langue, à considérer le travail de l'écrivain comme une transformation de l'écrit. Debray élude cette question, ne se situe pas par rapport aux courants littéraires, aux vagues successives. A-t-il délibérément refusé de troquer ses bombes passées pour la pierre philosophale des transmutations littéraires ? A moins qu'il ne soit pas parvenu à mener à terme la translation de sa recherche d'une position efficace de transformation du monde.

Une manière de réalisme classique

Il s'ensuit une manière de réalisme classique, remarquablement maîtrisé, une langue sans écarts.

Écriture surannée, qu'une grammaire parfaite organise et que n'effleurent ni les délires du verbe qui secouent près d'un siècle de textes, ni les concessions au verbiage populeux qui servent si souvent d'alibi à l'absence de recherche. Ici, la prise de position est nette. Debray écrit avec ce qu'il maîtrise : surprenant parti-pris de confort pour un écrivain qui avait pourtant choisi l'exil et l'aventure.

Cette situation du texte n'est pas gratuite : elle recouvre une difficulté à se situer dans l'histoire, à mener le combat de notre époque : le personnage central du roman, Frank, le double de Régis Debray, promène dans la révolution un *ennui* stendhalien, une difficulté à se situer dans l'histoire, à être *ce jeune homme seul* sur qui Vailand jetait une lumière crue. Mais dans « Le jeune homme seul », la prison est le lieu d'une jonction, d'un triomphe (« il a rejoint ses camarades »), dans « *La Chartreuse de Parme* », elle permet la rencontre de Célia ; pour Debray, elle n'est que le lieu d'une méditation sur l'échec. Le constat du mal à vivre est plus terrifiant aujourd'hui qu'au siècle romantique : « Voici le temps des suicidés, des aubes ambiguës, des gestes douteux.

« Allons, camarade Frank ! cours. Le nouveau monde est devant toi ! Tu peux toujours courir, va, tu ne cours aucun risque. Bancal comme t'es, tu ne le rattraperas jamais » (p. 265).

Mal dans son temps

Mal dans son temps, né trop tôt ou trop tard, marxiste en théorie, romantique en pratique, Debray semble se débattre en une contradiction intenable que symbolisent — ou caricaturent — les rapports de Frank et de Célia.

Célia est cette norme insaisissable, ce « milieu » qu'il faut atteindre pour enraciner sa place dans le mouvement : « Cette fille avait tout pour se situer dans un juste milieu si la seule certitude qu'elle inspirait n'avait été précisément d'être tout sauf moyenne (...) Célia n'était l'extrême de rien, c'est par elle-même qu'elle était extrême » (p. 50).

Frank est deux fois « l'indésirable » et ce titre à double sens n'est pas fortuit : les choix vouent le personnage à l'errance à « cette diaspora silencieuse » (page 95).

Diaspora de l'espace : à Paris on rêve d'Amérique, mais près de la mer des Antilles, c'est de Russie que l'on rêve. « Conspirer : Lénine en avait fait pour lui une activité d'hiver, entre Finlande et Sibérie, entre Zurich et Pétersbourg ; patiente et close au fond de chambres dégarnies, mal éclairées,

France Nouvelle, 22 sept. 75

haleureuses et enfumées, regroupant l'élite des bolcheviks autour du poêle de la faïence où bout le samovar » (pages 9 / 10). Diaspora du temps: « Nous vivons une époque où les grands mots doivent s'écrire avec des minuscules.

« Ce qui est très embêtant » (page 226).

Et cette réflexion éclaire celle du début : « Dans ces ordres militaires secrets, seule la mort donne vie aux membres les plus éminents ».

Le livre s'arrête sans qu'une note

d'espoir ne vienne secouer l'angoisse qu'il produit : le dernier chapitre est le récit de l'arrestation de Régis Debray, comme une fin logique, sans défi ni gloire, sans combat possible.

Sans défi ni gloire

On est bien sûr tenté de dire qu'aller si loin pour chercher l'échec... que l'on connaît dans le douzième arrondissement et à Firminy Merlebach, un tas de gens dont l'expérience révolutionnaire

est une réussite personnelle. Ou que les problèmes de l'alliance de classe ne se posent plus dans les termes d'une aventure individuelle comme celle de Régis Debray.

Bien sûr, on peut dire tout ça et c'est même vrai.

De là à prétendre que c'est simple pour tout le monde il y a un fossé : de toute façon le drame de Régis Debray a au moins le mérite d'être productif en littérature, ce qui n'est pas si mal. □

L'aventure lointaine

50

Le livre commence sur ce mot : « *L'aristocratie...* ». Et il continue : « *L'aristocratie des clandestins...* ». La première idée du livre, celle des premières lignes du livre, est ainsi l'opposition — en général, et particulièrement dans « *la Révolution* » — des « *clandestins* » et des « *politiques* ». Les premiers sont les « *grands dignitaires* » de la Révolution : les seconds y tiendraient un rang « *plus vulgaire* ». Comme si les uns et les autres n'étaient pas souvent les mêmes hommes, à des moments différents. Dans ce pays, et dans cette période, où une politique révolutionnaire peut prendre, heureusement, d'autres formes que clandestines, privilégier d'emblée celles-ci, pour discréditer celle-là, est une curieuse démarche, surtout quand elle s'affirme ainsi comme en épigraphe du premier roman de Régis Debray, dont le chemin va, comme on sait, de la guérilla en Amérique latine,

L'IMPATIENCE d'un Français révolutionnaire devant ce jeu sur des réalités trop importantes, sous ce constant brouillage d'ondes, ferait presque oublier d'autres choses qui sont dans le livre, et qui mériteraient mieux qu'aller ainsi « *se défaire dans la défaite* ».

Frank ne manque pas d'attachements et d'enthousiasmes sincères. Il n'oublie pas le peuple de Cuba, « *l'INTERNATIONALE reprise par un million de poitrines sur la place de la Révolution, à La Havane...* ». « *C'est pour rester fidèle à cet entêtement des voix humaines à chanter un rêve unanime qu'un petit licencié d'histoire de Genève en vient à arroser à la grenade les ennemis de ses amis.* »

Il est plein de l'horreur du monde capitaliste. Les hommes de l'avenir, « *comprendront-ils même le sens des mots lorsqu'ils dé-*

Régis DEBRAY : « L'Indésirable » (1)

prison comprise, à l'adhésion au Parti socialiste français.

En même temps, les grands mots déjà cités, et le ton solennel, annoncent sans aucun doute que l'exploitation romanesque d'une matière politique va se faire avant tout sous le signe d'une aventure individuelle. Dandysme dans la révolution ? Egotisme éclatant, à l'extrême, dans l'anonyme modeste du combat collectif ? La référence à Malraux n'aurait pas besoin de se formuler clairement : elle est déjà dans ce style même, que l'on croirait parfois pastiche du moins bon des « *Conquérants* » ou des « *Antimémoires* ».

CES deux intentions du roman vont se confirmer plus ou moins de page en page. Frank, le héros-narrateur, est un jeune intellectuel suisse, « *sympathisant trotskyste* ». Il s'engage, on ne peut plus loin de Genève ou Lausanne — « *les Amériques* », un pays de dix millions d'habitants, « *l'un des premiers exportateurs de pétrole du monde* » pour le profit des milliardaires yankees — dans la préparation de « *l'insurrection combinée « ville-montagne » qui, au jour J — d'ici à quelques mois au plus tard — devrait court-circuiter les élections bidons* » et, dans la foule, « *donner une petite sœur à la Révolution cubaine* ».

Il y rencontre Célia, engagée avant lui, chez elle, et échoue avec elle dans l'amour et la compréhension réciproque. Autour d'eux, actions armées, fusillades, coups de main, sabotages, discussions sur les formes de lutte, portraits de militants sentent le carnet de notes — « *mes scrupuleuses notes d'aventurier scribouillard* » reconnaît l'intéressé — aussi bien pour une certaine vérité des détails que pour leur accumulation fastidieuse, et l'enflure discrète des commentaires. Et le point de vue du narrateur, pour l'essentiel, avantage toutes conceptions et actions violentes, si petit soit le groupe prêt à l'action, en opposition à la caricature de tout ce qui peut être, dans « *le Parti* », prudence, sagesse, volonté d'organisation, d'efficacité, de liaison avec les masses. La caricature frise parfois la calomnie, pour peu qu'on imagine derrière la fable un pays, une situation réelle. Les traits chargés d'« *un parfait secrétaire général pour lendemains qui déchantent* », les pointes anticommunistes, sous la critique de toute politique communiste « *à l'européenne* » ; relèvent d'un parti pris que le roman supporte mal.

Un proverbe dit : A beau mentir qui vient de loin. A plus forte raison : A beau insinuer qui invente loin. Comment savoir, en effet, dans un pays imaginaire, dont presque tout nous demeure inconnu, qui a raison, réellement, d'un « *Andrés* » peut-être inspiré du Che, ou d'autres dirigeants d'un « *Parti* » et d'un « *Front* » également imaginaires, mais sur qui le roman fait peser le soupçon d'attentisme, pour le moins ? Ce qu'en tire pour finir le narrateur lui-même n'est-il pas cette « *passion parfaitement désespérée* », héritée elle aussi de Malraux, qui le pousse à tomber dans un combat-suicide ?

chiffreront ces manuscrits où l'on racontera qu'à Rio de Janeiro, vers la fin du XX^e siècle, on ébouillait un bébé devant sa mère pour la faire parler ? Un monde où onze policiers violaient une jeune fille devant son fiancé puis suspendaient l'homme par les genoux à une barre rougie, pieds et mains liés, comme un perroquet sur son perchoir ? ». Il voudrait, avec Célia, « *regarder ce siècle en face, sans craindre de nous brûler les yeux* ».

Il a décidé : « *... Si j'ai choisi mon camp, c'est pour y rester.* »

IL faut tenir compte aussi, dans le livre, d'une certaine autocritique de Frank, contenue dans ce qu'il dit de lui-même, ou ce qu'il en fait dire par d'autres : « *son utopie de faux adulte* » ; ce qui, dans un jeune élan révolutionnaire, peut porter la marque de la foi religieuse en même temps que du goût pour « *le feuilleton d'espionnage série B* ». On lui dit : *Vous venez chercher ici le lyrisme de pacouille qui nous tue.* » En lui, Célia flaire « *une exotique difficulté d'être, une étrange impossibilité de vivre, tout un sillage d'ombres vénéneuses, d'obsessions corrosives qui le suivait partout...* » et dont il voudrait surtout se libérer dans une action. « *Il ne m'a jamais exposé son credo politique, mais ses positions sont incroyablement floues, fluctuantes, et il ne se sert de ses connaissances théoriques que pour justifier ses humeurs du moment.* » Il n'ignore pas les images qu'on peut se faire de lui, du « *petit prétentier jargonnant et marxouillant* » au « *simplet de bonne volonté, un peu toqué* ». Il conclut : « *On n'échappe pas à sa vérité de petit-bourgeois de Genève.* »

En fonction de quoi, le titre du livre dit comme Frank s'est senti, pour ses compagnons comme pour Célia, « *indésirable* » : parce qu'étranger, différent d'eux, « *européen* ». A la vérité, quelqu'un comme lui n'aurait pas été moins en porte-à-faux en Europe, et ce porte-à-faux n'est pas pour rien dans la qualité littéraire très moyenne de ce premier roman.

« *Indésirable* », là-bas ou ici ? Personne n'est indésirable, s'il n'est pas consciemment et incurablement nuisible au « *camp* » qu'il a choisi. Mais si l'aventure, en certains domaines, fait encore belle figure, par exemple pour ce que sait risquer pour lui-même celui qui la vit, l'aventurisme politique, lui, fait prendre les risques à des millions d'hommes.

Le porte-à-faux est aussi dans la façon dont Régis Debray voudrait, en même temps, faire de son personnage son porte-parole, et en même temps, prendre ses distances par rapport à lui (jusqu'à se faire traiter par lui de « *stalinién* »). Comme s'il en venait à voir, lui aussi, qu'il y a loin de la solitude du journal intime de Frank à « *cet entêtement des voix humaines à chanter un rêve unanime* ».

André STIL.

(1) Seuil.

ROMANS

lire, octobre 75

Tous les romans présentés ci-après sont français, ils viennent de paraître et participent à la course au Goncourt et autres prix littéraires de fin d'année.

L'INDESIRABLE

par Régis Debray

280 p., 35 F, Le Seuil.

Le livre-événement de la rentrée. Régis Debray n'est pas n'importe qui, on le sait. Il lui restait à prouver qu'il pouvait être aussi un romancier. *L'Indésirable*, nourri sans doute d'une grande part d'expérience personnelle, nous transporte en Amérique du Sud auprès des guérilleros. Frank, le double helvétique de l'auteur, combat à leurs côtés, s'engageant avec une foi totale en l'esprit de la révolution. Mais, étranger, il se sent peu à peu rejeté par ceux dont il se serait cru le plus proche. N'ayant plus de rôle à jouer, il va au-devant de la mort. Une fin trop théâtrale pour ce roman à la Malraux, qualifié ici de *loustic* à qui l'on doit le respect. Régis Debray est un loustic à qui l'on ne doit pas encore *La condition humaine*, mais qui donne de l'espoir.



viens de lire un beau livre. Il s'agit, dit la couverture, d'un roman : en ce saison, ce n'est pas original. Ce que nous savons de Régis Debray, nous le savons par et cela nous est d'une mince utilité à lire *l'Indésirable*. Au mieux, une absence de vraisemblance : le roman est de l'Amérique latine et la révolution, l'auteur connaît. Au pire, ce sera une source de contre-sens, la tentation de simuler Frank, le jeune trotskyste dont les carnets à la première personne du singulier forment la trame du récit, à l'ancien prisonnier de Camiri et à lire à travers *l'Indésirable* une sorte de journal intime, l'univers subjectif de la révolution dans la révolution. Pourquoi nier que j'ai cédé à la tentation et qu'il m'a fallu très exactement achever les cent quatre-vingt pages du récit pour comprendre que j'avais fait fausse route, que l'*habileté* romanesque de Régis Debray n'était pas feinte, qu'il n'avait pas traité le roman comme d'autres passent la thèse d'état au *Que sais-je?* histoire d'élargir la clientèle en changeant l'emballage, mais que ce roman est né d'une nécessité irrépressible, ni pour convaincre ni pour illustrer, seulement pour dire. Dans les romans politiques, des livres qui mettent en scène une révolution, des fictions et l'Histoire est la matière première, n'en manque pas. Après tout les sujets sont rares et même les romans politiques s'inspirent d'une actualité dont l'incompréhensible vérité eût fait hausser les épaules il y a moins de dix ans. Mais je ne connais pas d'ouvrage contemporain comparable à *l'Indésirable*. S'il fallait chercher du côté d'une paternité, plus que l'inévitable rappel de *la Condition humaine*, c'est à Nizan qu'il faut songer. Mais un Nizan inversé. Le désespoir de Nizan, son obsession de la mort, il l'exorcisait dans ses livres en l'incarnant dans des personnages voués aux impasses mor-

telles, Antoine Bloyé, Rosenthal. L'espoir est ailleurs, en creux, c'est le Parti, c'est l'URSS, la négation de la négation, les lendemains qui chantent. Que Nizan ne fut qu'à demi convaincu ou pas du tout, que la suite et sa fin tragique démentent qu'il ait jamais « cru », ne change rien. Les personnages de Régis Debray et Régis Debray se battent mais ne croient plus. L'un d'entre eux, un dirigeant du Parti, commence un jour ainsi une allocution sur « les problèmes actuels du socialisme dans les démocraties populaires » : « Camarades, comme nous le savons tous aujourd'hui, annonce-t-il à ses auditeurs, il n'est pas une seule des calomnies les plus abjectes que les feuilles de propagande bourgeoises s'acharnant depuis un demi-siècle à lancer contre le socialisme qui n'ait été peu ou prou vérifiée par la suite. Dans le domaine de la répression de masse, par exemple — disons de l'assassinat de Kirov à nos jours — la réalité dépasse même la fiction. Comme c'est au nom du socialisme que notre parti a pris les armes, mieux vaut connaître l'existence de ce problème ainsi que de quelques autres. » Cynisme ? Certainement pas. Lucidité ? Disons : retour aux sources. Après cinquante ans d'illusions, le paradis ne fait plus rire personne et les révolutionnaires se font athées. Lénine ne se racontait pas d'histoires et Marx jugeait avec froideur ses premiers épigones.

Antoine Bloyé était sauvé, à titre posthume par l'entrée en religion de son fils-écrivain, martyr à sa manière, et de la pire espèce, anéanti par une bête non identifiée, enseveli sous ses fallacieuses raisons de vivre dont il ne sut jamais qu'elles étaient le poison injecté dans ses veines pour le perdre. Rien ne sauvera Frank, *l'Indésirable*, mort sur la voie de garage d'une révolution qui vient à l'instant même de changer de rails en larguant quelques voyageurs. Rien ne sauvera Armando, le plus prestigieux des dirigeants du Parti en train d'agoniser solitaire sur son lit d'hôpital, croisé sans illusion abandonné par la Croisade. Certes le combat continue, les martyrs seront vengés. Trop de mots répétés ont fait de ceux-là aussi des balivernes. Ce n'est pas la Cause qui décide du sens de la vie et de la mort. Plus exactement, ce dont elle décide n'a de valeur qu'en fonction du principe d'efficacité. A chacun de s'en tirer pour ce qui le concerne : la Cause ne se charge ni de son bonheur, ni de ses angoisses ; au mieux, elle permet de les organiser. Alors que reste-t-il ? Des individus désespérés et solitaires face au monstre froid, Système, Parti, Avenir ? Vous n'y êtes pas du tout. « La vraie question, disait Armando, c'est de savoir pourquoi on consacre sa vie à l'instauration d'une société où l'on n'a pas tellement envie de vivre. » Mais se battre ne fait pas question. Ni pour Armando, le marxiste agnostique, ni pour Frank, le

gauchiste exporté, ni pour Celia qui a fait de la révolution la chair même de son existence, ni pour Manuel, l'imprimeur anarchiste qui poursuit de l'autre côté de l'Atlantique la longue marche de la Colonne Durruti. Ceux-là se battent comme ils respirent. Parce qu'ils ne consentent pas à l'ordre, à l'oppression, à la mutilation des autres comme d'eux-mêmes. Le combat n'est ni absurde, ni vain. Il est seulement pour ceux qui l'ont choisi, pour ceux qu'il a choisis, la seule forme possible de l'existence. « Nous devons... — est-ce Frank, est-ce Armando est-ce Debray qui parle ici, presque à la fin du livre ? — forger une nouvelle race de militants : zélés et mécréants. Corps mystique, tête sceptique. Raisonnable et donc partagés dans leur jugement, entiers dans leur action donc délirants. Agnostiques et jusqu'aboutistes. Le défi de l'époque c'est : pratiquer sans avoir la foi. Si nous ne le relevons pas, l'époque va nous passer sur le corps. »

Cela pourrait être la morale d'un livre dont l'ironie et la discrétion interdit qu'il en comporte. On pourrait ajouter encore, à la charge de Régis Debray, qu'il eût pu, puisque après tout c'est la mode, user de son « autorité », celle qui lui confère ses « relations » dans le monde révolutionnaire et un passé militant exemplaire pour se dispenser d'écrire un roman et proclamer tout cela bien haut dans un manifeste que sa signature aurait couvert d'une prestigieuse caution. Les donneurs de leçons au monde en général, aux révolutionnaires en particulier, ne manquent pas dans nos pays qui devraient pourtant, sous ce chapitre, consentir à quelque modestie. Au lieu de quoi Régis Debray s'en est tenu à l'objectivité et à la pudeur d'un récit de fiction presque chuchoté où le talent de l'auteur est mis tout entier au service d'un respect scrupuleux de l'expression et de la vérité des personnages. Je viens de lire un beau livre.

Marc Kravetz

Magazine littéraire, oct. 75

RÉGIS DEBRAY FACE AUX GUÉRILLEROS

★ **L'INDESIRABLE**, de Régis Debray, le Seuil, 280 pages, 35 F.

REGARDEZ cette grande leur, au seuil de la rentrée. C'est « l'Indésirable » où Régis Debray, dirait-on, vient de se faire brûler vif. Le lecteur qui se jettera lui aussi dans ce livre-bûcher en sortira marqué, changé, brûlé.

Ne nous attardons pas à dissenter sur la hauteur du ton, la frappe de la phrase, la progression haulte-tante de l'intrigue, la noblesse du discours, tout ce qui suffit généralement à faire un événement littéraire. Et, si vous voulez en rester là, c'est un événement littéraire. Mais porteur de bien autre chose que le plaisir de lire. C'est un livre de révolution. C'est un livre-révolution. Ce récit terrible, accablant, à l'écorce de pessimisme propose une morale pour les militants du changement de la vie au moment où toutes les morales branlent dans le manche, y compris celles du dernier demi-siècle.

La plupart d'entre nous ne se sont pas remis d'avoir, un jour, enfin compris que le Père Noël est mort. A telle fin que nous nous sommes partagés en deux camps : ceux qui se résignent à mourir tout vivants sur la puce parce que rien jamais ne changera rien (goûtez-moi donc ce chivas 1960 ; où irons-nous l'été prochain, Saint-Trop' ou La Grande-Motte ?), et ceux qui entreprennent immédiatement la construction d'un nouveau Père Noël et repartent vers lui tant bien que mal, à merveilleux compagnons des bouts de chemin, fabricants de messies, du vieux bois dont on fait les martyrs !

Dès la page 14 de « l'Indésirable », deux hommes s'affrontent dans une dispute sans concession. Deux militants révolutionnaires traqués par la police du dictateur local dans un pays qui pourrait être le Venezuela. Tout autour d'eux, dans une ville ersatz de New-York, flotte une odeur de pétrole et de dollars, sous laquelle on perçoit vite l'odeur du sang : la chronique presque monotone de la torture dans les prisons, de la répression dans les bidonvilles. L'ordre règne à Caracas. Dans une heure, dans un mois, les deux hommes savent qu'ils seront

eux aussi broyés. Qui sait si un mouchard ne les suit pas déjà des yeux ?

Mais tout ceci serait supportable si ces deux hommes s'aimaient. Or un double fossé passe entre eux : Lucas est un paysan de la montagne, devenu spécialiste de la guérilla urbaine ; Frank est un « gringo », un jeune intellectuel suisse venu en Amérique du Sud aider à la révolution dont il désespère en Europe. Or Lucas méprise Frank, cet indésirable, et s'en méfie : il n'est pas de chez nous. Et puis ils n'appartiennent pas au même parti révolutionnaire. Il n'y a entre eux d'autres fraternités que celle de l'action immédiate sur laquelle ils ne sont même pas d'accord.

La mort du Père Noël

A partir de là, nous sommes entraînés à travers le cœur, l'esprit, la chair de Frank, dans cette catastrophe au ralenti, la pire sans doute de l'histoire humaine, parce qu'elle a entravé l'homme dans son mouvement : la mésentente entre révolutionnaires. C'est elle qui a tué le Père Noël de nos anciens, quand la Montagne s'est divisée un matin de prairial 1794, qui a tué celui de nos pères quand Trotski a quitté Moscou et qui a tué le nôtre quand la rupture Moscou-Pékin a brisé les reins à notre génération. Fracture qui passe à travers les moindres gestes de Frank dans son activité révolutionnaire, dans ses amours si belles et si tristes avec Célio — mais Célio, elle, est une militante à Père Noël ; le parti est son absolu et il a toujours raison ; pas facile de faire l'amour et surtout de le vivre avec le plus beau robot du monde, — dans ses rencontres successives avec les hommes de la clandestinité dont la chance serait encore grande s'ils s'unissaient : le dictateur est par trop fantache, le peuple arrive au bord de la prise de conscience, il suffirait que quelques hommes résolus s'emparent des points névralgiques de l'Etat...

Oui, mais ils n'ont pas d'armes. Frank se bat pour leur en faire livrer, quitte à passer par les intermédiaires les plus louches ; elles

viennent enfin par un cargo-miracle, elles sont là, à portée de la main... Cet immense effort aboutit à la rencontre au fond de la jungle de deux groupes d'hommes également admirables, poursuivant le même but, et qui se défont du regard au risque de s'entre-tuer pour les caisses d'armes et de munitions près desquelles ils sont arrivés en même temps : les clandestins de la ville, ceux du parti, et les maquisards des montagnes, des « guevaristes ».

Ces derniers avaient marché à bout de souffle et de forces à travers une jungle mortelle, et, dans le récit de cette marche, un des plus saisissants du livre, nous entendons frapper sur le monde et sur notre cœur les derniers pas du « Che », tels que Régis Debray les a vécus avant de tamber, la première, dans la gueule des fuyés : « Pourquoi ? pourquoi ? Les bagnards dans le Maroni, les esclaves dans les mines de sel, les travailleurs forcés des camps nazis avaient à côté d'eux la schlague du kopo, la corabine du garde-chiourme, c'était « marche ou crève ». Mais ceux-là, qui les force à se trainer dans la boue avec 30 kilos sur le dos et deux cents calories par jour, pendant des jours et des nuits ? Ils sont venus de leur plein gré dans cet enter caché de tous et, mois après mois, année après année, ils décident eux-mêmes de leur soif, de leurs tédèmes, de leurs diarrhées sanguinolentes, à chaque heure, à chaque minute. Qu'est-ce qui les fait tenir debout, ces flagellants de la révolution ? »

Voilà, je viens de tamber dans le péché de l'autobiographie cherchée par le lecteur dans le roman, comme un chiffonnier fauille les détritiques. Frank n'est pas Régis Debray. A preuve ? Il est Suisse, il ne connaît pas le Che, il s'obstine à la fin du récit dans une action suicidaire. Mais n'a-t-il pas — comme Régis — un Père Noël encore vivant accroché dans un coin de son cœur ? « Chaque soir, dans l'appartement désert où Célio ne rentrerait pas, Frank écoutait Radio-Havane.

CLAUDE MANCERON.

(Lire la suite page 13.)

Le Rouleau, 5 sept. 75

Régis Debray face aux guérilleros

(Suite de la page 11.)

Tout bas, l'oreille collée au poste, il lui suffisait de capter la voix rugueuse et chantante de Fidel, ses R roulés, ses grondements, cet aplomb de seigneur, pour oublier sa fatigue, sa nausée, pour redresser les épaules, retendre la trame de ses lendemains. Heureusement qu'il y avait Fidel là-bas, toute la morale du monde sur ondes courtes... »

Mais même si demain le dernier Père Noël de notre temps mourait à Cuba, Frank est déjà mort, lui, de toute façon, l'indésirable, le « gringo » dont personne ne voulait, ni femme ni amis, parce qu'il était habité par le doute, cet autre non de la lucidité.

Et Régis Debray est mort et resuscité dans ce roman où il vient, comme Bernard Palissy, de jeter tout son mobilier, « à l'âge du sans-culotte Jésus », selon le mot de Camille Desmoulins. « Nous devons, nous ne pouvons plus faire autrement », écrit Frank, au moment où il regarde tout en face pour la première fois, « que forger une nouvelle race de militants : zélés et mécréants. Corps mystique, tête sceptique. Raisonnables, et donc partagés dans leur jugement ; entiers dans leur action et donc délirants. Agnostiques et jusqu'au-boutistes. Le défi de l'époque, c'est de pratiquer sans avoir la foi. Si nous ne le relevons pas, l'époque va nous passer sur le corps ».

Tout est là. Les nouveaux militants. Les révolutionnaires de l'après-Père Noël ; plus de Messie, plus de paradis-modèle, plus de Petit-Père-des-peuples, plus de Grand Timonier, plus d'appareil mondial possédant la vérité révé-

lée. Voilà pourquoi l'« Indésirable » est de même nature que « la Condition humaine ». Malraux esquissait le profil du militant qui se faisait supplicier à Changhaï, qui allait mourir à Madrid ou à Dachau, puis à Alger et à Saïgon, à Saint-Domingue et à Santiago, dans une formidable éthique du dépassement de soi-même, motivée par une espérance précise.

Mais l'« espérance qui brille aux carreaux de l'auberge est soufflée, est morte à jamais ». Allait-il s'effondrer pour autant au réveil, Régis Debray, ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques ? Il esquisse au contraire, à son tour, un nouveau profil : celui du militant de demain, au courage tout nu. J'ai rarement lu un livre aussi réconfortant que ce livre désespéré.

CLAUDE MANCERON.

Chasseurs d'espoir

Dans une dictature de nulle part,
des problèmes qui sont de partout : ceux que posent
à chaque militant les pièges de la révolution

L'INDESIRABLE

par Régis Debray.
Le Seuil, 280 p., 35 F.

■ Que les choses soient claires dès le début. On ne parlera pas ici du personnage Régis Debray. Plus français que d'autres sans doute, j'ai la mémoire courte. Peut-être est-ce justement ce qui fait de moi l'homme de la situation : celui qui, sans préjugés, parlera d'un roman et de son auteur.

Le roman ? C'est le traditionnel roman politique, forcément porteur d'une thèse, ce qui ne m'obligera en aucun cas à parler de Malraux, sinon pour l'écartier du débat. Autant est fragmentée, éclatée la phrase de l'aîné, autant chez le plus jeune, même hautaine, elle demeure construite et cohérente. J'arrête ici une comparaison que je souhaitais purement formelle.

J'ai donc lu avec un intérêt croissant cet excellent récit. Il met en scène un jeune Suisse, romantique amer, qui ne trouve pas en Europe de quoi employer son militantisme révolutionnaire et gagne le berceau des guerres civiles et sournoises : l'Amérique latine, le Venezuela peut-être. Là, on peut dire qu'il est servi ; il a tout : des guérilleros dans la montagne et les villes, une police active, vigoureuse de poigne, des régimes fascistes, l'action plus ou moins discrète de la C.I.A., la misère des bidonvilles, le luxe des gratte-ciel, les automobiles climatisées, les dépôts d'ordures où les chiens disputent les charognes aux enfants. Devant un tel tableau, l'esprit de justice qui normalement exalte le socialiste le plus mou devrait inspirer au « révolutionnaire » un grand désir d'action : foutre tout cela par terre et repartir à zéro.

Cette pensée suppose et de l'élan et de la fraîcheur, qualités que Frank — ainsi est appelé notre Suisse — ne possède à aucun degré. On comprend dès lors qu'à travers actions et discours c'est le principe et la justification de la révolution elle-même qui vont se trouver mis en question. C'est ici que le livre devient très important, en ouvrant un considérable débat.

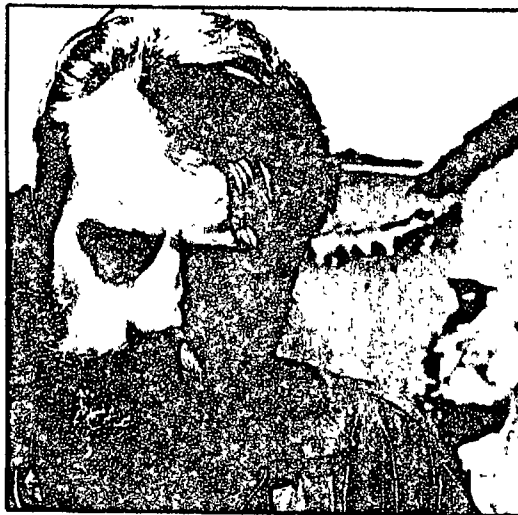
Le plaisir, pas l'amour

J'avoue qu'à ce niveau il m'importe assez peu que la phrase de Régis Debray ait la musicalité qui convient. Il me suffit de le comprendre et de le suivre dans ce monde contradictoire où sans cesse nous nous mettons en question.

Frank a pour maîtresse Célia, communiste pour qui le Parti est tout, le reste rien. Elle est même conditionnée par la politique jusque dans son plaisir. Parce que le Parti est le moteur unique de ses actes, elle connaît le plaisir et ignore l'amour. N'est-ce pas pousser un peu loin l'influence idéologique que de vouloir lui donner le pas sur la machine érotique ? Je ne crois pas. Libre de son corps

qu'elle peut prêter à tous, Célia conserve en esprit la même organisation méthodique qui fait qu'un amoureux trop pressant l'inquiète. Qui donc se ferait si pressant, dans ce pays où la chaleur dilue les sentiments, sinon notre « gringo », Frank, le révolutionnaire mélancolique, désabusé, rêveur au point qu'on le croirait sorti d'une comédie de Musset ? Car lui croit à l'amour et il veut celui de Célia. « Frank avait atteint la majorité sans buter une seule fois sur l'autre, sur ce Martien à visage humain qu'on appelle une femme. » Il semble attendre midi près de la petite fontaine.

Evidemment j'exagère. Dès les premières pages du livre, cet homme, depuis deux ans déjà en Amérique latine, cherche des « contacts », se mêle à des actions risquées, mais sans y croire tout à fait. C'est surtout à travers des soliloques adressés en son cœur à



Régis Debray en Bolivie
Le bonheur plus fort que l'histoire ?

la femme qu'il aime que Frank va se révéler. L'abomination du monde actuel l'épouvante. Mais on dirait curieusement que, pour lui, jeune homme, ces ignominies n'ont commencé que depuis la veille, disons l'ère industrielle si vous voulez, alors qu'elles durent depuis toujours. J'imagine que les « dragonnades » ne furent pas pour tous une partie de plaisir. Je dis cela pour rétablir les choses, car notre ami Frank semble malgré tout étonné de voir dans la société cette charogne. Il cherche en lui quels éléments le font douter parfois de la Révolution que sa seule petite action réalise. Il se demande « pourquoi on consacre sa vie à l'instauration d'une société où l'on n'a pas tellement envie de vivre ».

« C'est très long et très belle histoire des hommes. Ce n'est pas à l'échelle de la vie d'un homme. » Cette phrase me touche, elle est celle que je me dis quand j'ai envie de tourner le dos aux autres. De même l'auteur

maintenant au plus profond quand il attribue ses insuffisances « sociales » à son état civil. Et c'est vrai que l'acquis est souvent peu de chose ; la « carte d'identité nationale » annonce presque tout. De même pour les peuples. « *A se demander si un peuple comme un homme n'a pas l'avenir de son passé.* » « *On a dit, Joyce a dit, j'aimerais pouvoir dire : « Je me suis réveillé du cauchemar de l'histoire. » Mais ce cauchemar a-t-il jamais empêché quelqu'un de dormir ?* » Si vous ajoutez à cela que les quinquagénaires, fort nombreux, sont du côté du manche dès qu'il s'agit de triques, vous vous demanderez pourquoi Frank ne poursuit pas ses études au paisible pays vaudois. Ce qui le sauve, c'est qu'il veut. Il écrit : « *Mais le bonheur n'est-il pas plus fort que l'histoire ou assez pour lui survivre en tout cas.* » Le vrai sujet du livre est le « pourquoi » de l'esprit révolutionnaire.

Célia n'a pas d'histoire, sinon celle de son parti. Elle revient au logis à des heures de plus en plus tardives. Frank s'apprête à l'acte suprême, sacrificiel.

A son propre portrait Frank oppose celui, extraordinairement réussi, de l'anarcho-syndicaliste Manuel, qui, lui, n'est de nulle part.

Zélés et mécréants

Celui-ci a vécu en tous pays, généralement en prison. Il ne parle jamais d'ennemis. Mais d'amis, qu'il voit, parfois, quand ils ont besoin de lui, et à propos desquels il abonde en anecdotes, comme s'il les avait vus la veille. C'est un des très beaux passages du livre et qui contrecarre son aspect négatif. « *Manuel a traversé son siècle à pied.* » « *Quelle force de n'avoir jamais cédé à l'espoir.* »

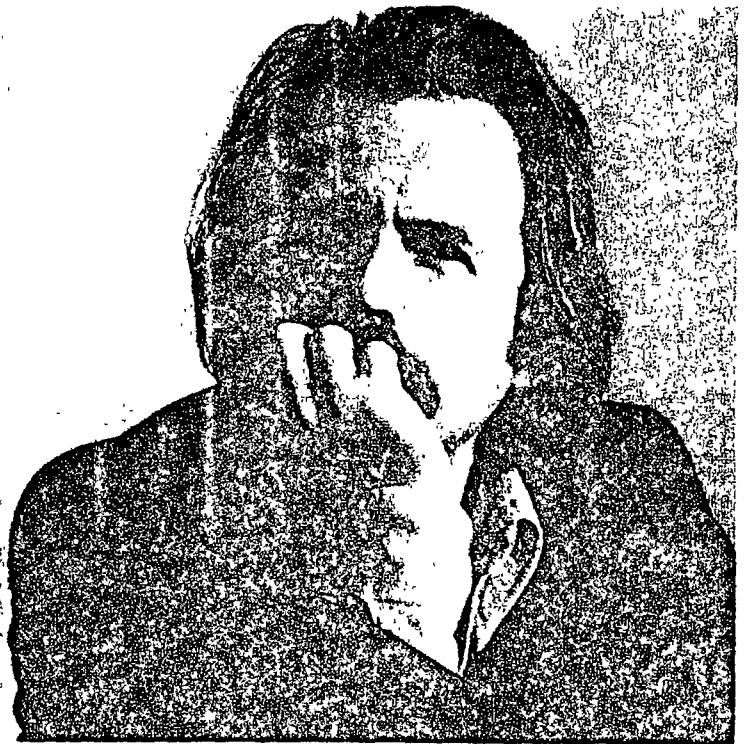
Si j'escamote plus ou moins le côté anecdotique du livre et de ses péripéties, c'est pour tenter de faire mieux ressortir ces quelques idées, difficiles, austères, vers lesquelles nous nous acheminons.

Je reviens à la comparaison de l'amour avec Célia pour faire remarquer que ce n'est jamais nous-mêmes qui jouissons mais un autre nous que nous connaissons mal. Ainsi en est-il du révolutionnaire Frank, qui, après d'autres actions aventureuses, se lancera exprès dans le piège dont on ne sort pas. Ce n'est pas lui qu'il sacrifie, dans cet acte vengeur, mais un autre, le vrai révolutionnaire qui est en lui. Lui, trotskiste plus ou moins, *il est un dingue de la secte à Christos*. Avant même de croire qu'elle ait ses chances de dominer, il nous prévient de l'Appel à la Conscience universelle qu'elle provoquera par ses excès et son intolérance. Avec le propos, saisissons l'ironie : la trique aura changé de mains.

Après la scène atroce où se rencontrent, rivaux, près d'un dépôt d'armes récemment apporté, les maquisards de la montagne et les communistes de la ville, après leur massacre commun par une police qu'on a avertie, un bref passage va rassembler les idées de l'auteur ou, pour être plus exact, celles de Frank. Elles ne sont pas roses. « *Aujourd'hui on ne peut plus être révolutionnaire en faisant de la révolution un absolu... Or les agnostiques n'ont jamais fait d'excellents martyrs, ni de bons gladiateurs.* » Je lis plus loin : « *Nous devons, nous ne pouvons plus faire autrement que forger une nouvelle race de militants : zélés et mécréants.* » Quelle ascèse ! L'attentat-suicide de Frank nous en est un exemple. Je ne conteste pas l'idée. Je doute qu'elle enchante ces quinquagénaires ventripotents, puissamment armés, dont je parlais tout à l'heure.

Au terme de cette analyse, on voudra bien comprendre qu'à mes yeux « l'Indésirable » est un très beau roman, d'une lecture infiniment attachante non par sa facilité mais par l'importance des réflexions que, sans nul doute, elle va susciter.

JEAN FREUSTIE



REGIS DEBRAY
« L'Europe
est une
maladie. »

tribu » pour lequel il ait gardé « tout son respect d'adolescent ». Il y songe même un peu trop : de même que « La condition humaine » s'ouvrait sur un crime et se fermait sur une exécution, « L'indésirable » nous plonge à la première page dans la guérilla urbaine et se clôt sur un attentat suicidaire.

Le sujet : la lutte clandestine contre l'impérialisme américain. Le décor : une république pétrolière sous les tropiques. L'action violente ne va pas sans quelque hypertrophie lyrique. Frank, le bon Suisse, est entré dans « l'aristocratie des clandestins » mû par « cet étrange frisson que fait passer le long de l'échine "L'internationale" reprise par un million de poitrines sur la place de la Révolution, à La Havane, à quelques encablures des côtes yankees... Il vient de loin, ce refrain qui monte des ventres vides, cette vibration du sang, ce hérissément du poil, et il survivra à toutes nos illusions broyées ».

Voire ! Car à cette obsession romantique répond le dur langage des militants communistes :

« ...On connaît la chanson. Mais on a besoin d'électroniciens, mon petit vieux, pas de chanteurs de tango. Et vous, les Européens, vous venez chercher ici ce lyrisme de pacotille qui nous tue, au lieu de nous apporter des pétrochimistes et des planificateurs. » Pauvre Frank ! Il est malheureux avec son amie Célia, la militante bornée, pour qui l'amour n'est qu'un frôlement d'épidermes : « Moi, j'ai des sensations et ça me suffit bien. »

Malheureux avec ses guérilleros dont les uns sont des enfants (comme Manuel, qui mourra sous les tortures) et les autres des fous, au mieux des

inadaptés conduits par des chefs qui, eux, sont trop adaptés — comme Joaquin, ce chef communiste capable de changer soudainement de tactique, quitte à désespérer ses troupes.

Frank se trouve en proie à un amer désenchantement — il n'était pas fait pour aller combattre, sous les tropiques, pour une cause qui n'était pas la sienne. L'Europe se rappelle dérisoirement à lui, avec « l'ignoble douceur des pacages vaudois », le berceement des oliviers toscans, les « grasses tentations normandes ». « Etre suisse, anglais ou français, ce n'est pas une nationalité, c'est un syndrome. L'Europe est une maladie. » Il était venu se « faire vacciner ». « C'était idiot : on ne guérit pas de cette maladie-là. » Ce qui reste de l'armée mondiale du prolétariat, c'est... une internationale de pique-assiettes. « L'Amicale des baudruches baladeuses. Je te donne Sofia, tu me refilles Pékin. Un prêt pour un rendu. On se tient les coudes dans la famille. L'étiquette est assez stricte, il y a une hiérarchie entre délégués, mais chacun fait son chemin et la bouffe est la même partout. » Frank mourra désespéré, mais fidèle à sa cause perdue.

Finalement, les plus beaux jours de sa vie, Régis Debray les aura peut-être vécus dans sa prison, au secret mais en communion avec ce que Malraux appelait « l'ordre mendiant de la Révolution ». Avec ces journées-là, il a fait de la littérature — de la bonne littérature, semée de formules heureuses. On nous dira que ce folklore est périmé. Mais à regarder ce qui se passe en Irlande, au Portugal et même en Corse, il ne risque pas de disparaître... ©

PIERRE DE BOISDEFRE

ROMAN

Les lendemains qui déchantent

« L'indésirable », de Régis Debray
(Seuil, 280 pages, 35 F).

Régis Debray est si célèbre que son éditeur n'éprouve plus le besoin de le présenter. Rappelons tout de même : fils de Janine Alexandre-Debray (vice-président du Conseil municipal de Paris), cacique de l'Ecole normale supérieure, gagne le maquis bolivien et devient le compagnon de Che Guevara ; pris les armes à la main, il est condamné à mort, emprisonné pendant des mois, gracié sur l'intervention du général de Gaulle... Aujourd'hui, il milite au Parti socialiste.

Mais il est aussi écrivain (« Révolution dans la Révolution » ; « La frontière »). Comment ne pas songer à Malraux ? Régis Debray y songe ; l'auteur des « Conquérants » reste « le dernier des grands sorciers de sa

pauvre Régis !

L'Indésirable, de Régis Debray aux Editions du Seuil, 280 pages.

● Voici donc qu'en ces temps de rentrée littéraire, on lance à grand renfort de publicité (« un nouveau Malraux ») le dernier livre de Régis Debray, un roman. Pourtant Debray n'a pas la plume d'un romancier, on s'en convainc en quelques pages. Son style est souvent laborieux, ses images lourdes (qu'on en juge : « cédant la place à l'amour-propre, notre amour était devenu sale », ou encore « Comme tu allais m'abandonner, tu ne pouvais plus t'abandonner »). Mais il a sans doute choisi la forme romanesque pour se situer plus aisément face à un passé qui l'obsède, sans pour autant vouloir assumer la forme de l'essai politique. Ce passé étant depuis plusieurs années

dans le domaine public, le livre présente donc pour ceux qui ont suivi l'itinéraire de Debray, et qui l'ont respecté, un intérêt évident. Mais, pour plusieurs raisons, il est difficile d'en parler comme d'un roman.

Cette comparaison avec Malraux, tout d'abord, qui fleurit dans certains articles laudateurs. Sans avoir pour leur auteur de sympathie politique, il faut tout de même reconnaître que, dans *La condition humaine* ou dans *Les conquérants*, les révolutionnaires chinois existaient, vivaient sous nos yeux, se battaient pour des motifs que le lecteur pouvait sentir. Malraux n'a pas participé à la révolution chinoise, mais il a su la faire vivre sous nos yeux : réussite littéraire (quo même Trotsky, lorsqu'il critiquait politiquement ces livres, ne contestait pas).

Et Debray, qui a passé plusieurs années en Amérique latine, à Cuba, en Uruguay, puis en Bolivie, qui a suivi de près les guerillas de Douglas Bravo et du Che, qui a souffert dans sa chair, payé lourdement son engagement, ne nous présente dans son livre qu'une armée d'ombres, des fantômes qui semblent n'être là que comme faire-valoir, toile de fond nécessaire à la présentation de l'itinéraire du héros, Frank. C'est-à-dire celui de Debray : certes, Frank est suisse et prof d'histoire, non pas français et philosophe, mais le doute n'est pas permis...

Malgré ces conditions objectives, nous en apprenons sur les militants latino-américains moins que sur les Chi-

nois de Malraux. Debray met pourtant en scène des personnages réels, mais qu'il a vidés de leur substance politique et psychologique : Armando, Joaquim, Celia existent, les clefs sont même claires pour qui a suivi l'histoire des guerillas latino-américaines et la vie de Debray, mais leur évocation ne sert à rien d'autre qu'à fournir un cadre aux déambulations de Frank-Régis. Artifice classique du genre romanesque, mais qui déçoit ici : on attendait beaucoup plus de cet auteur-là. Littérairement, donc, l'ouvrage ne tient pas. Reste la politique.

Debray était, il y a une dizaine d'années, comme la majorité d'entre nous : petits bourgeois d'Europe aux rêves cubains. Il est cependant passé du rêve à la pratique, en est revenu, à tous les sens du terme, et a tenté d'analyser l'échec des guerillas dans d'autres livres. Restait un problème central, humain celui-ci : comment est-il passé à travers cette expérience ? Il semble qu'il ne s'en soit pas remis. Roman du désespoir, du mal-être, l'Indésirable est surtout un document sur l'homme Debray aujourd'hui, qui ne parvient pas à se guérir d'une plaie profonde. Et le suicide de Frank, à la fin du livre, tout littéraire et imaginaire qu'il soit, sonne d'un timbre bien pessimiste.

Tout cela serait, finalement, d'un intérêt limité si la lutte ne se poursuivait là-bas. Je viens de réécrire ce papier, la première mouture étant trop « violente ». Mais on ne peut que s'interroger sur le sens de cette remise en question, déchirante peut-être mais qu'y pouvons-nous, à l'heure où Debray apporte sa caution au PS. L.J.C. ■

Politique Hebdo, 4 sept. 75

Romans

Régis Debray
L'indésirable
Ed. du Seuil, 288 p.

Quand tout finit par des romans

La Quinzaine littéraire, 16 sept. 75

Un jeune intellectuel suisse de bonne famille, dégoûté de sa famille, de la Suisse et de l'Europe, participe à la guérilla dans un pays d'Amérique latine. Au cours d'un engagement dans un quartier populaire d'une grande ville il tue à la grenade, sans grande nécessité, un jeune soldat anonyme des forces de répression. Incident mineur dans l'accomplissement d'une tâche qui lui a été confiée et qui est tout autre : s'assurer qu'un trafiquant d'armes respectera le contrat par lequel un important armement convoyé d'Europe doit être déposé sur la côte pour y être partagé entre maquisards et guerilleros urbains. À la suite de rivalités entre « le Front » et les communistes qui en font partie mais qui ont entre-temps changé de tactique, à la suite surtout de la trahison du trafiquant, l'affaire se solde par un échec sanglant. Il reste à Frank le devoir d'exécuter le traître. Il y parvient mais il est abattu (on espère que ce n'est pas pour le compte) par la police.

Le récit est constitué de flashes qui montrent les aspects dramatiques des deux formes de guérilla, entrecoupé de discussions et de professions de foi (Frank se présente comme un « trotskard », vague qualification par laquelle il justifie son opposition aux méthodes d'organisation stalinienne), tandis qu'au cours de grands morceaux lyrico-poétiques il chante, sur le mode désespéré, son amour pour Celia, amie d'un chef communiste en prison, qui lui accorde, comme à quelques autres, ses faveurs. Il ne s'épargne pas le soliloque : à propos de

aux « anciens parapets », des intellectuels de gauche, de la Révolution. Aux yeux du lecteur il incarne ce qui pourrait passer pour le héros romantique d'aujourd'hui, pétri d'idéalisme et d'« engagement », soucieux d'aider à la libération d'une humanité en grande partie esclave, combattant désespéré d'une cause dont les moyens ni les acteurs ne répondent malheureusement à son désir d'absolu.

La cure a raté, Célia : en définitive, c'est ma condition d'Européen, de malade. Pas le choix. Tu as assisté à chacune des étapes de cette thérapeutique manquée, au retour progressif de la vieille gangrène. Tu en as peut-être souffert au-dedans de toi, sans le dire. De nous découvrir aussi peu superposables qu'une feuille de bananier à la fane recroquevillée d'un saule. Pour moi non plus, ça n'a pas été drôle. Au lieu de me sentir comme ces corps du mois de juillet, blafards et ridés par la carence d'ultra-violets, qui se défrisent l'été sur la plage et plongent nus dans la mer pour renaître à eux-mêmes — élargis, libérés, rayonnants — je m'étoalais en plein air, je blémisais au soleil, je me sentais de plus en plus dépouillé, exclu. Condamné à poireauter derrière la porte, en dehors de tout. En dehors de toi quand bien même j'étais parvenu à me planter dans ton ventre. En dehors de la révolution, bien que je fusse dans le bain, comme on dit, au beau milieu et jusqu'au cou. En dehors de moi-même, enfin. Outcast. Sans repères ni refuges. Toutes portes refermées je me sentais encore à la rue, sans endroit où aller, sans itinéraire, livré à moi-même, c'est-à-dire découvert. Plus de prise sur rien. Comme si êtres et choses autour de nous n'étaient plus que des surfaces blanches, polies, des murs ripolinés que le soleil parcourait de marbrures mouvantes comme la sole moirée. Tu avais beau me raisonner, tenter de me convaincre que les femmes n'ont

pas question de nous peindre d'un continent très éloigné de l'Europe par ses mœurs, sa conception de la vie, son immense ouverture sur l'avenir ; dans ses descriptions qu'on dirait « à chaud » de la lutte de ces nouveaux croisés que sont les guerilleros ; dans le suspens qu'il sait ménager entre les divers épisodes de ce roman d'aventures conspiratives et politiques, rehaussé d'idéologie et dont un fil doré

ni dehors ni dedans, qu'il n'y a rien de plus derrière les portes que devant leur seuil, qu'il est grotesque de vouloir aller au fond des choses puisque les choses n'ont pas de fond ; j'avais beau me répéter que ton âme, Célia, disons si tu préfères ta moelle, ton secret, ta vérité n'étaient qu'une illusion d'optique, se résumaient à ce halo de ton corps nu au sortir de la douche dans la lumière froide et surréelle du tube de néon, tel que me le reflétait la glace du lavabo par l'embrasure de la porte donnant sur notre chambre — rien n'y faisait : la phosphorescence de ta silhouette me poursuivait dans mon sommeil.

On n'échappe pas à sa vérité de petit-bourgeois de Genève. Pas plus dans les suées du tâcheron commis aux corvées les plus grises, les plus taciturnes du travail révolutionnaire que dans le gazouillis le plus bénin des cafés parisiens. Conclusion : la vérité de tout est toujours au début, même s'il faut attendre la fin pour la voir se révéler. Et la vérité, Célia, c'est que j'avais le sentiment, excuse du peu, d'avoir perdu quelque chose en perdant mon intérieur (comme ces maisons d'ici qui peuvent avoir un patio sans pour autant acquérir un « intérieur »). Je regrettais les êtres de mon enfance, à double fond comme nos valses, les corps à âmes et les journées à crépuscules. Ce monde perdu où la lumière n'allait jamais sans son ombre, une idée sans ses nuances, la vie sans son au-delà.

R. D.

constamment mis, constamment renoué, contribue à former l'une des trames. Régis Debray a construit son roman à partir d'un matériau qu'il a tout lieu de connaître : ses propres expériences, sa vue des événements et des hommes, le drame qu'il a vécu et qui est encore dans toutes les mémoires.

Pourtant, nous sommes déçus. Non point tant parce que présenté un peu légèrement par son éditeur comme « le Malraux de cette fin de siècle » et ayant en effet mis ses pas dans les traces de son illustre prédécesseur, il n'a pas compris que plus de quarante ans après *la Condition Humaine*, il fallait à *l'Indésirable*, pour soutenir la comparaison, d'autres moyens que ceux qu'il emploie : une autre écriture, une trame moins banale, des personnages moins conventionnels et un effacement quasi total du narrateur. Les Chinois de Malraux nous sont infiniment proches. Nous sommes concernés par leur lutte et nous participons à leur tragique défaite. Les chefs guerilleros de Debray sont de vagues comparses et si nous ne connaissions pas autrement l'objet de leur lutte, le sens de celle-ci nous échapperait. Comment son narrateur, qui n'a d'autre consistance que sa rage contre l'Europe et une révolte tout intellectuelle, peut-il se préférer à des hommes dont on parvient de temps à autre à saisir qu'ils n'ont d'autre alternative que vaincre ou mourir ? Ce sont eux que nous aurions voulu connaître et non le bavard, ou le brillant littérateur, qui leur donne chichement la parole. Malraux n'a pas participé à l'insurrection de Canton. Il a cependant donné à son œuvre une force d'impact.

qui dure encore. En se posant au premier plan de la sienne, Régis Debray nous fait assister à un spectacle dont on parvient difficilement à croire qu'il en fut un des acteurs et en dépit même du reflet que prend une action dramatique dans la conscience du narrateur, toujours trop occupé à vider une longue querelle avec lui-même.

Il y a plus grave, et qui tient au projet en soi. Régis Debray se trouvait dans les maquis de Bolivie. Il a chèrement payé ce passage et, à ce titre, il a droit à notre respect. N'avait-il rien à en dire ailleurs que dans ses écrits théoriques ? Sur le plan de l'humble témoignage, du journal, de la chose vue ? Qu'on songe aux boulevants carnets de Guevara. Ne

nous en apprennent-ils pas plus sur les conditions journalières de la guérilla que tous les romans ? Du théoricien politique qu'est Régis Debray, de l'auteur de *Révolution dans la révolution*, ouvrage imprégné de ce « castrisme » qui annonçait une voie nouvelle pour un socialisme libéré de la tyrannie bureaucratique, ne pouvait-on attendre de voir revivre, avec tous les espoirs qu'il portait en lui, ce grand moment de l'histoire universelle ? Moment fugitif, on le sait, et sur lequel Castro lui-même a tourné la page, mais pour les révolutionnaires de cette vieille Europe, d'une importance comparable à ce que fut la Commune de Paris pour les Bolcheviks. On attendait un peu que Régis Debray romancier, avec

tous les atouts dont il disposait, s'en institue le témoin inspiré, à tout le moins s'en fasse le John Reed. Il a préféré nous montrer la lutte en son déclin, avec ses héros fatigués et ses hommes d'appareil s'entredéchirant pour la plus grande gloire d'un Parti qui a depuis longtemps perdu la face. Procès ressassé qui n'intéresse plus guère et qui de toute façon ne pouvait être instruit avec tous les poncifs du roman d'avant-guerre.

La déception causée par *l'Indésirable* est à la mesure de ce qu'on attendait d'un homme qui a payé de sa personne et qui a fait preuve autrefois de lucidité dans l'examen de problèmes qui n'ont pas fini de nous préoccuper. Le brillant littérateur a chez lui étouffé

l'écrivain. Comment ne se prendrait-on pas à songer avec Henri Lefebvre qui, dans *le Temps des méprises*, annonce trop brutalement la faillite du genre romanesque, qu'il faudrait au moins pour traiter aujourd'hui de certains grands événements et en imbibber la conscience publique des romanciers de taille exceptionnelle ? Régis Debray ne s'est pas reconnu les moyens d'aborder l'un des grands sujets sur lesquels notre époque ahanne (on le voit actuellement au Portugal) et qu'elle est pourtant appelée à résoudre. On ne saurait lui reprocher d'avoir pris l'exacte mesure de ses possibilités. On regrette seulement ce « coup pour rien ». □

« L'INDESIRABLE » de Régis Debray

UN ETUDIANT SUPER DOUÉ

par Gilles Rosset

la victoire du « lu » sur le « vu »

● En dépit de Christophe Colomb et de ses émules, on n'en finit pas de découvrir l'Amérique, sa moitié australe en tout cas qui passerait volontiers actuellement, non seulement aux yeux des hommes d'affaires mais également des intellectuels, pour le continent d'avenir.

Lévi-Strauss, ethnologue, nous avait donné un bien joli roman avec « Tristes Tropiques » et sa plume de scientifique plus déliée qu'universitaire, plus colorée que démonstrative, nous avait fait vivre parmi ses indiens d'Amazonie comme s'il s'était agi de nos voisins de Sa Yceilles ou du Larzac.

Régis Debray, guérillero patenté, apôtre de la Libération hispano-américaine, en croyant écrire un roman d'aventures a rédigé un traité scolastique sur la contradiction hégélienne entre culture occidentale et révolution ibérico-américaine. Et quand je dis ibérico-américaine, ce pourrait être gréco-romaine, byzantino-copte, tant le décor qu'il appelle Amérique n'est qu'un tableau noir, une carte muette au mieux, sur laquelle il dessine la silhouette de son « homo revolutionarius » comme les Physiocrates, idéalistes et naïfs, avaient inventé l'« homo economicus » au XVIII^e siècle.

Etrange roman qui n'a de romanesque que l'intention et le prière d'insérer et où la fiction au lieu de transcender la réalité en la rendant plus « vraie », l'édulcore, l'oublie, la passe par profits et pertes, tant est grande chez l'auteur la hantise de faire dans l'exotisme. Mais les Andes, la jungle, les indiens, les cités grouillantes, les couleurs, les odeurs, ça doit exister si l'on en croit les films et les dépliants publicitaires, même si on vomit Pierre Loti.

UNE MÉMOIRE GOMMÉE

J'ai été cruellement déçu parce que j'espérais trop. Mais comment ne pas attendre beaucoup, énormé-

ment, de quelqu'un qui s'est taillé une célébrité par ses activités de militant en Amérique du Sud ! Régis Debray n'est pas n'importe qui. Comme d'autres vont à la Mecque ou à Harvard, voire à Moscou ou à Pékin, lui a fait le voyage à Cuba. Il s'est lié d'amitié avec Fidel Castro qui l'a envoyé en mission au Venezuela. Il a été guérillero, il s'est fait prendre par la police bolivienne alors qu'il était porteur d'un message du « Che ». Il a été condamné à 30 ans de prison, puis libéré. Peut-on imaginer existence plus romanesque, plus « héroïque » ? Aussi, en tournant la page de garde de « l'Indésirable », on pense avoir pris un billet sans retour pour l'aventure palpitante, et sur les traces de Dalton, alias Régis Debray, alias Mathias Sandorf, le lecteur se prend à son tour pour Byron allant se battre non plus contre les Turcs et en faveur des Grecs, mais pour les Sud-Américains et contre les sicaires autochtones stipendiés par les yankees de la C.I.A.

Pudeur ou précaution pour ne pas compromettre des amis boliviens ou vénézuéliens Régis Debray a refusé de se livrer. Autobiographie, verboten ! Sources personnelles, si passionnantes puissent-elles être, récusées ! Ce livre se veut contre vents et marées un roman.

Et le bât blesse. Toujours selon Lévi-Strauss, je dirai que Régis Debray a troqué le « vu » contre le « lu », et cela faisant, il a fait une mauvaise affaire, pour lui et pour nous. Systématiquement, il a gommé de sa mémoire le souvenir vécu pour ne retenir que le souvenir littéraire.

Et Dieu sait que Régis Debray « a » des lectures ! Avant de s'être converti au castrisme, il a été un étudiant fort brillant. Depuis le temps qu'il était lauréat de philosophie au concours général, puis normalien réputé, ce fils chéri des siens et du sort a beaucoup lu et rien oublié. J'imagine le jeu scolaire

que pourrait inspirer l'étude de « l'Indésirable » (1) : établissez la liste de toutes les réminiscences qui transparissent dans cet ouvrage. L'élève qui dépasserait la dizaine serait reçu au bachot sans examen. Pour corser le divertissement éducatif, on affecterait un coefficient à la « source » : Sartre 2, Malraux 5, Dos Passos 2, Drieu La Rochelle 0,5. Et même Jean-Luc Godard, à cause de la faveur que rencontrent aujourd'hui les procédés « audiovisuels ».

TOUTE LA BIBLIOTHEQUE ROSE

Régis Debray a flairé le piège, et pour tenter d'oublier les « grands aînés » trop encombrants, il a ouvert le 2^e rayon de sa bibliothèque, celui qu'on lit en cachette, le soir, sous ses draps, à l'aide d'une Wonder. En rédigeant son « Indésirable », il s'est souvenu de la recette de ces auteurs délicieux mais de mauvaise compagnie : « Cherchez la femme ! ». Alors il nous a gratifié de Célia, révolutionnaire aux yeux de brasse dont le héros, Dalton — clin d'œil aux happy few ? — tombe amoureux. Mais Célia, « la Linda », n'aime que deux choses : la Cause, et le chef momentané de la Cause.

Il y a aussi un trafiquant d'armes, fasciste et mélomane, pervers et appréciant les grands crus de champagne. On entre chez Gu y des Cars, Exbrayat, Gérard de Villiers qui nous donne le bonjour de S.A.S. Il y a aussi le vieil anarchiste espagnol de service dont la vie n'est que torture : comme l'âme de Buridan il hésite entre exécuter davantage l'impérialisme capitaliste ou le stalinisme déviationniste. Bref, même la bibliothèque rose y passe, avec l'imagerie d'Epinal.

Hélas ! le « lu » ne restitue pas le « vu ». Héros ou comparses, tous restent des ombres sans consistance. On nage dans la composition politico-française d'un élève super



Un fils chéri des siens et du sort.

doué, digne du 1er jour de l'E.N.A., qui à défaut d'imagination et d'originalité nous noie sous une marée de références, de citations, de pastiches, de catéchismes, de « par cœur ». L'encre noircit la page, mais les personnages demeurent prisonniers du papier, comme le filigrane d'un timbre-poste. Ce n'est pas une fresque, c'est un annuaire, ce n'est pas un roman, ce sont des morceaux choisis, ce n'est pas une œuvre, c'est une glose, un commentaire, une explication de texte, une paraphrase.

ELGE OU GUSTAVE AIMARD

L'érudition de Régis Debray a une faille : Gustave Aimard. Chacun a son système de référence. Le mien dès qu'il s'agit d'Amérique latine, se nomme : Gustave Aimard. On me le passera. Car « si l'aventure est morte, si le nègre du Matto Grosso s'éclaire à l'électricité, si le gaucho des pampas a son transistor, cette aventure, vous la retrouverez en lisant les livres prodigieux de Gustave Aimard... » Et en dévorant les exemplaires populaires de chez Arthème Fayard, à 5 centimes le volume, vous apprendrez vraiment comment les Indiens et certains fils de « cristianos » ont lutté contre la

double oppression des « gringos » et des « castellanos », vous irez de pronunciamento en pronunciamento, vous haïrez la Mas-Horca, le président ainsi nommé (Super-Gibet) à cause de sa manie de pendre des opposants, vous vous enfoncerez dans la jungle, vous traverserez la savane, vous longerez le Rio Salado, vous chausserez des bottes « vaqueras », vous porterez fusil, *navaja*, *bolas*, sans compter les deux pistolets dans les fontes de votre mustang : vous serez puissamment armé ! Vous boirez du « pulpe », vous mâchez des feuilles de coca et des racines de cola, vous grattez votre « jarana ». Et surtout, vous détesterez les yankees qui dès le siècle dernier ont repris aux Espagnols le relais de l'oppression. Gustave Aimard n'a jamais mis les pieds en Amérique. Je le soupçonne de ne pas avoir quitté la France, et même Paris. Et le Larousse (2 volumes) ne précise pas qu'il ait été normalien, même de Saint-Cloud, ni même lauréat du concours général. Le dictionnaire indique seulement : Aimard (Olivier Gloux, dit Gustave) romancier français n. et m. à Paris 1818-1883. Il mourut à l'asile Sainte-Anne, atteint de la folie des grandeurs.

Gilles ROSSET

(1) *Le Seuil.*

la révolution pour quoi faire ?

Seul et désabusé, Régis Debray s'interroge sur les tumultueuses relations entre l'intellectuel et la Révolution

■ Un jeune intellectuel, lassé du ronron des luttes sociales dans la vieille Europe pre-68, part en Amérique Latine pour y faire la révolution. Cela vous rappelle quelque chose ? Mais attention, ne pas se laisser prendre au piège de la situation. Ne pas confondre en effet, un certain Debray Régis, normalien et révolutionnaire de cœur qui part rejoindre le « Che » en Bolivie et Frank, le héros de *L'indésirable* roman du même Debray, qui débarque dans un pays pétrolier d'Amérique du Sud pour participer à la lutte armée.

Le sang a coulé sur ce continent, les belles certitudes stratégiques de *« Révolution dans la Révolution »* se sont évanouies au fil des combats perdus. Le Debray d'aujourd'hui porte un étrange regard amer et désabusé sur son expérience d'hier. A preuve ce dialogue entre Joaquim, le dirigeant du PC et Frank : *« Tu sais ce qu'ils sont en train de faire, là-haut ? Ils apprennent par cœur « Révolution dans la Révolution » Tu te rends compte ! Et plus loin : « L'Amérique est vraiment le dépotoir de tous les ratés de la terre. Ah si tous ces théoriciens à la manque pouvaient nous foutre la paix et rester chez eux au lieu de venir évangéliser les indiens ».*

A quoi, Frank répond :

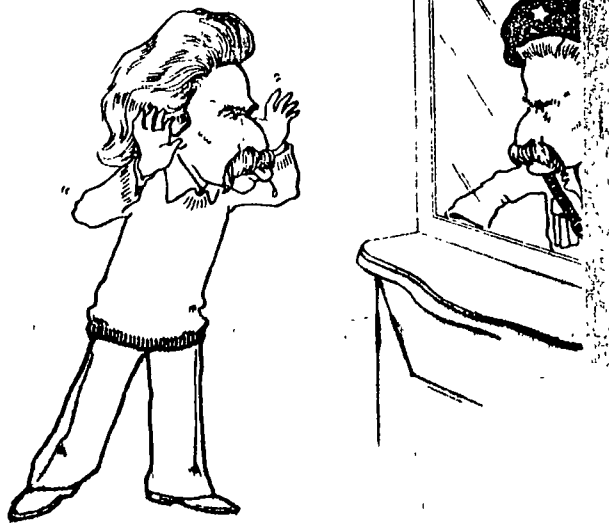
« Au lieu de vous en prendre aux frères, adressez-vous au père à tous. à Fidel, ce serait plus honnête »

Lancinante question

Régis Debray prête à son personnage, ses incertitudes et ses interrogations d'aujourd'hui. Frank commence à être passablement échaudé par les coulisses de la lutte révolutionnaire qui ne sont pas aussi belles que dans les images d'Épinal. Le parti communiste passe de la lutte armée à l'électoratisme, les vieux camarades se déchirent et s'affrontent, les guérilleros des montagnes s'opposent aux combattants des villes, pourtant, Frank malgré les revers et les doutes continue, parce qu'il le faut. Certainement, l'intérêt du livre de Régis Debray, est dans ce monologue de son héros Frank qui pose, en intellectuel, la lancinante question de tous les intellectuels : *« La révolution, pourquoi faire ? »* Pourquoi, conscience troublée et torturée, l'intellectuel choisit la Révolution et consacre sa vie à l'instauration d'une société où l'on a pas tellement envie de...

Grave question, en effet, à l'heure où se décrochent les portraits dans les musées Grévin des Révolutions trahies. Où raccrocher son espérance dans le socialisme alors que partout il est travesti ? Dans la lutte, à la vie à la mort, car si la foi disparaît, il reste le combat, répond Frank, le héros de Debray.

Sans doute, ce n'est pas par hasard que Debray a fait son héros



trotskyiste, s'il est vrai, comme l'a dit un jour Lukacs que l'*« intellectuel est un animal naturellement trotskyste »*.

La solitude du militant

On est bien loin de la fameuse fraternité qui baigne les romans de Malraux que les critiques de *« L'indésirable »*, se sentent, on ne sait pourquoi, obligés d'évoquer.

Les personnages de Debray sont terriblement seuls, face à l'histoire. Il est seul, Manuel, l'anarchiste qui *« n'a livré que des batailles perdues parce qu'ainsi furent faites les batailles de son temps »*. Il est seul pour crever, Armando, vieux dirigeant du PC qui, rentrant de Prague, tient ce discours à l'école des cadres : *« Camarades, comme nous le savons tous aujourd'hui, il n'est pas une seule des calomnies les plus abjectes que les feuilles de propagande bourgeoise s'acharnent depuis un demi-siècle à lancer contre le socialisme qui n'ait été peu ou prou vérifiée par la suite ».*

Les foyers-guerrillas auxquels rêvait le jeune Debray se sont tus sous les bombes ; à Cuba, les poils de la barbe à Castro commencent à blanchir, alors que s'estompe l'image du « Che » ; la social-démocratie, ici sous les brassées de ruses, ailleurs sous les oeilletons, continue de gendарmer l'ordre social et Régis Debray, seul comme ses personnages, note amer : *« Un militant, quand il a trop servi, on le jette ».*

Debray n'a pas fini de cogiter sur la place de l'intellectuel dans la Révolution, mais il continue d'espérer, avec une sincérité qui rend son livre attachant.

Rouge

L'INDÉSIRABLE

par Régis Debray

M. Régis Debray est un personnage exemplaire. Il incarne dans son action et dans ses écrits l'essence même de ce qu'on nomme aujourd'hui la conscience universelle.

Qui analysera cette conscience, en ce qu'elle offre de radicalement nouveau dans l'histoire du monde, analysera du même coup le personnage de M. Debray.

La conscience universelle est un phénomène dont l'apparition au XX^e siècle est due au développement des médias, c'est-à-dire des moyens de manipulation des masses par l'information.

L'exemple le plus récent en est le psychodrame planétaire organisé autour de l'exécution de cinq terroristes espagnols, alors que six mois auparavant l'exsanguiation de Phnom Penh avait été digérée sans problème. Ce phénomène consiste à obliger chaque homme à se sentir « concerné » par tout événement survenu en un point quelconque du globe, à prendre parti « dans le sens de l'Histoire » et, si possible, à intervenir.

Ainsi, depuis son apparition, ont été multipliés de façon gigantesque les affrontements, les haines, les violences.

La conscience universelle est le moteur, en accélération constamment croissante, de l'extension généralisée de tous les conflits. Elle est la cause de la transformation du monde en un vaste champ de bataille où les individus, les groupes, les nations, les idéologies, les religions, les races sont incités en permanence à se dresser les uns contre les autres.

L'homme de la rue est le combustible de cette machine infernale. L'homme engagé en est un rouage aveugle ou un manipulateur sans scrupules.

M. Régis Debray en est le chantre. C'est le troubadour du sang, de la haine, de la mort « justes ». Justes selon sa foi, bien entendu. C'est le poète des désordres et des embrasements qui préparent l'installation de l'ordre glacé du goulag et des camps de rééducation politique.

Sa seule excuse est qu'il croit que l'Histoire n'est pas un éternel retour. Cela fait plusieurs millénaires que des gens comme lui le croient et poussent les hommes à se massacrer pour donner de la consistance à leurs chimères.

Cela dit, « L'Indésirable » est un livre qui a du ton. La phrase est souvent percutante, et bellement agressive, même si l'agresseur s'en prend à ceux qui réalisent le miracle d'être heureux dans l'innocence au milieu des angoisses, des terreurs et des chiens.

Romantisme pas mort

« Le cauchemardesque, c'est plutôt notre aptitude au bonheur et à ronfler sur nos deux oreilles en plein cauchemar. L'Histoire glisse sur nous, son fer rouge ne marque pas, l'atrocité ne laisse pas de trace sur ceux qui l'ont vue, causée ou endurée. »

Ainsi, pour M. Debray, il faudrait vivre comme les dévots : « Laurent, serrez ma haine avec ma discipline ». Il faudrait assumer tous les péchés d'Israël, porter la croix sur l'épaule, verser des Niagara de larmes sur les souffrances du monde.

Si l'écriture de cet ouvrage est intéressante,



Régis Debray, trente-quatre ans.
On le compare volontiers à Malraux.

Celui-ci répond :

« Moi, je me trouvais là où il se passait quelque chose. »

sante, l'histoire et les personnages n'ont guère de réalité. Le vécu (un révolutionnaire européen en Amérique du Sud) supporte mal d'être travesti en invention.

Le piège de cette sorte d'entreprise est double : la force de ce qui pourrait être un reportage se trouve amoindrie par les enjolivures et les modifications apportées au déroulement réel d'une expérience. D'autre part, l'invention ne « décolle » pas, ne transcende pas une expérience à laquelle elle demeure malgré tout asservie. Ni tout à fait fidèle ni tout à fait libre, un récit qui joue de cette manière sur les deux tableaux risque de les manquer l'un et l'autre.

« L'Indésirable » pourrait s'intituler « Les illusions perdues ». L'itinéraire de M. Régis Debray va de La Havane à Châteauneuf-Chinon. Il semble bien que ce décroissant traduise une réelle déception sur le plan de l'action.

Son héros, Frank, « petit prétentier jargonant et marxouillant », se sent indésirable pour les révolutionnaires autochtones : « On n'échappe pas à sa vérité de petit bourgeois de Genève. »

Vouloir être ce qu'on n'est pas, refuser d'être ce qu'on est, mélanger les genres, confondre les valeurs à coups d'illusions ou d'imposture, c'est une des maladies du siècle. Frank est le type même de ces consciences bâtardes, déracinées, qui marchent sur la tête et s'étonnent d'être mal dans leur peau.

C'est l'héritier direct des romantiques douloureux qui depuis cent cinquante ans essaient d'intéresser le monde à leur nombril. La seule différence est qu'il a planté dans le sien une pancarte : « Liberté, Égalité, Fraternité ».

Faute d'avoir regardé une bonne fois en face sa propre vérité et la réalité qui l'entoure, Frank, c'est Cuba entre deux chaises. Dans la meilleure tradition, il finit par en mourir.

MICHEL MOURLET

Le Seuil, 288 pages, 35 francs.

Valeurs actuelles, 13 oct. 75

La confession morose d'un révolutionnaire raté



film mal doublé, Joaquín Badilla, leader imaginaire et clandestin d'un parti communiste de fiction, dans un pays d'Amérique du Sud qui ne sera pas plus précisément identifié.

A quoi Frank, piqué au vif, réplique du tac au tac : « Je n'ai rien à voir avec un stalinien comme Debray. C'est même pour moi un assez bon repoussoir, si tu veux tout savoir. Même si je suis, moi aussi, un raté à ma manière... » Le piquant de ce dialogue vient de ce que Frank est le héros de *L'Indésirable* (1), qui est précisément tout à la fois, la dernière œuvre et le premier roman de Régis Debray.

L'astuce, au demeurant, est un peu grosse, et l'auteur a beau vouloir se démarquer de lui-même et prendre ses distances, non sans une certaine ironie et une lucidité certaine, avec celui qui fut il y a huit ans le compagnon du « Che », puis le prisonnier de Camini, les ressemblances, voire les similitudes sont troublantes, et pour cause (du peuple). Frank, le petit bourgeois suisse, évadé de « l'ignoble douceur des pacages vaudais », pour assister de toute son incompetence et de toute sa bonne volonté une guérilla révolutionnaire, ressemble comme un frère à ce jeune normanien français, courageux, idéaliste et maladroit qui vint en Bolivie payer de sa personne, et même de celle des autres.

Un double romanesque

Un frère, ou plutôt un double romanesque, puisque *L'Indésirable* vise à être une œuvre d'imagination. Frank, inventé en 1975, a évidemment sur le Régis de 1967 l'avantage du recul et de l'expérience. Il y a aussi gagné en scepticisme ou, si l'on préfère, perdu en foi, même s'il se raccroche désespérément, tel un vieil enfant au père Noël, à la barbe de Castro — « l'important c'est d'être Fidel », disait déjà Oscar Wilde.

L'aventure de Frank — roman oblige — connaîtra le tragique dénouement que, Dieu merci, n'a pas eu la mésaventure de Régis, mais tout comme Régis Debray, le natif Suisse est voué à l'échec et à la solitude.

Comme Debray, encore, Frank se révélera objectivement nuisible et subjectivement indésirable à ceux qu'il est venu appuyer de toute sa faiblesse de gringo gringalat. Comme Debray enfin, s'il est resté fidèle, du moins sentimentalement, à une idéologie sommairement gauchisante, il a perdu l'espoir.

Au demeurant, pas de roman moins romanesque, je veux dire moins prétant et donc moins réussi. Ce Frank sommairement campé, comme un peintre esquisse un visage en se regardant dans un miroir, n'aura jamais d'existence. Le plus clair de ce modeste essai d'autobiographie déguisée se réduit à une réflexion morose et désabusée sur l'engagement militant et les servitudes de la lutte clandestine.

Une terre sans odeur

Pour quelques bonheurs d'écriture, pour quelques pages très recherchées, d'une précocité étrangement girauductienne — la rue d'Ulm n'est donc pas si loin de la place du 26 juillet — pour un heureux morceau de bravoure, très récit du camarade Thérémène, sur l'extermination d'un groupe de guérilleros, que de pages ampoulées, raides, jargonneuses, qui en restant au Debray zéro de l'écriture! Ce n'est pas d'intelligence que manque Debray, mais terriblement de charme et pire encore de vie. Nous restons la plupart du temps au royaume de l'abstrait, à la saison des idées sèches. Quand on songe à la façon dont un Bodard, tapi dans un bar saignonnais, a raconté la guerre d'Indochine, à la façon dont un Matrux, sans jamais avoir mis les pieds dans le moindre chef-lieu de Canton, ont raconté la guerre d'Indochine ou la guerre civile chinoise, on demeure confondu que Debray, de son expérience latino-américaine, abondante et amère, ait retiré et retenu si peu de chose.

Quel est donc ce pays qui ne sera jamais situé, ce pays sans odeur, sans couleur, sans vérité? Argentine, Colombie, Bolivie? En tout cas, ce n'est pas le Pérou! Il n'y a que des personnages stéréotypés, copies de modèles standard, aussi peu réels que les modèles idéologiques que Debray et Guevara avaient cru pouvoir reproduire sur le territoire bolivien.

Révolutionnaire raté, écrivain manqué, si Régis Debray n'a su ni renverser un régime militaire ni écrire un chef-d'œuvre, il a tout ce qu'il faut, assurément, pour faire un bon lauréat de prix littéraire et un excellent député socialiste!

Dominique JAMET.

(1) Régis Debray : *L'Indésirable* (éd. du Seuil).

Lettres ou pas lettres

Courant Enchaîné
20 Août 75
N° 2.860

Faire la révolution ou l'écrire ?

contentieux qui a failli exister entre Edern-Hallier et Régis Debray désormais définitivement é : Edern-Hallier a cessé de. Le livre de Régis Debray, « *L'Indésirable* » (Editions du Seuil) lui a porté le coup fatal et d'ailleurs prévu.

Mais pourtant, Régis ne parle d'Edern dans son roman. Il affirme même ne pas parler de lui-même. Il serait malhonnête de songer tout instant que son héros,

Frank, c'est lui. Non, ce n'est pas lui, mais il a singulièrement bénéficié de l'expérience de son auteur.

Le « prière d'insérer », toutefois, ne laissait pas d'être inquiétant. On aurait pu croire, en effet, avec des formules du genre « il ne suffit pas de faire le tour de la terre pour faire sa propre révolution », que nous sommes en présence d'un roman démonstratif, exemplaire et quasiment symbolique. Et spirituel, de surcroît. Ce qui

est le pire des genres romanesques.

Or, en fait, Régis Debray a su prendre, sans rien renier, ses distances, non seulement avec lui-même mais avec son héros. Il n'est pas exclu de penser qu'un vrai romancier (et peut-être un grand) vient de naître. Ce que les nouvelles que Régis Debray avait publiées au Seuil naguère sous le titre « *La Frontière* » était loin de laisser prévoir. La fâcheuse tendance qu'ont les romanciers — qui racontent les effets de leur action sur eux-mêmes — à se prendre soit pour Sartre, soit pour Malraux, est ici heureusement dépassée.

Régis Debray a découvert que les romans, comme les drames lyriques, ont leurs exigences. Et qu'un écrivain, fût-il révolutionnaire, n'échappe pas à sa vérité de petit. Il a cessé d'avoir l'orgueil de se croire modeste.

Son enfance continue de lui enjoindre la demi-teinte, les nuances, les clairs-obscur, les entre-deux pervers, les esquives, les feintes, les coloris rouille, pastel, feuille-morte, pain brûlé, pour lesquels un vrai révolutionnaire, pour qui tout est noir et blanc, n'a que mépris.

Un vrai roman, en somme. Et c'est assez rare. Il se peut que, politiquement, Régis Debray mette souvent à côté de la plaque.

Avec « *L'Indésirable* », il a mis dans le mille. Les che-

mins de l'écriture sont imprévisibles. Mais qu'un révolutionnaire discuté devienne un écrivain indiscutable, cela ne saurait déplaire à qui que ce soit.

Yvan Audouard.

Courant enchaîné, 20 Août 75

ELLE A CHOISI...

1074

Soulaiges (musée Fabre, Montpellier) Roualdès (galerie Maillard, Saint-Paul-de-Vence). Villon (musée de Rouen). Niki de Saint-Phalle, art contemporain et photographie (cloître de Saint-Trophime, Arles). Debré (musée Picasso, Antibes). Le Fantastique intérieur (abbaye de Beaulieu, Tarn-et-Garonne). La Jambe (château-musée de Dieppe). Magnelli (musée d'Annecy). La Chevalerie (musée de Pontivy). Vasarely (château de Culan).

LIVRES

PAR PIERRETTE ROSSET
ET FRANÇOISE DUCOUT

L'Indésirable
de Régis Debray



Voilà un roman que l'on ouvre avec une grande curiosité : l'auteur est déjà à lui seul un personnage. Arrêté en Bolivie, le 20 avril 1967, alors qu'il portait un message au Che Guevara, jugé le 17 novembre 1967 et condamné à trente ans de prison, libéré le 24 décembre 1970 par le nouveau président bolivien Torres, ce Français revenu en France qui, aujourd'hui, n'a pas encore trente-cinq ans, a fait ses classes universitaires à l'École normale supérieure et ses classes révolutionnaires au Venezuela dès 1963. Il est devenu un des proches de Fidel Castro. Il a déjà publié des essais politiques.



« L'Indésirable » est son premier roman. Autant le dire tout de suite, la réalité dépasse la fiction. Frank Dalton, jeune professeur suisse, a choisi d'aller se battre pour la liberté dans un pays d'Amérique latine dont le nom ne nous est pas précisé, mais que ses richesses pétrolières ont transformé en colonie des Etats-Unis. Frank, pur produit de la culture européenne, découvre un monde nouveau avec une espèce de bonne volonté horrifiée. Sa plus grande découverte, c'est une femme, Célia, qui est l'âme de la révolution et par laquelle il espère tout comprendre. Célia est une créature de feu qui se transforme à volonté en militante inflexible. Elle réussira à apprendre à Frank une seule chose : ce n'est pas lui qu'elle aime.

Frank doit se contenter du rôle de mouche du coche de la révolution. Chargé d'obtenir des armes pour les guérilleros et de faire imprimer des tracts clandestins, il assiste impuissant à l'arrestation de l'imprimeur, l'Espagnol Manuel. Quant aux armes, il les obtiendra d'un marchand de canons très faolnant, au moment où un changement de direction au sein du parti révolutionnaire conduit à l'abandon de la lutte armée. « Etranger égaré qui s'est trompé de chemin », Frank ne réussira que sa sortie de scène.

Régis Debray, lui, a réussi un pastiche du Malraux de « L'Espoir ». Comme son héros, il est prisonnier de ses schémas culturels et le miel de la culture gréco-latine l'engue comme une mouche. Il le sait fort bien et son livre, reflet de ses états d'âme, est émouvant au troisième degré, ce qui n'est pas simple. Premier degré : nous sommes bêtement déçus de ne pas trouver le « vécu » que nous attendions. Deuxième degré : nous sommes agacés de nous trouver devant un livre qui n'est qu'une succession de coups de chapeau aux grands aînés. Troisième degré : nous sommes un peu émus de découvrir que l'auteur est aussi exaspéré que nous par le tissu culturel qui lui colle à la peau et l'empêche d'éprouver quoi que ce soit qui n'ait pas déjà été raconté par quelqu'un d'autre. En face de ce livre qui n'est ni ce qu'on croyait, ni ce qu'il de-

européenne. « L'étranger égaré » trouve, lui, sa voie royale (Le Seuil, 260 pages, 35 F.) P. R.

Elle, 8 sept. 70



Les illusions perdues

le Régis Debray

France - 88

5.9.75
N° 9.672

VEC Régis Debray, la rentrée littéraire résonne des échos la révolution. Ami de el Castro, ex-compagnon de Che Guevara, premier politique pendant tre ans en Bolivie, leur de nombreux essais les insurrections, Régis Debray donne maintenant avec « L'Indésirable » (1) la mesure de talent romanesque.

n drame qui s'inscrit dans l'histoire de notre temps. Le thème destin d'un peuple américain du Sud sur lequel pèse la répression et la misère. Un récit captivant, avec une moisson d'images, portraits, cas de conscience, désespoir, amour. Un rêve idéologique qui n'exclut pas la réalité.

Un révolutionnaire se met à nu. Une nudité qui le rend vénérable et pathétique. Et cela nous dérange. Une démythification.

Frank, le héros, intellectuel romanesque que ses convictions ont poussé à participer aux révoltes de l'Amérique latine, se livre en porte à faux au milieu d'une civilisation trop différente de la sienne. Il refuse de se laisser leurrer, pas plus par la pérennité de son amour pour Maria, passionaria de la révolution, que par l'efficacité de son action politique. C'est ce qui le rend particulièrement intéressant. Il se pose des questions, sans tricher. Un monologue intérieur qui rythme ce récit d'aventures et lui donne un véritable éclatage : la difficulté d'engager sa vie dans un combat lorsqu'on a perdu toute illusion.

Régis Debray se défend avec énergie d'avoir voulu faire un livre politique. Il est même allé jusqu'à l'idée qu'on lui prête pareille intention.

— Il s'agit d'une fiction, dit-il, et non d'un témoignage sur ce que j'ai fait, même s'il y a derrière un matériau historique brut. J'aurais voulu que ce livre ne fût pas signé de moi. Pour des raisons commerciales ce n'était pas possible.

— Cependant, on a bien l'impression qu'à travers vos personnages, Frank surtout, mais aussi Armando, Manuel, vous

exprimez vos idées personnelles. Vos descriptions elles aussi ont l'authenticité des choses vues, même les plus cruelles — je pense à cette scène où des enfants dans une décharge publique disputent leur nourriture aux chiens et aux vautours. Alors, pourquoi cette dérobade ?

— Je redoute l'aspect légendaire. Voyez l'ambiguïté qui s'est formée entre Malraux et ses personnages. On a fini par le prendre pour le héros des « Conquérants ». Je ne veux pas que ce que j'ai vécu serve à valoriser ce texte. Il doit exister par lui-même. D'ailleurs, je suis contre la dictature de l'idéologie sur l'expression littéraire. Je n'ai pas fait de la prédication, sinon j'aurais écrit un essai.

Bientôt un pamphlet

— On a peu parlé de vous depuis votre libération de la prison de Camiri en 1971 ?

— J'ai d'abord cherché à échapper à la publicité qui

m'avait traumatisé au cours de ce procès et je suis resté jusqu'en 1973 en Amérique latine. Depuis lors, j'ai écrit pas mal de choses, pour moi. C'est la première que je publie. L'écriture en est déjà ancienne. J'ai très envie de continuer. Pas seulement avec des romans. Dans deux mois sortira un pamphlet dans lequel j'exprime mes convictions sur la politique. Je ne suis pas entré en roman comme on entre en religion. La seule religion qui compte, c'est la vie. La vie s'exprime aussi dans l'essai. L'important, c'est qu'il y ait quelque chose derrière. Que l'écriture corresponde à une expérience vécue. Que l'écriture ne soit pas sa propre fin.

— Pourquoi n'avez-vous pas publié plus tôt ce roman ?

— Je n'avais que mépris pour les gens de lettres. Ils me semblaient trop obsédés par eux-mêmes pour dire des choses intéressantes, surtout quand ils mènent de petites vies. Je mettais plus haut que tout la transformation des choses du monde. Mais la vie d'un homme n'y suffisant pas, on peut prendre le temps de réfléchir. Et d'écrire.

— L'action révolutionnaire que vous avez menée, l'entreprendriez-vous maintenant ?

— Je ne regrette absolument rien. Je referais les mêmes choses certainement. Peut-être en étant plus conscient des impasses où je m'engage. En tout cas, je considère que c'était tout de même une expérience irremplaçable. Ce que je suis, ce que je sais, je le dois au combat politique. Ce combat est profondément juste, il s'agit seulement de le faire aboutir, de s'y prendre mieux.

— Vous n'avez pas remplacé l'action politique par le style ?

— Absolument pas. Je compte mener les deux de pair, de façon très séparée.

— Votre roman a un goût de désenchantement ?

— Il faut avoir la force de vivre, de combattre sans aveuglement. Pour moi, c'est un pari mais c'est aussi la force de militer longtemps.

Françoise de COMBEROUSSE

(1) Le Seuil, 268 pages, 35 F.

« L'Indésirable » pour réveiller les braves gens

Voici un extrait de « L'Indésirable » dans lequel Régis Debray, à travers son héros Frank, fait preuve d'un esprit satirique pour juger ses contemporains :

On dit, Joyce a dit, j'aimerais pouvoir dire : « Je me suis réveillé du cauchemar de l'Histoire... » Mais ce cauchemar — c'en est un — a-t-il jamais empêché quelqu'un de dormir ? Le cauchemardesque, c'est plutôt notre aptitude au bonheur et à ronfler sur nos deux oreilles en plein cauchemar. L'Histoire glisse sur nous, son fer rouge ne marque pas, l'atrocité ne laisse pas de trace sur ceux qui l'ont vue, causée ou endurée. Victimes et bourreaux ont la peau nette. A preuve ces processions de quinquagénaires au teint rose, porcins ronds, pétant de santé, bâfrant du matin au soir, qu'on voit défilier sur les trottoirs d'Europe. Ils ont zigzagué pendant un demi-siècle au bord du précipice sans jamais logner sur les bas-côtés, sans un vertige, un début de glissade, une démangeaison entre chair et cuir. Comme si rien d'exceptionnel ne s'était passé. Braves gens flânant au milieu de l'apocalypse. Ils sont passés au travers de Teruel, de Stalingrad, du Vercors, du ghetto de

Varsovie, de Buchenwald, sans rien voir d'anormal. Sans une cicatrice, sans un reflet d'incendie dans les prunelles. Pas un tremblement dans la voix, une gêne dans le regard, une séquelle d'embarras. Nul signe tant soit peu distinctif à quoi l'on pourrait reconnaître, en le croisant dans la rue, que ce bonhomme est conscient de ce qu'il est : un survivant, un rescapé, un homme sauvé. Il trône sur une colline de frères qui sont morts pour lui, et n'a même pas l'idée de jeter un coup d'œil sous la table entre polre et fromage. Ah ! la belle estrade pour banquets du Rotary et dîners de promotion : crânes des copains, marche pieds de fémurs, moquette de peaux ! Ils ont baguenaudé dans le siècle, les bougres, comme dans leur jardin potager. Une vraie démarche de propriétaire. Même pas besoin de regarder où ils mettent le pied. Chaque fois que j'en croisais un, c'était plus fort que moi, je me demandais tout de suite ce qu'il avait bien pu faire en douce, le pépère, pour mériter sa brioche et sa couperose.

France - 80, 5 sept. 75

Une tristesse d'homme dans un style somptueux.



« L'indésirable » par Régis Debray (ci-dessus). Éditions Le Seuil.

En Amérique du Sud, quelque part dans la montagne, ou quelque part dans les bidonvilles de ces capitales où se côtoient le luxe milliardaire et la misère amérindienne, des guerilleros au cœur pur se battent contre l'ordre établi. Un jeune Suisse, Frank, est venu les aider. Il se donne tout entier à cette révolution d'outre-mer, à ses amis au teint sombre. Il a une liaison avec une militante noire, Célia. Jeune « Barbare d'Europe », il découvre avec ravissement un monde plus fraternel, plus spontané.

Mais tout se délite bientôt, dans la grande chaleur immobile. La lutte s'essouffle ; Célia retourne à un homme de son pays ; Frank sent vaciller en lui, non la foi, mais l'espérance. Il doit enfin s'avouer qu'il n'a pas pu s'intégrer à ce pays, à ce continent. Ou peut-être ne l'a-t-on pas assez aidé ? En tout cas, c'est lui l'immigré, maintenant, l'étranger, bref l'indésirable...

Quand il découvre la trahison d'un trafiquant d'armes véreux, Rossi, il l'abat mais il accomplit son acte en solitaire, comme pour se séparer à jamais de ses camarades. Après cela il se laisse tuer par la police, enfin heureux, réconcilié avec lui-même.

Cela, c'est l'intrigue, la face visible du sujet de « L'Indésirable ». Mais une toute petite face. Le vrai sujet se découvre lentement à nous, à travers un livre fourmillant comme une jungle, lyrique comme un poème, nostalgique comme une prière. Le vrai sujet, ne serait-ce pas la lutte, au fond d'un cœur d'homme entre deux pays, deux climats, deux conceptions de la vie, de l'amour, de la guerre ? La lutte entre deux continents...

Il semble que pour Régis Debray, comme pour J.-P. Dollé dans « le

Myope », la révolution vienne du froid : d'Allemagne ou de Russie. Or, en Amérique du Sud — c'est le premier dépaysement — la révolution devient exotique. Elle se déroule à l'ombre des fougères hautes comme des arbres, des catalpas, des bananiers. Valeurs, climat, saisons, tout est inversé dans ce faux paradis.

Et même Célia, Célia qui a les yeux noirs mais un regard « vert », Célia qui fait passer la cause avant lui, Célia l'insaisissable, par qui il apprend qu'on peut posséder une femme sans rien pénétrer de son être véritable, même Célia lui échappe. C'est à travers elle que Frank sent un continent entier le refuser et le rejeter vers un autre continent. Le sien. « L'Europe est une maladie, Célia. Je suis venu chez toi pour me faire vacciner. C'était idiot, on ne guérit pas de cette maladie-là. »

L'Europe, ah l'Europe ! C'est elle qui hante Frank, le petit bourgeois de Genève, au fur et à mesure que ses yeux se dessillent au soleil cruel des Tropiques. C'est de Salzbourg et de Florence, de Paris et d'Amsterdam qu'il rêve, c'est de clair-obscur, de saisons en demi-teinte, de minces fougères, d'acacias délicats. Au fond, ce que Frank a découvert en Amérique du Sud, grâce à ce dépaysement qui agrandit toutes choses et les cerne d'un trait plus cru, c'est que la révolution n'est plus pour lui un absolu et qu'il ne peut pas vivre sans absolu. Mystique qui s'ignore (et même se reconnaît parfois pour tel), Frank exige de la vie un idéal, mais refuse que cet idéal exige de lui l'idolâtrie. Il veut bien obéir, mais en « soldat intelligent ».

Or, l'intelligence et l'obéissance passive sont à jamais incompatibles, il le sait de tout son esprit d'Occidental.

Ainsi assistons-nous à la lente mais toute-puissante irruption de l'individualisme dans la vie d'un révolutionnaire, à la reconquête d'un homme par soi-même. Reconquête qui ne va pas sans une énorme tristesse sous-jacente, la tristesse des solitaires devenus étrangers à leur propre communauté. Mais une tristesse salubre, une tristesse d'homme, exprimée dans un style somptueux, qui a gardé les prestiges et la luxuriance du continent exotique auquel Régis Debray semble signifier à la fois son congé et son pardon.

GENEVIÈVE GENNARI.

EX-COMPAIGNON DE GUEVARA, REGIS DEBRAY ABANDONNE LA POLITIQUE POUR LE ROMAN ET PEUT-ÊTRE LE GONCOURT

brûlot. Avec un roman, « l'Indésirable », qui en fait à 35 ans et pour son dixième livre, le débutant le plus remarqué des 120 candidats à la course des prix. On parle déjà du Goncourt et l'on pense tout de suite à Mairaux, celui des

contre une dictature au Venezuela, qui l'apporte. « ... Ce loustic (Mairaux), c'est le dernier des grands sorciers de ma tribu pour lequel j'ai gardé tout mon respect d'adolescent. J'ai beau me raisonner, m'opposer que du brave mystificateur des années 1930 à la voyance pour Rotary-Club des années 1960, il n'y avait qu'un pas, cette naïveté en moi reste plus forte que l'âge. » Comme le héros de « la Condition humaine », Tchen, qui meurt en se jetant avec sa grenade sur la voiture du général Tchang Kai-chek, Frank se sacrifie en tuant une canaille, trafiquant d'armes, traître aux guérilleros. « Je veux que le lecteur soit pris par l'action de mon livre, dit Debray. J'aime émouvoir. » Et quoi de plus émouvant qu'une histoire d'amour ? Frank aime Célia, militante exemplaire qui est aussi la maîtresse de Joachim, un des leaders

Il s'est sorvi de notes rédigées il y a dix ans pour écrire son livre en quatre mois...



● Il avait choisi la Révolution. Il était l'ami de Che Guevara, le confident de Fidel Castro, le compagnon



Dans sa prison de Camiri, il avait droit à dix minutes de « promenade » par jour.

de ces guérilleros qui se battent dans les sierras et les jungles d'Amérique du Sud. Son livre, « Révolution dans la révolution », en avait fait le théoricien du pouvoir au bout du fusil. Son arrestation et ses quatre ans de prison en Bolivie, dans une cellule de 6 mètres carrés à 3 000 mètres d'altitude, avaient ajouté à la réputation du penseur l'auréole du martyr. Brillant intellectuel fasciné par l'action, il revient à la réflexion après l'échec et la mort du Che et publie « la Critique des armes » en 1974. En septembre 1975, l'événement de la rentrée littéraire, c'est lui. Mais pas avec un



Il commence à 7 h du matin, et s'arrête à 10, quelque soit le résultat.

« Conquérants » et de « la Condition humaine », qui eut d'ailleurs le Goncourt 1934. Comparaison flatteuse ? Pas forcément. « Je ne mérite ni cet excès d'honneur ni cet excès d'indignité », dit Debray. Mais la vraie réponse, c'est peut-être son héros, Frank, un Suisse malade de l'Europe, qui se bat

emprisonnés de la Révolution. Ils vivront quelques mois ensemble mais Célia retrouvera immédiatement Joachim après son évasion spectaculaire. « J'aime les mots », dit Debray. Et les mots le lui rendent bien. Ses personnages aiment, souffrent, se battent. Ils vivent, enfin. De quoi séduire et émouvoir

Le Nouveau Paris-Mateli, 20 sept. 75

n'importe quel jury. Et d'exciter un metteur en scène : le scénario du film qu'on pourrait tirer du livre est tout prêt. Mais ce n'est pas Debray qui le fera en 35 mm après l'avoir fait en 280 pages : « J'ai envie de faire un film, c'est vrai, mais ce serait une comédie musicale politique, « les Parapluies de Cherbourg » sur un thème tragique dont le personnage principal serait une femme, Rosa Luxembourg mise

en musique par Michel Legrand, par exemple. « Pendant dix ans, j'ai pensé « politique d'abord ». Aujourd'hui, avec mon roman, je fais une pause, j'ouvre une parenthèse. Je demande à être jugé comme romancier, pas comme « théoricien de la guérilla. » Pour mieux marquer sa nouvelle identité, Régis Debray voulait même publier « l'Indésirable », sous un pseudonyme. Pour être lu « pour

», pour que son roman considéré comme un littéraire » et non comme d'un révolutionnaire » serait peut-être plus. age impossible pour ons d'édition. L'éditeur m, le Seuil, est aussi eur politique, et, en de distribution de prix, on e pas les très bons Cet agrégé de philosophie ie quand même à la

campagne, et le plaisir que lui cause la découverte du charme discret de la vie de province s'accroît du déplaisir qu'il éprouve en retrouvant Paris quelques jours par mois, contraint par son métier d'écrivain : « Paris est une ville admirable, mais le monde littéraire parisien est une jungle fangeuse où grouillent des clercs qui officient avec aigreur. Dans ce club fermé, on est promu à

l'ancienneté après quatre ou cinq hvres, puis on grimpe lentement la hiérarchie si l'on évite peaux de bananes et crocs-en-jambe. Je n'entre pas en littérature comme on entre en religion. » Il fait quand même retraite, « comme beaucoup de gens de sa génération », au milieu de pacages que son héros, Frank, déteste tant ! Retraite définitive ? Certainement pas, Régis Debray a beaucoup trop à dire et à faire. ■

Maurice Thorez : Vie secrète et vie publique

Un pavé de 660 pages dans la mare du parti communiste. Le livre Thorez, vie secrète et vie publique, de Philippe Robrieux, dépasse très largement son objet premier d'être une simple thèse d'universitaire sur l'homme qui a le plus marqué le parti communiste français. Ce livre est un réquisitoire sans concession avec même, souvent, un parti pris gênant.

On peut aussi regretter qu'il étudie davantage le comportement et la psychologie de Thorez qu'il n'analyse ses décisions politiques. C'est dommage car l'étude politique de Thorez reste à faire. Mais elle ne pourrait d'ailleurs être effectuée qu'avec les témoignages des communistes et les archives du PCF. Ces portes-là sont restées fermées à Philippe Robrieux. Si ce livre, qui se lit facilement et avec beaucoup d'intérêt, est aussi passionné et aussi sévère pour l'ancien secrétaire général du PCF, c'est parce que Philippe Robrieux a fini par autant détester Thorez qu'il l'avait apprécié et même admiré au temps où lui, Philippe Robrieux, était secrétaire général des étudiants communistes.

Pour lui, une chose est établie. Thorez était un naïf manquant de caractère et, de surplus, peu intelligent. Il a été manipulé et placé à la tête du PCF par Moscou. Ce fut l'homme de Staline.

Ce livre a cependant plusieurs mérites. Celui, tout d'abord, de révéler des nombreux détails inédits sur Maurice Thorez, son enfance, sa vie familiale, ses premiers choix politiques qui s'orientaient vers le trotskysme, le style de vie qu'il a eu à Moscou, sur l'affaire Servin-Casanova.

Ensuite, cette étude ouvre une porte, au-delà du personnage qu'était Maurice Thorez, sur la réalité du PCF, un parti vraiment pas comme les autres, où l'on acceptait sans broncher les ordres de Moscou, où l'on traquait les faits et inventait des contre-vérités. L'auteur n'en a probablement pas oublié une seule. Il semble qu'il en ait même inventé. Il écrit, par exemple, que le 13 mai 1958, Maurice Thorez s'était réfugié en Suisse. M. Georges Marchais a précisé récemment que Maurice Thorez était dans une famille communiste de Villejuif.

Enfin et surtout, le livre de M. Philippe Robrieux pose les éléments d'un problème que le PCF n'a jamais réellement abordé et qui mériterait cependant un débat public : le culte de la personnalité au parti communiste français.

Dominique GERBAUD

(1) Maurice Thorez, vie secrète et vie publique. Fayard, 660 pages, 59 F.

CROIX 22 JUIN 1975

La Croix, 22 Juin 75



OGRAPHIE

Thorez sous légende

« fils et petit-fils mineur » était fils naturel d'un... Une biographie cinquante de... n° 1 du P.c.f.

« Fils du peuple » : en octobre 1937 paraissaient sous ce titre les souvenirs de Maurice Thorez, secrétaire général du P.c.f. depuis 1930, « fils et petit-fils de mineur », selon la première phrase de son autobiographie. Né à Noyelles-Godault (Pas-de-Calais), le 28 avril 1900, mort le 11 juillet 1964, à bord d'un navire soviétique en mer Noire.

Plus de quarante ans de vie publique. En 1936, les foules acclamaient ce tribun juvénile. En 1945-1947, de Gaulle et Vincent Auriol reconnaissent ses qualités d'homme d'Etat. Les artistes, les intellectuels, de Picasso à Langevin, de Léger à Aragon, vantaient sa sensibilité, sa culture. Il était partisan de la liberté de création et inventeur du « Front populaire ». Il avait, dès 1946, dans une interview au « Times », ébauché une voie française vers le socialisme. Ses adversaires le couvraient

Novembre 1960 : un des départs de Thorez pour Moscou. C'est le communiste français qui s'est rendu le plus souvent en U.R.S.S.

d'outrages, mais, à sa mort, l'unanimité se fit sur ses talents. Depuis, silence, respect.

Or, voici qu'un livre démaquille le portrait officiel, entreprend de raconter la vie d'un des hommes politiques parmi les plus loués et les plus insultés, et sûrement le moins connu. Tâche difficile. Mais Philippe Robrieux n'est pas n'importe quel historien. Jeune communiste, il a chanté pour le cinquantième anniversaire de Thorez :

« C'est lui le capitaine
Et Jeanne est son amie
Ils vont vers la fontaine
Où dort l'oiseau joli. »

Plus tard, dirigeant des étudiants

L'Express, 26 mai 75

munistes, il a été de ceux qui, enlaidis par les révélations de Kouchtchev, par la guerre d'Algérie, contesté le culte de Thorez et ses choix politiques. Exclu du Parti en 1961, Robrieux est devenu historien. Son livre est le fruit de cinq années de travail. Une contribution importante à l'histoire du P.c.f. Histoire difficile à lire, car toujours guettée par deux genres : l'anticommunisme, dont la version déforme les analyses ; la symphonie, qui efface les vérités déplaisantes. Robrieux connaissait ces risques. Il avance-t-il prudemment, s'en tenant aux faits qu'il ne considère pas comme prouvés qu'une fois confirmés par plusieurs témoignages. Là où il y a incertitude, il l'affiche. On pourra discuter telle ou telle de ses conclusions, mais difficilement nier les faits qu'il établit. Rassemblés dans ce livre massif, ils dessinent un portrait de Thorez inattendu. Contraire à la légende dès la première ligne.

« fils et petit-fils de mineur » et « fils naturel d'un épicier. Ce qui, sûr, n'enlève rien à l'homme, mais donne la mesure des grandes petites falsifications de « Fils du peuple ». On a dissimulé le fait qu'il a été employé dans les bureaux de la ville et non dans les fosses. Ou bien il est, non pas premier au Concours général, comme on l'écrit, mais vingt-troisième à un concours sans prestige. Était-il étalé ? Robrieux tire la signification politique de ces altérations de la légende. Il démontre que Moscou a voulu la France — comme en Angleterre en Italie — « fabriquer » un dirigeant légendaire. Et « Fils du peuple »

est la pièce maîtresse de cette opération. Or, cette « autobiographie » n'est même pas l'œuvre de Thorez, mais celle d'un intellectuel de l'entourage, Jean Fréville, qui, écrivain sans talent..., « sous-traite » clandestinement avec son nègre habituel, André Viresbolvicz, payé 1 000 francs par mois ! On accusera Robrieux de malveillance. On dira qu'il accumule les ragots et les anecdotes. Les communistes toléreront mal qu'il évoque la vie privée de Thorez, le luxe de villas mises à sa disposition, ses voitures, ses revenus, et le personnel domestique qui est à son service. Mais, pour Robrieux, ces faits soulignent l'évolution d'une personnalité.

Les secrets du Kremlin

Car il y a un fossé entre le jeune militant qui, en 1924, se solidarise avec les communistes français proches de Trotski, et le dirigeant des années 50-60, isolé, concentrant dans ses mains — et celles de sa femme Jeannette Vermeersch — tout le pouvoir, tenant la comptabilité des cadeaux qu'on lui offre, des vœux qu'on lui adresse, plaçant les hommes de sa succession (Rochet, Marchais, Leroy, Laurent), écartant habilement ceux qui veulent ouvrir le Parti, Servin et Casanova.

Si Thorez a choisi cette voie, c'est qu'il a été happé par l'engrenage du stalinisme. Ce jeune autodidacte aux dons évidents n'est pas un grand caractère, mais un faible. D'ailleurs, en devenant permanent du Parti, révolution-

Philippe Robrieux : reste la question décisive.

naire professionnel dès 1922, il s'en coupe de toute autre activité sociale.

Rompre avec le Parti, choisir la minorité, ce serait renoncer à ce qui est pour lui promotion sociale et humaine. Or, par l'Internationale communiste, c'est Staline qui détient les clefs du pouvoir à l'intérieur du P.c.f. Ce sont les Russes qui contrôlent la « commission des cadres » qui trie les dirigeants. Eux, qui placent près de Thorez un conseiller, Fried, ce brillant intellectuel tchèque va guider Thorez. C'est lui qui, sans doute, invente la formule : « Le Front populaire pour le pain, la paix, la liberté ». Lui, qui éclaire Thorez sur les secrets du Kremlin.

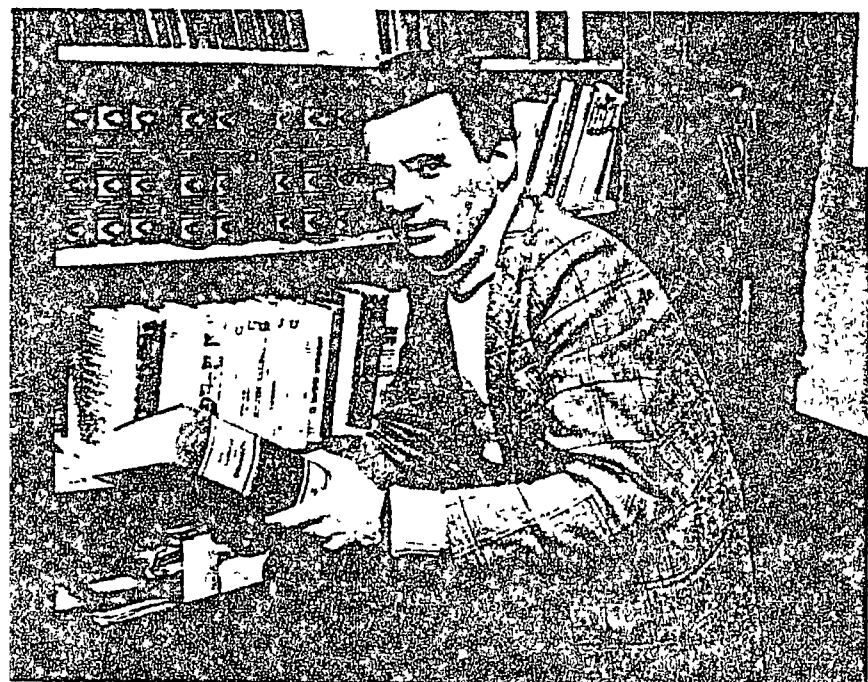
Mais Thorez, avant même de suivre Fried, a, tout au long de sa carrière, choisi, parfois après des hésitations, le camp de Staline. Il est des dirigeants français celui qui s'est le plus souvent rendu à Moscou. Et Staline a remarqué à la fois ses talents et ses faiblesses. Thorez a eu quelques sympathies trotskistes. Il a accepté la « fable » du « Fils du peuple ». Comment serait-il libre ? Il est lié, d'autant plus qu'il n'est ni un grand théoricien ni un stratège politique, mais un vulgarisateur de talent, aux pensées claires, que d'autres, souvent, ont suscitées. Habitué à suivre la déstalinisation le laisse désespérer. « Que de boue Khrouchtchev a fait retomber sur nous tous, confiera-t-il. Il a saisi un passé éclatant, lumineux, héroïque... » Thorez, comme les communistes de ce temps, pensait que l'U.R.S.S. et le P.c.f. étaient des forteresses assiégées. Qu'il fallait défendre à n'importe quel prix et par n'importe quels moyens.

« C'est le Parti qui m'a fait ce que je suis », répétait Thorez. Robrieux partage ce sentiment. Sa biographie est une manière d'éclairer tout le fonctionnement du Parti, d'aller dans les zones où les « voyageurs » n'ont pas accès. Finances. Relations avec Moscou. Pouvoir réel à l'intérieur de l'appareil.

Cette exploration de l'homme Thorez et de la machine qui le crée est fascinante. Reste la question décisive. Pourquoi cette audience populaire de Thorez, ces humbles qui se reconnaissent dans « Fils du peuple », inventé et fabriqué, qui écrivent : « Ton récit me prouve que tu es bien de nos nôtres » ? Pourquoi ces dévouements ? Ces militants ? Ce culte réellement populaire ? La biographie de Philippe Robrieux renvoie ainsi aux interrogations majeures de l'histoire du communisme. Qui est d'abord histoire collective.

MAX GALLO

« Maurice Thorez. Vie secrète et publique », par Philippe Robrieux. Fayard, 672 pages, 59 F.



Un ancien dirigeant communiste raconte

Maurice Thorez tel qu'il fut...

Dans un volume de plus de 600 pages aux références bibliques ou privées nombreuses (1), Philippe Robrieux, ancien dirigeant des étudiants communistes, professeur âgé aujourd'hui, raconte la vie « publique et privée » de Maurice Thorez, dont l'autorité a dominé, durant plus de trente années, l'activité du Parti communiste français. Cette histoire passionnante par les incursions qu'elle fait dans les implications internationales du mouvement communiste. C'est une table démythification du tout puissant dirigeant du P.C.F. Mais, sans doute, l'homme est si complexe qu'on ne le saisit tout entier au long de ce récit qui témoigne cependant de sa grande honnêteté d'esprit...

Maurice Thorez, vie publique et privée. Fayard, éditeur.

Le destin de Maurice Thorez, c'est, au départ, l'histoire d'une illumination. Un adoptif du mineur Louis Rez, déjà acquis au socialisme à 17 ans les routes Pas-de-Calais pour annoncer une nouvelle de la révolution russe. C'est déjà « les soviets partout ». Toute sa vie sera une illustration de ce slogan conquête.

Surieux effet du sort. C'est à Souvarine, devenu depuis des plus éminents anticomunistes, qui le pousse dans les pas de l'appareil soviétique. Revenant du P. C. français à Moscou auprès de l'Internationale, Boris Souvarine le désigne comme « élève-type » de l'école communiste en formation. Dès lors,

s'ouvre la longue marche semée d'embûches, d'amitiés et de reniements. La fidélité première à Souvarine, Trotski ou Zinoviev est bientôt abandonnée. En 1928, l'étoile de Staline monte, menaçante, et Thorez comprendra cet avertissement que lui donne, en même temps qu'à Togliatti, le dirigeant bulgare Kolaroff :

— Vous êtes encore trop jeunes... Vous ne savez pas encore ce qu'est la politique...

Les « superviseurs »

Dès lors, le modèle, c'est Staline. Et la patrie, c'est l'U.R.S.S. Il faut se soumettre ou se démettre. A la veille de la victoire du

Front populaire en 1935, Maurice Thorez a liquidé, avec l'appui de l'Internationale, ses principaux rivaux : le groupe « Barbé-Celor », puis Jacques Doriot, rival maladroît qui aurait pu le supplanter dans l'esprit de Staline.

Moscou a pris les choses fermement en main. L'Internationale a désigné, en effet, une équipe de « superviseurs » pour les partis belge, allemand et français, dénommée « Collège de direction », à la tête duquel se trouve un militant tchèque Eugen Fried qui sera, jusqu'à son assassinat en 1943, le vrai maître du P. C. F. Le vrai maître et le soutien le plus constant de Maurice Thorez.

Il faut, dès lors, donner au protégé de Staline une « biographie » officielle qui corresponde à l'image que l'on se fait à Moscou du mouvement ouvrier français. Fabriquer, en quelque sorte, un grand dirigeant.

C'est ainsi que prend naissance la série des « Fils du peuple », Mémoires avant la lettre dont le contenu change au gré des événements et des éditions successives.

Philippe Robrieux dévoile le secret — déjà connu des familiers du P. C. — de la rédaction de *Fils du peuple*. Le « Collège de direction » a chargé le secrétaire de Maurice Thorez, Jean Fréville (de son vrai nom Eugène

ne Schkaf) que Thorez avait connu à Moscou, en 1927, et un autre « apparatchik » appelé « Monsieur André » (de son vrai nom Virébolovitch) de la rédaction de cette biographie romancée, le cadre et les éléments en ayant été arrêtés au préalable par les spécialistes du Komintern. Mais, cédant sans doute à un moment d'humour, les auteurs anonymes n'ont pas résisté à la tentation de dévoiler ce secret. A la page 36 de la première édition, on trouve « une phrase au lyrisme trépidant », qui « ne résiste ni à l'analyse grammaticale, ni à l'analyse tout court ». En décryptant cette phrase, en forme d'acrostiche, on peut lire : « Fraville a écrit ce livre ».

En 1939, c'est la guerre. Et c'est aussi le pacte germano-soviétique. Le drame s'installe dans la conscience des militants et des dirigeants communistes. Thorez le ressent également jusqu'au déchirement sans doute — lui qui est aux armées et qui a remis *La Marseillaise* en honneur dans le parti... Mais il n'est pas libre. Il doit appliquer la politique fixée en haut lieu.

En « haut lieu » on lui donne l'ordre de désertir. Il déserte tandis que de nombreux militants de la « base » sautent comme ils le peuvent — dans une première résistance — l'honneur du parti.

« Avec les Russes on ne sait jamais... »

A Moscou, il est clandestin, tenu en réserve, sous le nom d'Ivanov. Il habite « une confortable petite datcha à Kuntzevo... » ; il est hiérarchiquement placé en « catégorie A », celle des privilégiés « qui mangent à leur faim ».

Cette période est relativement obscure. Philippe Robrieux le mentionne avec honnêteté. Une épée de Damoclès — le bon plaisir de Staline — est constamment suspendue sur la tête des exilés qui attendent

Le Figaro, 23 Juin 75

la fin de la guerre — au milieu des intrigues — dans une sorte de fragile liberté surveillée.

Le général de Gaulle porte témoignage dans ses Mémoires des qualités d'homme d'Etat de Maurice Thorez. Et de fait, dès son retour en France, toujours secrétaire général du P.C. (malgré l'inimitié d'André Marty), il intervient énergiquement pour rétablir l'ordre dans la rue et dans les syndicats.

Le pouvoir est devenu « une notion familière en attendant de devenir une obsession ». Fried n'est plus à ses côtés. Thorez a divorcé et régularisé sa liaison avec Jeannette Vermeersch, militante de choc. Devenue désormais sa compagne, elle est son plus fidèle soutien et aussi — affirment de nombreux témoins — son mauvais génie. Seul Duclos échappe à l'ostracisme de « Jeannette ». Mais il est considéré comme « l'homme des Soviétiques ».

Le déclin approche. Thorez est malade, hémiplégique. Installé à Bazainville dans sa villa, le « Loup ravissant », il reçoit le dernier et définitif choc de sa vie : la déstalinisation de Khrouchtchev qu'il ne peut accepter. Son pouvoir personnel — celui du couple — est immense et touche à l'idolâtrie. Il l'a renforcé naguère par l'élimination de Marty, Tillon et Lecœur, son ex-dauphin... Il aime les honneurs, les cadeaux, les allégeances hiérarchiques...

Cependant, les doutes l'assaillent sur la fin de sa vie. Il se confie quelquefois amèrement :

— Avec les Russes, on ne sait jamais, ils sont imprévisibles. Un jour c'est blanc et le lendemain tout le contraire...

Sa dernière intervention marquera cependant sa fidélité aux Soviétiques. Son ultime grand succès oratoire et politique il l'obtient, en effet, le 17 mai 1964, devant le 17^e congrès du P.C., en s'élevant contre les « calomnies des dirigeants chinois ». Et le 11 juillet de la même année, une hémorragie cérébrale le terrasse sur le bateau soviétique qui devait le conduire, une fois de plus, « vers ces pays qui incarnent pour lui le mouvement et l'avenir »...

Michel-P. Hamet.

LE VRAI « FILS DU PEUPLE »

Pendant plus de trente ans, des années 30 à 1964, date de sa mort, Maurice Thorez fut le visage du Parti Communiste Français. Curieusement cet homme politique, l'un des plus aimés et des plus attaqués, était aussi l'un des moins connus. Peut-être son « autobiographie », Fils du Peuple, publiée dès 1937, diffusée à des millions d'exemplaires, explique-t-elle cette carence. Même les adversaires tenaient pour vrai l'essentiel des renseignements qu'elle contenait.

Philippe Robrieux, avec une passion savante, a repris le problème aux origines, ne retenant que les faits et les témoignages étavés par des preuves. Et cela nous vaut un « Thorez » inattendu. Qu'on a déjà discuté, que le PC récuse, mais qu'on ne peut plus ignorer. Françoise Giroud disait dans le premier



numéro de Lire combien elle avait été passionnée par la lecture de ce livre.

Sur la naissance du leader communiste, sur son mode de vie, son caractère, ses premiers choix politiques, les mobiles de ses décisions, Robrieux apporte presque toujours de l'inédit. Son livre est donc

essentiel pour connaître le détail de la vie d'un homme politique de premier plan qualifié un jour de « meilleur stalinien français ».

Mais l'œuvre de Robrieux va plus loin : minutieuse, elle aide à comprendre le mécanisme de formation d'un dirigeant communiste et par là même elle éclaire le fonctionnement d'un parti qui reste l'une des clés de la vie politique française d'aujourd'hui. **Maurice Thorez, vie secrète et vie publique**, par Philippe Robrieux, 660 p., Fayard.



Daniel Boudinet

L'AUTEUR : PHILIPPE ROBRIEUX

Philippe Robrieux, né en 1936, est agrégé d'histoire. Il a travaillé cinq années à son Thorez, vie secrète et vie publique. Ce livre est sa thèse de doctorat. Mais, avant d'être un universitaire, Robrieux fut secrétaire général des Etudiants communistes (1959-1960). Il a quitté le PCF en 1961, déçu par les limites de la déstalinisation. Il a donc côtoyé les hommes dont il parle et connu de l'intérieur le monde communiste.

lire, novembre 75

Maurice Thorez vu par un ancien communiste

tu avec gourmandise par la dévotion avec fureur par le... Maurice Thorez, de Philippe... est un livre iconoclaste. Un bon parricide, il faut nment avoir beaucoup aimé re Philippe Robrieux l'avoue étoqr : « J'ai connu Thorez... admiré, je l'ai estimé et je leste. » Ce gros volume de t soixante pages serrées, parussé minutieuse que sévères, mo l'assassinat d'une légende, ruption d'un mythe, un sacrilège, l'auteur n'est pas neutre il é au P.C. et a même été le général des Etudiants com. Désespérant de jamais le déstaliniser vraiment, il n'a pris sa carte et s'est fait unire. Ce livre représente cinq travail et vient de servir de C'est la première vraie biographie de Maurice Thorez. Elle est passionnée et parfois trop hâte pour clore le sujet.

ord, une « révélation » : Maurice n'est pas Maurice Thorez. lie du peuple » est l'enfant ne des amours d'un tout petit ois — fils de modeste épier (suicides) — et d'une fille de... Il sera reconnu par Louise quand celui-ci, un vrai ou-épousera la mère trois ans urd et il apprendra la vérité à ans. Philippe Robrieux a l'air le fait pour important. Rien ins sûr : la famille de Thorez

Un espoir

milite aussitôt du côté des ionnaires. Un service militaire histoire — antimilitariste, il ne as faire le peloton, mais sert rétaire à son commandant de igne, — lui permet de vérifier scandent et sa popularité. Il nd d'Aurora Membreuf, une fille dont l'oncle est le secré- de la toute jeune fédération uniste du Pas-de-Calais. Ils se it et, tout en exerçant, pour différents petits métiers, Mau- horez consacre aussitôt le plus le son temps à son parti, qui l besoin de jeunes cadres. Il les étapes. Il est combattif, sé, bon orateur. A vingt-trois l est le secrétaire fédéral de épartement du Pas-de-Calais et du comité directeur. Il y a 3. des tendances. Maurice est de l'aile gauche. Son homme est Boris Souvarine, n théoricien fort lié à Trotski.

Moscou, Lénine est mort. La le s'engage, Trotski entre dans nation. A Paris, Souvarine le nt Et, dans le Pas-de-Calais, pe Thorez soutient Souvarine, pe Robrieux en apporte de lies preuves. Mais est-ce vrai- du trotskisme que pratique ce neuble de province qui ne sait i près rien du marxisme et de m soviétique ? Ou plus sim- ment une forme de gauchisme guff ? Le représentant à Paris internationale communiste, Gou- qu, lui, est du clan dé- lev, récupère en tout cas Mau- Thorez au lieu de le sanctionner le l'exclure.

a été très unie, son père adoptif l'a traité parfaitement. Et s'il est vrai que sa mère et son grand-père maternel lui ont marqué une certaine prédilection, elle s'explique largement par ses dons et par son caractère. Car dans cette famille de mineurs, en plein « pays noir » directement sorti de Zola, Maurice Thorez est incontestablement la fierté de tous Philippe Robrieux, qui e exploré le moindre détail, nous en donne d'ailleurs dix preuves. A l'école, chez lui, avec ses camarades comme avec sa famille, il est le plus doué, le plus ouvert, le plus zélé. Il parle si bien qu'on le surnomme « l'avocat ». Bref, il tranche.

Seconde rectification : Maurice Thorez a bien travaillé aux houillères, mais il n'a pas été mineur. Sitôt reçu — premier, comme il se doit, — à son certificat d'études, ancien instituteur le fait embaucher dans les bureaux, comme « aide-commissionnaire ». Il lui arrivera peut-être — en attente — d'être trieur de pierres. Mais le leader ouvrier était destiné à être « col blanc ». Pour le reste, en revanche, l'enfance et l'adolescence se passent bien, comme on le savait, sous la double influence d'une mère combative et d'un grand-père militant socialiste. A dix-neuf ans, en 1919, l'adhésion au parti socialiste, puis après la accession de Tours au parti communiste, de ce grand gaillard aux yeux clairs et au visage jovial et décidé est donc toute naturelle.

Maurice Thorez devient un des trois permanents de sa région. Ce n'est pas une étoile. C'est déjà un espoir. Philippe Robrieux y voit de l'opportunisme. Ce n'est pas sûr.

Fort habilement, Gouralski le pou- se. Il l'envoie en délégation à Mos- cou, l'appelle à Paris pour animer la campagne contre le Rif. Il réussit. Il a compris cette fois que l'interna- tionale a toujours raison. Il est ravi de la stalinisation et devient le plus assidu à Moscou de la demi-douzaine de dirigeants français qui comptent d'ordre soviétique, le P.C. doit se gauchir encore. Thorez obtempère sans plaisir. C'est l'épo- que où il n'y a pas de mots assez durs pour justifier le « social- faasisme » et où il faut lutter contre la guerre, jugée imminente, contre l'Union soviétique. Avec Frachon, Barbé et Célari, Maurice Thorez de- vient, en 1929, un des quatre secré- taires du P.C.

La même année, il est arrêté à Achères par sa faute. Philippe Robrieux souligne cruellement son manque de sang-froid. En prison, il dévore les livres, se cultive, décide de son propre chef de payer son amende, et sort. Mené par des diri- geants issus des Jeunesses, le P.C., tourvoyé par les erreurs d'analyse de l'internationale, est devenu sou- lettiqne. Maurice Thorez colle néanmoins toujours à Moscou, où on lui reproche injustement de mauvais résultats dont il n'est pas coupable.

En 1930, il rencontre en U.R.S.S. une jeune ouvrière tisserande fran- çaise en stage. Elle est passionnée, fanatique, durcie par les épreuves. Elle s'appelle Julie Vermeersch. On l'appelle plus communément Jeannette. Ce sera le second grand amour de Thorez, qui va s'éloigner peu à peu d'une Aurora d'ailleurs lassée par cette vie et ces ab- sences.

La même année, vraiment déci- sive, le meilleur élève français de l'internationale communiste est choisi comme secrétaire unique du bureau politique. Mais on le flanque d'un « collège de direction » composé d'une équipe de conseillers de l'I.C. sous la houlette d'une personnalité remarquable, Fried. Maurice Thorez n'est-il vraiment, comme le soutient Philippe Robrieux, que leur simple porte-parole ? N'exerce-t-il que l'apparence du pouvoir ou est-il seulement « conseillé » de près ? En tout cas, le « groupe » des Jeunesses est écarté, avec l'aide de deux de leurs membres, François Billoux et Raymond Guyot. Maurice Thorez n'est pas encore le patron incontesté, mais il est le numéro un. Seulement, en 1932, le P.C. n'a pas 800 000 voix ni 30 000 adhérents. Le gauchisme de commande a échoué.

En fait, après d'ultimes erreurs d'analyse du Komintern, ce sera inexorablement l'assoupissement. La victoire de Hitler en février 1934, la main tendue des socialistes, et c'est le grand tournant, l'unité. Maurice Thorez et le P.C. naissent une se- conde fois. Dorlot écarté (là-dessus,

Robrieux n'apporte rien de nouveau). Maurice Thorez devient une person- nalité nationale et une vedette du Komintern. Le P.C. prend sa stature, lui aussi. C'est aussi, avec la rédac- tion (par Jean Fréville) de *Fila du peuple* la naissance du mythe Thorez. Son mode de vie, encore simple, ses méthodes de travail, ses collaborateurs, ses amis, il ne mar- que pas un bouton de guêtre à la revue qu'en passe Philippe Robrieux. Secrétaire général, député, Maurice Thorez subit plus que jamais deux influences, celle de « Jeannette », avec qui il vit désormais, et celle du très brillant et très séduisant Fried.

Le retour en France

Staline et le général de Gaulle négocient son retour en France. Mau- rice Thorez a des appréhensions, paraît-il il est follement acclamé. Le P.C., qui a de l'audace, en fera de même, ni plus ni moins « le premier des F.T.P. » Puis ce sont les hon- neurs, les gouvernements. Philippe Robrieux aurait pu insister davantage — c'eût été justice — sur la très forte impression que fait alors Maurice Thorez sur ceux qui l'approchent au gouvernement. L'homme a plus que de l'étatisme et voit, en somme, sur l'Indochine du Madagascar plus clair que les autres ministres. Sur cette apothéose d'un communisme national et relativement modéré, il y avait plus à dire.

En revanche, quand arrive la grande glaciation stalinienne, nous savons tout. Divorcé d'avec Aurora (à qui le P.C. a offert un hôtel- restaurant), roulant en Delahaye blindée, cultivé, efficace, mais plus qu'autoritaire, ce Maurice Thorez paraît un peu trop dessiné par Dau- mler. De même quand il est, le 10 octobre 1950, terrassé par une attaque d'hémiplegie. Le récit du nouveau séjour en Union soviétique est bien mené. Mais la volonté farou-

Les mauvaises armées recommen- cent. C'est la fin du Front populaire, les procès de Moscou, l'approche de la guerre. Rien de très neuf là- dessus. La réaction patriotique spon- tanée de Thorez, en 1939, est bien confirmée. Malgré les consignes, il a d'abord refusé de désertier. Finalement, il obtempère et part pour Moscou, via la Belgique, sûrement, puis en bateau, sans doute. Bien qu'il ait interrogé Jeannette Thorez-Vermeersch, Robrieux n'en sait pas plus, et l'on s'étonne que, citant si souvent, il en ait appris si peu. En revanche, il nous détaille l'exil soviétique, durant lequel Thorez est bien traité mais tenu fort à l'écart.

che de l'homme qui parvient à es rééduquer méritait plus. D'autant que les ridicules ne nous sont pas cachés : l'idolâtrie dont il fait l'objet, le protocole bien réglé des cadeaux, des poèmes et des tableaux de cir- constance, l'encens tout stalinien dont un André Wurmser, un Kanapa ou même un Aragon ne sont pas chiches, tout cela est vrai, de même que les procédures passablement déshonorantes des procès en exclu- sion de Marty et de Tillon. Mais, trop souvent, Philippe Robrieux charge le tableau. Même diminué, même stail- nien, Thorez restait autre chose que ce satrapé vieillit.

En revanche, sur le combat en retraite contre la déstalinisation, sur l'espoir que Molotov viendrait à bout de Khrouchtchev, sur les contre- sens nombreux à l'aube de la V^e République, Robrieux fait mouche plus d'une fois, en s'appuyant sur des témoignages nombreux et solides. L'affaire Servin-Casanova, la tentative d'un parti communiste « à l'italienne », est sans doute présentée de façon trop manichéenne. Mais on y trouve une belle moisson de détails inédits.

Deux reproches

Nul ne peut nier que Philippe Robrieux ait accumulé des témoi- gnages précieux, amassé mille dé- tails, enquêté, recherché et souvent précisé ce que l'on savait. Mais, outre qu'il ne donne pas toujours le sentiment de donner aux faits leur hiérarchie véritable, il s'expose à deux reproches : d'abord, trop sou- vent, beaucoup trop souvent, il tombe dans le « psychologisme » et reconstruit de très hypothétiques réactions, sentiments ou états d'âme de Maurice Thorez. Et puis, mani- festement, il sous-estime le person- nage. Car faire de celui qui a régné plus de trente ans sur le P.C.F. un faible, manipulé toute sa vie par les Soviétiques (bien que les preuves fassent singulièrement défaut dans

le livre pour l'après-guerre), ballotté entre des influences diverses, n'est pas très convaincant.

Ces réserves — sérieuses — faites, il reste que ce gros livre se lit d'une traite, sans que l'intérêt tombe jamais : que Philippe Robrieux s'exprime honnêtement ce qu'il sait et ce qu'il croit ; et, surtout, qu'avoué person- nage ne doit être tabou : même si le portrait est noir, il est naturel et indispensable que le plus mar- quant des secrétaires généraux du P.C.F. puisse faire l'objet d'un débat historique public.

ALAIN DUHAMEL

« Maurice Thorez, vie secrète et vie publique. Rapport collection « Le monde sans frontières », 320 pages, 20 F.

Le Rouge, 14 Juin 75



Maurice Thorez à Gennevilliers, en 1959, et avec...
Ni robot cynique ni personnage pour..

MAURICE THOREZ UN HOMME DU PARTI

Un communiste peut être objet de dévotion. Ou de haine. Mais il est aussi, quelques années, objet d'histoire. Deux travaux universitaires viennent, ces jours-ci, le rappeler. Il y a quelques semaines, Bertrand Badie présentait un travail de science politique : « le Parti communiste français et la Grève. Analyse fonctionnelle du parti de la classe ouvrière ». Aujourd'hui, c'est Philippe Robrieux qui publie un travail universitaire consacré à « Maurice Thorez, l'homme et sa vie publique » (1).

Philippe Robrieux n'est pas tout à fait un historien ingénu. Bien qu'il n'ait que quarante ans, il a déjà vécu une longue histoire personnelle avec le parti. Dès 1951, à quinze ans, il est membre de l'U.J.R.F. (les Jeunesses communistes d'après-guerre). En 1954, à dix-huit ans, il adhère au Parti et milite, en tant que secrétaire, à l'Union des Etudiants communistes, dont il sera, en 1959 et 1960, le président général. A ce titre, il est délégué au XV^e congrès du P.C.F. et assiste, ces années, aux réunions du comité central.

Une telle vie de militant exemplaire, la première fêlure est l'affaire Casanova en 1961. Sa sympathie pour Laurent Casanova et son refus de se livrer à une critique lui valent d'être rétrogradé « à la base ». Il n'en reste pas moins membre du Parti, jusqu'en 1968, où, après une longue entrevue personnelle avec Georges Marchais, il décide de ne pas reprendre sa carte.

Quatre ans de Parti, par conséquent, et de longues années d'admiration inconsciente pour Maurice Thorez, qui symbolisa, trente ans durant, la « ligne » correcte et qui est aujourd'hui l'objet de cette biographie. « Entreprise d'histoire comme le veut l'auteur, ou réaction d'amour blessé ? Josette Alla et Jean Ozouf ont demandé à Philippe Robrieux de s'expliquer.



... son biographe, Philippe Robrieux
... image d'Epinal

« Votre « Maurice Thorez » provoque des remous, et pas seulement à l'intérieur du parti communiste. Vous y attendez... Car vous avez été membre du P.C., et même responsable communiste... Avez-vous fait ce que vous faut pour régler vos comptes avec le passé ? Ne craignez-vous pas d'être traité de renégat ? »

PHILIPPE ROBRIEUX : Si je me suis engagé avec acharnement, dans un tel travail, justement parce que je reste un marxiste et un communiste convaincu. En tant que communiste, j'estime que le Parti doit pouvoir regarder son passé en face. Mais ce passé, il faut le restituer dans sa vérité historique et non dans sa version mythique. Il fallait essayer de comprendre et de voir le Parti de l'intérieur. Il fallait retrouver les hommes et les femmes.

A propos de « Maurice Thorez, vie secrète et vie publique », de Philippe Robrieux.

Une brique creuse pour un tombeau

Dans la collection « Le Monde sans frontières », François Furet vient d'accueillir le livre de Philippe Robrieux consacré à Maurice Thorez dont il vise à retracer la « carrière » au sein du parti communiste français. L'ouvrage se veut œuvre d'historien, comme le note l'auteur dans son avertissement : « essai biographique », précise-t-il avec modestie, « car, dans l'état actuel des sources, trop de lacunes [...] rendent impossible une étude scientifique exhaustive » (p. 3). Toutefois, compte tenu de cette réserve, l'auteur prétend s'en être « tenu rigoureusement à la méthode historique », s'appuyant « sur l'ensemble des sources écrites disponibles », les « différentes histoires officielles », les « études et Mémoires disponibles jusqu'à ce jour » et enfin sur « un nombre considérable de témoignages que j'ai personnellement recueillis ». Qu'en est-il de cette méthode ? Nul ne niera que la difficulté d'une pareille étude tient à ce que nombre de documents sont actuellement inaccessibles : c'est le fait de « l'histoire immédiate ». En revanche, il est possible d'enregistrer des témoignages, précieux certes, mais dont le maniement est délicat et exige beaucoup de précautions ; de ce point de vue, sur le « nombre considérable de témoignages » recueillis par Robrieux, trente-huit seulement sont identifiables (les noms des témoins étant mentionnés dans l'ouvrage) ; un seul émane d'un communiste (il s'agit de Jeannette Vermeersch) : c'est peu ; les autres sont ceux d'anciens com-

souvenirs et Mémoires dont la plupart ont été publiés (un seul exemple, parmi d'autres : l'information concernant le séjour de Thorez à Moscou provient essentiellement de Giulio Ceretti, *A l'ombre des deux T*, Paris, Julliard, 1973, et le récit de Robrieux n'apporte rien de neuf sur ce point), mais il lit si étrangement ces ouvrages qu'il leur fait parfois dire le contraire de ce que leurs auteurs ont écrit : ainsi lorsqu'il évoque le mot d'ordre de Front populaire lancé par Thorez à Nantes (1934) en se référant une fois encore à Ceretti (Robrieux, p. 194, Ceretti, pp. 159-162) ; de même lorsqu'il compare les réactions des mineurs de la région du Nord à celles des mineurs de Carmaux étudiés par Rolande Trempé (p. 19). Rien de nouveau en outre lorsqu'il reproduit les analyses d'Annie Kriegel concernant le parti communiste « monde clos » ou « contre-société », et dont un article récent de Louis Bodin (*Annales E. S. C.*, mars-juin 1975) a montré les limites. Dans l'article qu'il consacre à l'ouvrage de Robrieux, Michel Winock (*Esprit*, octobre 1975, pp. 517-529) remarque que ce livre « est une thèse d'histoire contemporaine, ce qui implique un minimum de garanties quant à la méthode » ; il note que, « compte tenu de l'état actuel des sources [...], nul historien ne peut tenter une histoire approfondie du P.C.F. s'il n'en a une connaissance intime » et il ajoute : « La preuve a contrario de cette affirmation a été fournie voilà quelques années par l'histoire du parti communiste français, écrite par Jacques Fauvet, en collaboration avec Alain Duhamel. » Or Robrieux prétend avoir cette « connaissance intime » du parti et écrire cette « his-

toire approfondie » ; on s'explique mal dès lors pourquoi il en arrive à reproduire *textuellement* et sans toujours le citer (cf. p. 304) des passages entiers... de Fauvet (t. II, pp. 193-194) dont M. Winock a souligné les limites ! La méthode utilisée n'est donc pas celle de l'historien. Si en effet, au-delà des ouvrages de seconde main, Robrieux avait eu recours aux matériaux qui s'offraient à lui, il eût pu tenter de construire une étude historique sérieuse sur un sujet à coup sûr difficile et aurait dépassé ce qu'annonce le titre volontairement provocateur de son livre : *Maurice Thorez, vie secrète et vie publique*. Mais une phrase de l'auteur dans son avertissement nous paraît indiquer à l'évidence ce qu'est profondément le propos de ce livre : « J'ai connu Thorez. Il m'a fasciné [...] je l'ai admiré, je l'ai estimé et je l'ai détesté » (p. 1). Nul doute que c'est ce dernier sentiment qui a présidé à la rédaction de cet ouvrage ; l'action et l'œuvre de Thorez et du parti communiste français ne l'intéressent pas. Faute d'élaborer une information historique qu'il avait à portée de la main, il travestit, déforme et obscurcit ce que l'on savait déjà ; ce n'est point là un livre d'histoire — et l'histoire de Maurice Thorez reste à écrire —, mais un document de plus à verser au dossier de l'anticommunisme tel qu'il s'élabore en 1975

P. G.

1. A noter le déséquilibre de l'ouvrage : les six premiers chapitres qui couvrent la période 1900-1947 totalisent 333 pages ; les trois derniers et l'épilogue, période 1947-1954 : 290 pages !

• POUR EN SAVOIR PLUS

La quasi-totalité des éléments de cet article se trouve dans le très gros ouvrage (670 pages) publié cet été chez FAYARD, par Philippe ROBRIEUX, intitulé « THOREZ : VIE SECRETE ET VIE PUBLIQUE » (59,00 Francs).

Le livre, très riche, a demandé d'imposantes recherches bibliographiques, d'archives et de témoignages. L'auteur, secrétaire général des étudiants communistes en 1959-60, a connu THOREZ dans cette période avant d'être exclu. Il s'est livré à une comparaison systématique des 3 éditions de « Fils du peuple » mettant en évidence de nombreuses contradictions et des remaniements. Dans les derniers chapitres de son livre, il démontre parfaitement le mécanisme des congrès « fabriqués par le haut » et donc unanimes. Il éclaire d'un jour nouveau les changements nombreux qui se sont produits au sommet du parti, de 1925 à la mort de Thorez, et permet de mieux comprendre comment les rivalités violentes et chroniques au sein du Comité Central ne parviennent à l'extérieur que très étouffées.

L'ouvrage n'est toutefois pas exempt de reproches. Il mêle sans cesse des arguments polémiques, ou des appréciations personnelles, à des faits patents et vérifiables. A vouloir trop convaincre, il agace par des redites, des insistances, et des outrances (Thorez comparé à Louis XIV !). Enfin, il attaque de manière très polémique Staline et l'Internationale, qui effectivement contribuent largement à façonner le personnage de Thorez. Mais sur Moscou, l'URSS et Staline nous aurions préféré plus de faits bruts et vérifiables et moins de formules du genre « despote oriental » !

Un ouvrage à lire et à faire lire par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du mouvement ouvrier.

Plus serein, et sur le même thème, l'ouvrage de J. Fauvet « Histoire du PCF » (2 tomes chez Fayard) est à consulter.

Le Peuple français, Janvier - mars 76



La vie secrète de Maurice Thorez

Le 28 avril 1900, à Noyelles-Godault, une bourgade du pays minier, vient au monde un garçon prénommé Maurice, né des amours illégitimes du fils d'un épicier et de la fille d'un mineur. Ce garçon, enregistré aux archives municipales comme « enfant naturel », deviendra plus tard, après une extraordinaire et prodigieuse ascension, le numéro un du Parti communiste français et l'une des grandes figures de l'Internationale communiste : Maurice Thorez. Jamais le Parti communiste n'a possédé, en son sein, un leader aussi populaire et aussi incontesté. Mais jamais aussi, peut-être, la personnalité d'un tribun politique n'a été aussi peu

connue que celle de ce « fils du peuple » entouré jusqu'à sa mort de passion et de mystères.

Membre de l'Union des étudiants communistes, adhérent du Parti communiste français, Philippe Robrieux a souvent approché Maurice Thorez : « Il m'a fasciné, je l'ai admiré, je l'ai estimé et je l'ai détesté. » Dans un document à paraître chez Fayard, « Maurice Thorez, vie secrète et publique », dont *Le Point* publie cette semaine en exclusivité quelques-uns des meilleurs extraits, Philippe Robrieux apporte de surprenantes révélations sur l'ascension et la vie de Maurice Thorez et, à travers lui, sur l'histoire du communisme.

En janvier 1936, au congrès de Villeurbanne. Thorez devient secrétaire général en titre d'un grand parti disposant de cent mille adhérents et après une victoire électorale de 1936, d'un million quatre cent cinquante mille électeurs (les femmes ne votent pas encore), de soixante-douze députés et d'une presse en plein essor (*L'Humanité* tire à près de cinq cent mille).

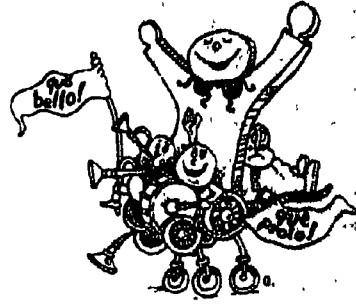
Le Parti pèse alors d'un grand poids sur la vie nationale. Toutes les semaines, Thorez rencontre Léon Blum, devenu le chef du gouvernement issu

de la victoire du Front populaire. Pour mettre fin aux grandes grèves de mai-juin 1936, dont les drapeaux rouges et les occupations d'usines pouvaient déboucher peut-être sur une nouvelle poussée révolutionnaire, son intervention a été décisive. Son « *Tout n'est pas possible* », son « *Il faut savoir terminer une grève* » ont connu un énorme retentissement. Grosse de signification, cette initiative a pesé lourd dans la balance. En effet, Staline ne veut pas d'une poussée révolutionnaire qui mettrait en danger

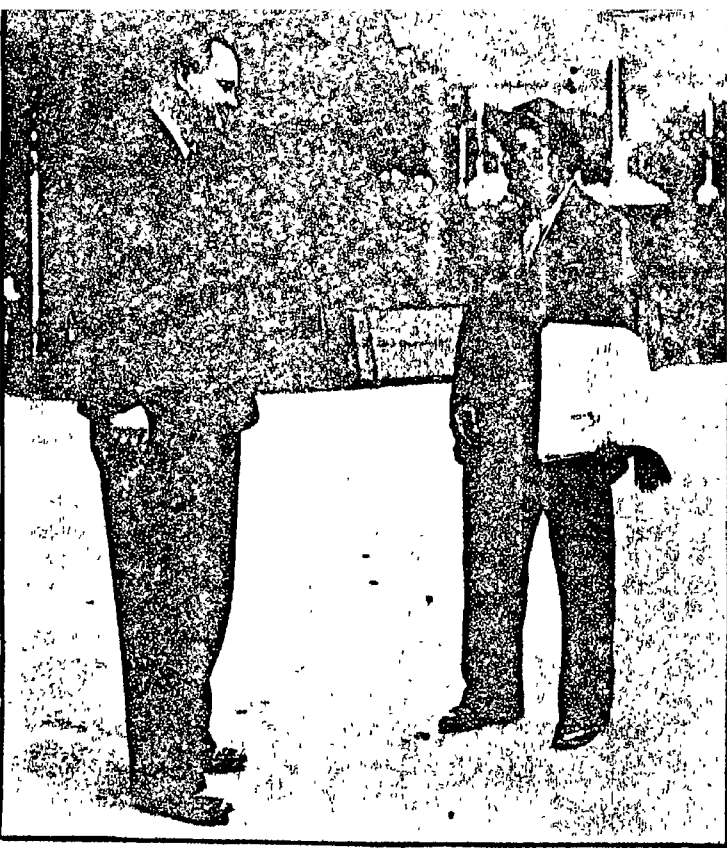
sa politique internationale du moment, en inquiétant et en retournant contre lui les gouvernements d'Europe occidentale qu'il s'efforce alors de gagner à une alliance contre Hitler.

Une fois de plus, la politique et les intérêts d'Etat de l'URSS, tels que Staline les interprète, passent avant les chances d'un mouvement en avant. Et il ne semble pas que Thorez soit déjà pleinement conscient de tout ce que cette donnée fondamentale de la politique stalinienne du Komintern implique.

Thorez, en 1936,
avec un vendeur
de « l'Humanité »



Kestelone



Maurice Thorez

le féodal-communisme

entretien avec Philippe Robrieux,
agrégé d'histoire et ancien
secrétaire général de l'UEC en 1959-60,
qui vient de publier chez Fayard
une biographie de Maurice Thorez

Politique-Hebdo : Pourquoi as-tu
choisi d'écrire la biographie de Tho-
rez (1), et qu'est-ce qu'un tel ouvrage
peut apporter aux militants révolution-
naires d'aujourd'hui ?

■ **Philippe Robrieux** : Pour aller
de l'avant, il faut tirer les leçons du
passé. C'est une évidence. Les mili-
tants d'aujourd'hui ne peuvent pas
se passer d'un tel examen critique.

Ce qui est passionnant dans la bio-
graphie de Thorez, c'est son évolu-
tion personnelle parallèlement à celle
du mouvement communiste. Et au
rythme de ce qu'on appelle, faute de
mieux, la stalinisation.

Il y a un point de départ dans cet
engrenage, et un point d'arrivée. Et le
point d'arrivée, dans cette étrange
machine ignorée des contemporains
qu'est le Parti, c'est le chef stalinien.

Thorez n'a pas toujours été un hom-
me d'appareil, un chef isolé, privilégié,
vivant luxueusement dans un monde
glacé et calculant ses moindres ré-
flexions pour composer un personnage
correspondant à son mythe. Il a aussi
été auparavant un jeune militant dé-
voué, désintéressé, simple, intelligent.

Lorsqu'en 1924 la stalinisation com-
mence, introduisant esprit de caserne,
conformisme et puritanisme bornés,
apparaissent également les privilèges
et l'inégalité dans le Parti ; le jeune
Thorez, secrétaire de la Fédération
du Pas-de-Calais et membre suppléant
du Comité central, se dresse contre
cette prétendue « collectivisation »

qu'il s'oppose avec énergie et en fait
dans quelques lettres, hélas ! peu
connues aujourd'hui, une critique per-
tinentes et acérées.

Comprendre comment, dans ces
conditions, Thorez a pu devenir le
dirigeant que l'on sait, c'est aussi
s'efforcer d'analyser en profondeur le
comportement des générations de mi-
litants communistes dévoués qui se
sont succédé dans le Parti.

PH. — Comment expliques-tu cette
transformation progressive de la per-
sonnalité de Thorez ?

■ — C'est une question très
complexe, à laquelle il est difficile de
répondre brièvement. Disons que ce
n'est pas seulement une affaire de
cynisme et d'ambition vulgaire. Thorez
a été pris dans l'engrenage d'un sys-
tème de pouvoir, qui l'a grisé et cor-
rompu.

J'ai donné une importance assez
considérable à l'étude du mode de vie
de Thorez, parce qu'elle est révéla-
trice. Ce n'est pas un hasard si le
jeune Thorez des années vingt appa-
raissait comme un jeune homme al-
truiste, généreux, modeste dans son
train de vie, sa façon de s'exprimer.
Trente ans plus tard, il possède cinq
voitures, trois résidences, dont une
avec un parc de six hectares, et sans
doute pas moins d'une dizaine de
personnes dans sa suite. A cette époque

que où certains permanents
crèvent littéralement de faim
membres du Bureau national d
(2) se nourrissent de pom-
terre à la fin de chaque moi-
s tendant que l'argent de l'Ave-
rentre.

Entre les deux, le stalinisme
passé : c'est Staline qui a
maximum communiste des sa-
introduit l'inégalité et les p-
dans le Parti.

PH. — Ton ouvrage est
entreprise de démystification
légende de Thorez ?

■ — Il y a autant de dié-
le vrai Thorez — ou plus ex-
les vrais Thorez qui se sont
— et son mythe, qu'entre les
giles et le dogme actuel.

Quand je me suis mis à é-
dir les faits, j'ai eu un certain
de surprises. J'avais la naï-
croire que la fraude plaquée n-
pas étendue jusqu'à l'enfanc-
jeunesse de Thorez. Eh bien !
par exemple que Thorez était
le fils d'un mineur, mais le fils
d'un petit notable local ? Sait-
n'a jamais été mineur, mais
de bureau avant la première
mondiale ? Comment se « dou-
avait été trotskiste — et un tr-
lucide et engagé, comme en
grent quelques-unes des lett-
Je publie, puis boukharinien -
de devenir stalinien ? Comme
gner que cet homme, que l'or-
niait à présenter comme ferm-
gique, équilibré, et qui de plu-
sait d'un pouvoir absolu, é-
même temps un faible, très fi-
par sa seconde femme, Je-
Vermeersch, et qui a cédé t-
vie à Staline — très sou-
deuxième mouvement d'aille-
premier ayant été le bon ?

PH. — Mais justement, est
ce mythe du chef ne falsait y-
tie du système de gouverner
Staline ?

■ Effectivement, c'était un
de cimenter l'unité du Parti à
un acte de foi irrationnel de
dirigeant. Mais c'était aussi ur-
de tenir le dirigeant en quest-

Prenons un exemple : en 191-
rez est arrêté. Par sa faute :
pris de panique. Staline le s-
laisse passer. En prison, Tho-

(1) Maurice Thorez, vie secrète et vie
Editions Fayard 680 p.
(2) Union de la Jeunesse Républicaine
qui deviendra en 1936 l'Union de la

Dans le sérail

Philippe Robrieux
*Thorez, vie secrète
et vie publique*
Fayard, 672 p.

par Pierre Halbwachs

Les dirigeants du Parti Communiste ont violemment réagi devant le livre de Philippe Robrieux : *Maurice Thorez : Vie Secrète et Vie Publique*. L'auteur se proposait en effet dans son ouvrage, composé selon les règles ordinaires d'une thèse universitaire, de ruiner la légende hagiographique soigneusement et pieusement entretenue dans le Parti autour de son chef prestigieux pour atteindre enfin, pensait-il, et restituer au public le vrai Thorez, dans ses dimensions politique et humaine. Projet qui le condamnait d'avance aux yeux du PCF, quel que soit le résultat de son enquête, et la rigueur de sa méthode. Reconnaissons qu'il fallait non seulement beaucoup de courage mais aussi de témérité intellec-

tuelle pour opposer à un mythe aussi profondément intériorisé par des générations de militants, voire inscrit dans leur chair, une reconstruction intellectuelle, fût-elle bardée de témoignages convergents et de documents irrefutables. Il n'est pas utile certes d'opposer des faits authentiques à des demi-vérités, à des omissions calculées, à des mensonges tout court, mais à condition, à propos d'un tel sujet, que ces faits soient liés à la dénonciation dans le présent des méthodes et de la permanence de comportements générateurs de tels mensonges, et d'essayer d'analyser pourquoi ces falsifications ont eu lieu, qu'est-ce qui les a rendues possibles.

D'autre part, l'ambition de Robrieux est d'atteindre la vérité d'un homme dans sa complexité. N'est-ce pas là une tentative vouée à l'échec dès lors qu'il s'agit d'un dirigeant d'une organisation très compartimentée, où beaucoup d'éléments restent secrets, inaccessibles à la curiosité d'un historien ? N'est-ce pas d'une manière générale une chimère dès lors qu'on se penche sur un

homme politique dont le nom nous importe parce qu'il est lié à une œuvre collective qui s'est inscrite dans l'histoire ?

On connaît la thèse de Robrieux : Thorez était un jeune révolutionnaire doué de certaines qualités nullement exceptionnelles qui a été happé par l'engrenage de l'Internationale au moment où déjà se profilaient des méthodes inquiétantes et il est devenu, grâce à ce choix, pour l'essentiel de sa carrière politique, l'exécutant fidèle et consciencieux de la politique de Staline ou plutôt des politiques successives imposées par Staline aux partis communistes étrangers en liaison avec les avatars de la politique intérieure de l'Union soviétique.

S'il en a bien été ainsi, il tombe sous le sens que pour comprendre le fonctionnement et la politique du Parti Communiste français, donc aussi en partie le destin de Maurice Thorez, il faudrait d'abord se pencher sur les conditions générales qui ont conduit à l'apparition du phénomène stalinien en Union soviétique en dehors même de l'individu Sta-

line. Il apparaîtrait nécessaire, dans cette perspective, de faire voir clairement l'articulation infrastructure - superstructure, donc, fondamentalement, les rapports de production en Russie après la Révolution et le communisme de guerre. Montrer

Maurice Thorez



du 16 au 31 juillet 1975

La Quinzaine littéraire, 16 juillet 75

comment ces interactions et cet ensemble ont conduit à la politique et aux pratiques bien connues du Parti Communiste soviétique. Comment cela s'est répercuté sur les rapports qui se sont institués, au sein de l'Internationale, entre le Parti soviétique et les autres partis. Comment la suprématie du Parti Communiste de l'U.R.S.S., acceptée par les autres partis communistes ont conduit ceux-ci à transposer dans leurs rangs les luttes et les débats qui se déroulaient au sein du Parti soviétique sur des bases spécifiques. Examiner enfin de près comment ces mêmes partis ont fini par greffer sur les problèmes du combat révolutionnaire, nés de la lutte des masses de leurs pays respectifs, une politique et une structure de parti empruntées pour l'essentiel à une

société radicalement différente. Alors l'exemple du Parti Communiste français pouvait être produit comme un test et, dans ce cadre, le destin politique de Maurice Thorez servir d'illustration. Faute de quoi l'étude même précise et concrète du Parti Communiste français et du cas Thorez risque de nous donner et de livrer à la réflexion les effets mais non les causes déterminantes et fondamentales.

La démarche de Robrieux est aussi assez gênante dans la mesure où il nous introduit uniquement dans le sérail des dirigeants à l'atmosphère étouffante, en faisant abstraction de la masse des militants et plus généralement de la classe ouvrière française dans laquelle le Parti Communiste français s'est profondément puis largement implanté.

On est ainsi amené à poser la question suivante : si le Parti Communiste français et son dirigeant n'ont été jamais que le souple instrument des zigzags de la politique de Staline, l'instrument moins souple de celle de ses successeurs, comment se fait-il que ce parti ait réussi à pousser de profondes racines dans le peuple français ? Robrieux n'a pas montré ni donc expliqué cette dualité qu'exprime fort bien cette phrase d'un passant à un militant : « Vous, les communistes, vous êtes des gars épatants et dévoués à la population, c'est-y pas malheureux que vos chefs soient vendus à Moscou ? »

Enfin, rien dans le livre de Robrieux ne permet de comprendre pourquoi un parti révolutionnaire est devenu un parti réformiste. Quelle a été la part de Staline

certes, de Kroutchev bien sûr, mais surtout de Maurice Thorez dans cette évolution irréversible ? Car c'est bien là le problème fondamental pour qui s'intéresse au passé du Parti Communiste en fonction du présent de ce Parti.

Hypnotisé par le personnage de Thorez, seneieux de le montrer avant tout comme un brillant second et de réduire sa stature politique, plus chroniqueur qu'analyste, Philippe Robrieux ne répond pas à cette question pourtant urgente. Son livre est un récit passionnant et passionné du passé mais n'offre aucune leçon pour le présent et donc l'avenir. □

Pierre Halbwachs est maître-assistant à l'Université Paris VII. Il a été secrétaire national du Comité national d'Initiative du Secours rouge.

28 Mai 75
N° 354

*A propos d'un livre
de Philippe Robrieux*

THOREZ

VICTIME DE SES SECRETS

par Pierre Daix

le Quotidien de Paris, 28 mai 75

le
QUOTIDIEN
de paris

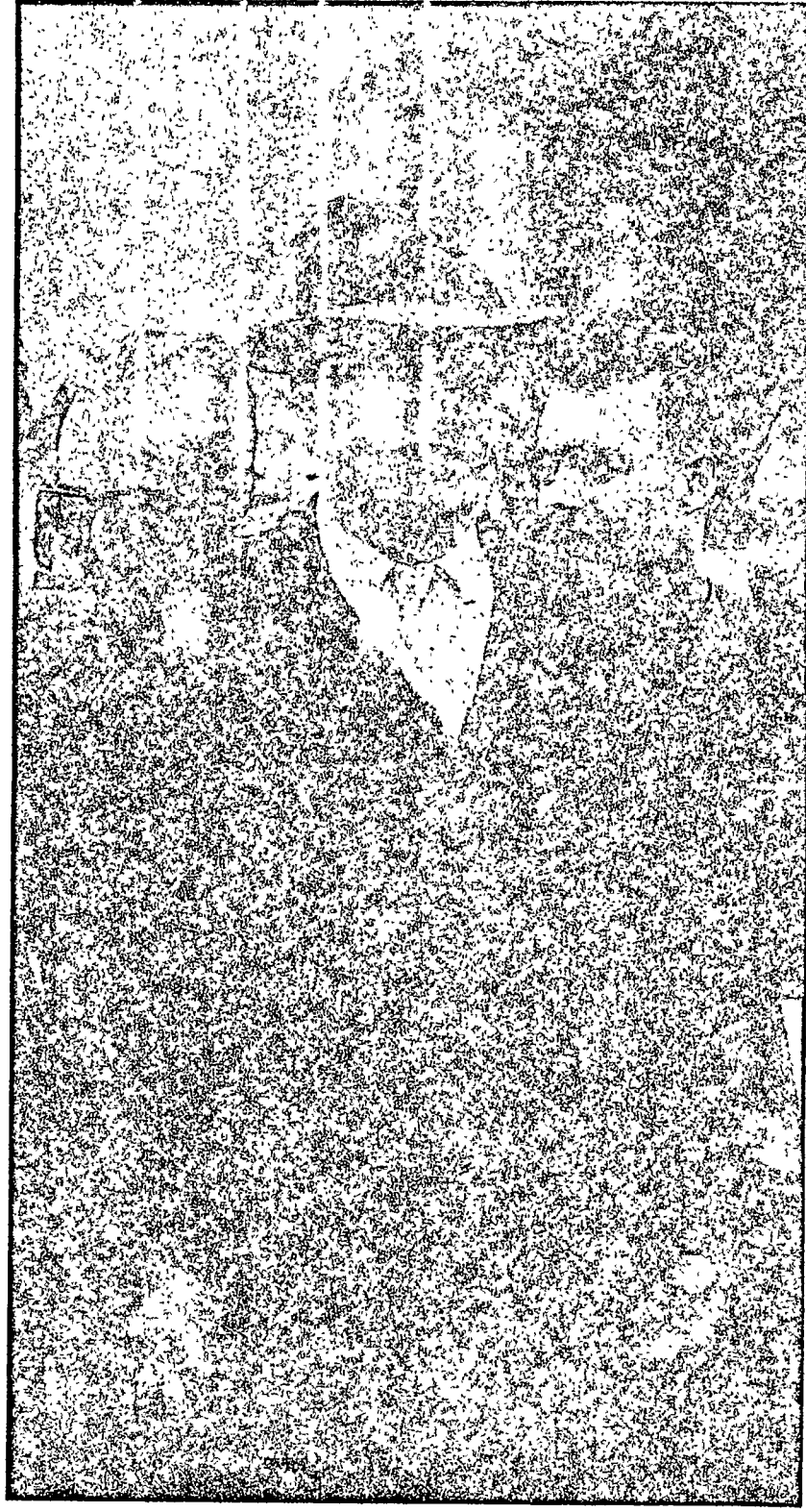
● Chaque génération se trouve un beau jour aux prises avec ce que ses aînés lui ont caché. La génération de Français qui a eu vingt ans entre 1914 et 1918, quand elle a survécu, n'a eu de cesse que de balayer le bourrage de crâne lié à la guerre. Il en est sorti, entre autres, le Parti communiste français. La génération qui a eu vingt ans pendant la guerre d'Algérie s'est trouvée porteuse de questions au moins aussi gênantes, dont quelques-unes s'adressaient cette fois-ci au Parti communiste français lui-même.

Philippe Robrieux a eu vingt ans l'année du XX^e Congrès du P.C.U.S. en 1956. Il est devenu responsable des étudiants communistes en 1959-1960, responsabilité qui lui donna accès à la direction du parti dans cette période de crise aiguë. Exclu en 1961, 1968 a achevé de le pousser à un réexamen des idées qu'il avait reçues. La biographie de Maurice Thorez, qu'il vient d'écrire, première à s'attaquer à un tel sujet (1), est issue de cette maturation.

C'est un livre scandaleux. Robrieux y déchire l'image mythique du père, dont il dit très bien : « Il m'a fasciné... Je l'ai admiré, je l'ai estimé, je l'ai détesté ». Mais c'est pour dissiper tout mystère, pour établir un modèle d'intelligibilité de l'homme et du dirigeant politique. L'entreprise rationnelle d'investigation ne pouvait que prendre un caractère de profanation, étant donné l'existence de l'image mythique, image qu'on ne trouve pas seulement chez les communistes. Il faut féliciter Robrieux d'avoir eu le courage intellectuel de se lancer dans pareille entreprise et il a ainsi rendu Thorez à l'histoire et aux historiens. La tâche était d'autant plus malaisée qu'il se heurtait à cette conception stalinienne qui fait du parti le propriétaire de l'histoire, le propriétaire de la biographie de ses militants. Mais ce maquillage, ce remodelage, qui ont abouti notamment aux éditions successives de « Fils du peuple », ont servi de ferment à Robrieux. Il avait à découvrir, à établir la vérité. Enjeu exaltant et qui donne à ce gros livre son ton, la passion qui l'anime et finalement son sens.

UNE CONTRE-HISTOIRE

Au départ, un drame familial typique de notre XIX^e siècle. Thorez vient au monde comme enfant naturel : sa mère, fille de mineur n'a pu épouser le fils de l'épicier et ce dernier plus tard se



Maurice Thorez : l'image mythique du Père

suicidara. L'enfant sera élevé par le grand-père aux idées avancées, puis par le mari de sa mère qui le reconnaîtra. L'importance du drame tient au secret bien gardé, aux mensonges officiels dans « Fils du peuple » sur cette ascendance, autant qu'à l'impact psychologique de la découverte sur l'adolescent. Thorez, né un demi-siècle après l'enfant naturel de Marx, dissimulera son statut aussi farouchement que Marx son accroc au contrat de mariage...

L'exposé de la formation du jeune Thorez, de son entrée au parti, de ses rapports avec Souvarine dans la protohistoire du P.C.F., resuscitent une période désormais aussi ignorée qu'occultée. Le moment capital en est l'analyse du ralliement de Thorez, en 1925, lors de son premier voyage à Moscou, à la politique que le Komintern préconisait pour le parti français, ralliement qui implique l'abandon de Souvarine, de Monatte, les fondateurs qui ont influencé les premiers pas politiques de Thorez. Ce n'est ni arrivisme, ni opportunisme, mais le fruit de la rencontre d'un jeune provincial qui

lie son épanouissement au mouvement communiste, avec les chefs de la révolution soviétique. Ce ralliement, qui dément les idées premières de Thorez, apparaît dans le livre de Robrieux comme une démarche révélatrice d'une « faiblesse de caractère ». Robrieux nous décrit un Thorez qui va de plus en plus puiser son assurance non dans son idéal, mais dans le soutien, dans les incitations, dans les directives de la direction de l'Internationale, puis très vite du seul Staline. Bref, un Thorez malléable, sinon influençable. Impressionnable en tout cas, voire docile.

Le chapitre « Fabrication et consécration d'un chef » qui retrace l'itinéraire conduisant Thorez au secrétariat général du parti, met au jour avec minutie comment Thorez a appris à devenir un homme sur qui Staline pouvait compter et comment en retour il s'est formé, il a été durement façonné dans le moule stalinien. Robrieux montre ainsi un Thorez, devenu chef du parti, étroitement un rôle autonome axagéré dans la mise au point de la politique des fronts

populaires, de Moscou. Mais le principal représentant de l'Internationale est le dirigeant tchécoslovaque Fried. Et la mécanique implacable prend aussi un visage humain. Fried est un intellectuel, il connaît à merveille la France. Il sera un mentor inégalable pour l'épanouissement culturel et politique de Thorez. Les liens entre eux sont symbolisés par le fait que Fried devient le compagnon d'Aurore, la première femme de Thorez, celui-ci ayant, entre-temps rencontré Jeannette Vermeersch. Fried sera abattu à Bruxelles en 1943 par des tueurs et les interrogatoires du procès Slansky où l'on torture les accusés pour qu'ils mettent en cause Fried donnent à cet assassinat sa signature stalinienne.

Bref, Robrieux établit, en dépit de difficultés innombrables qui tiennent au secret encore généralement maintenu par la plupart des témoins, aux falsifications de toute sorte, une véritable contre-histoire de cette période décisive. Mais est-ce pour autant déjà de l'histoire ?

LE PIEGE DU SECRET

Injonctions de Moscou, tourments, ordres et contre-ordres. Autant Robrieux est convaincant quand il montre un Thorez exaspéré par des décisions sectaires, inapplicables à la situation française, autant me semble-t-il e-t-il tendance à minimiser ce que l'obéissance à semblable bureaucratie internationale engendrait en retour de ruses, ce que l'obligation de participer aux intrigues florentines de la cour stalinienne provoquait de machiavélisme. Je sais bien que Thorez n'était pas Togliatti, qu'il ne possédait ni la connaissance approfondie des arcanes staliniennes, ni la culture de ce dernier. Mais Thorez n'était pas dénué de capacité manœuvrière. Et à mon avis, Robrieux a tendance à restreindre sa marge de manœuvres vis-à-vis de Staline, du moins dans la période ouverte par le 12 février 1934 qui marque la prise si tardive du parti sur la réalité française et, en retour, le soutien du peuple. Ce qui donne une autre dimension à Thorez et ne peut manquer d'affermir sa confiance en soi. Sans doute, l'histoire officielle du parti confère-t-elle à Thorez un rôle autonome exagéré dans la mise au point de la politique des fronts populaires, mais la lecture de Ceretti, témoin des relations entre Thorez, Togliatti et l'Internationale à cette période révèle chez Thorez une stratégie à long terme pour obtenir une plus grande autonomie de décision (2) vis-à-vis de Moscou. Parce que Robrieux sous-estime cette stratégie — qui réapparaîtra après 1945-1946 et prendra, comme Robrieux le montre excellemment, la forme, plus tard, d'une résistance à Khrouchtchev — il ne donne peut-être pas toute son importance à l'utilisation par Staline du pacte germano-soviétique pour liquider les symptômes d'indépendance liés à la politique des fronts populaires. Certes, il caractérise très bien la désertion forcée de Thorez en octobre 1939, comme une manifestation de cette reprise en main par Moscou, mais il passe trop vite à mon sens sur le tragédie que Thorez a vécue alors et qui apparaît en filigrane dans divers textes de lui sur la guerre, dont certains de la fin de sa vie. La thèse du Thorez simplement docile est ici simplificatrice, d'autant que l'exis-

tence dans le parti, en 1939-1940, d'un courant antifasciste et de désobéissance aux mots d'ordre défaitistes de l'Internationale n'a pu qu'aggraver encore le drame de Thorez pris entre la soumission impitoyable à Staline et le sans qu'il venait de donner au combat national du parti. L'articulation entre ce drame et les grandes crises du parti après la guerre (Marty-Tillon, Lecœur, Servin-Casanova) se trouve ainsi en partie gommée. Les secrets ont ceci de fâcheux que la griserie de leur dévoilement risque de focaliser l'enquête sur les secrets. C'est un péché de jeunesse de Robrieux.

L'ACCES A LA VÉRITÉ

En revanche, la période que Robrieux a vécue ou dont il a connu les protagonistes est remarquablement dominée. Thorez prisonnier du stalinisme, à la destalinisation, sa difficulté à prendre la mesure des réalités nouvelles de l'après-guerre au sortir de sa maladie, bref, tout ce qui a engendré la crise de 1960-1961, cela est traité en histoire immédiate et confère à cette biographie son niveau véritable. Si Robrieux n'a pas toujours maîtrisé la relation entre Thorez et les réussites du parti dans les moments où celui-ci embrasé sur la politique nationale, l'échec de 1958 si grave, les affres et les hésitations des dernières années du secrétaire général sont judicieusement retracés.

Ce gros travail n'est pas à lui seul la vérité de Thorez, mais il a le grand mérite d'ouvrir l'accès à la vérité sur Thorez et l'histoire du Parti communiste français. Il faut espérer qu'il provoquera des témoins à parler, qu'il fera sortir des documents. Robrieux a magnifiquement montré que l'histoire est la plus forte. Ce n'est pas sa faute si Thorez deviant aujourd'hui la victime des secrets dont il se croyait l'unique propriétaire.

P.D.

(1) Maurice Thorez, *vie secrète et vie publique*. Fayard, 664 p.

(2) Giulio Ceretti, *A l'ombre des deux T*. Julliard, 1971.

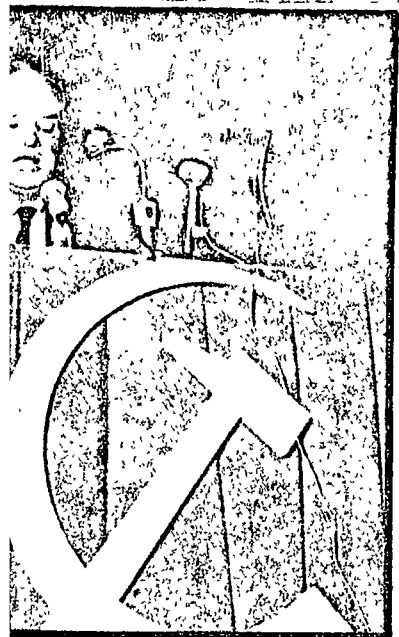
84
512

LIVRE

le stalinisme aux couleurs de la France

*La vie de Maurice Thorez,
racontée par Robrieux,
devient une passionnante description
du phénomène bureaucratique.*

Rouge 30 ans 75



Il y aurait beaucoup de choses à sur le rôle joué par le grand ne, dans le développement du isme-léninisme, mais ce sur quoi ux insister, c'est le fait que le ble marxiste de notre époque ne peut être que stalinien, et nous ns avoir à cœur de nous efforcer de bons staliniens, en nous inst- t de l'exemple que nous donne le eur stalinien français, notre cher and camarade Maurice Thorez » ette citation tirée d'une rence prononcée par Jacques s à la Mutualité le 26 mars 1953, ait servir d'exergue à l'ouvrage hilippe Robrieux vient de consac- à Maurice Thorez (1). Robrieux, qui fut secrétaire géné- es étudiants communistes en 60, connaît le parti de l'intérieur. enné une longue et minutieuse te auprès de responsables an- ou actuels du parti communiste ésultat de son travail est d'abord ontribution de grande importance istoire du mouvement com- te. r bien des point obscurs ou nus, Robrieux apporte des n- tions, des explications qui for- 'évidence. Au fil des pages, le it qui émerge de Maurice z, débarassé des affabulations, -vérités et mensonges, est net- t moins flatteur que celui dressé s hagiographes officiels. « fils et petit-fils de mineur » est ité fils naturel d'un épicier. Il jamais descendu au fond mais rmployé dans les bureaux de la Le « premier prix au concours il » n'était que vingt-septième à oscur concours. Détails sans uence ? Justement non ! ux montre bien l'utilisation de la phie revue et corrigée pour lan- culte de Thorez A partir du

moment où Staline choisit Thorez, le plus docile, le plus malléable des candidats, il lui fait fabriquer une légende de leader prolétarien sans tâches justement parce que la biographie de Thorez du point de vue stalinien, n'est pas immaculée. En 1924, il a pris parti pour Trotsky et contribua même financièrement à la publication de « Cours nouveau ».

D'autres ont été suspects pour moins que cela ! Il n'empêche ! Le monument (auto) biographique, intitulé « Fils du peuple » sera donc destiné à lancer cette image idéalisée du guide infailible. Thorez, d'ailleurs n'en a pas écrit une ligne. C'est un exclu du parti, André Viresboloviecz, exploité en sous-nègre par le nègre officieux, Jean Fréville, qui rédige « Fils du Peuple ». Thorez entre dans la légende, le culte naît et s'enfle vertigineusement. Que de chemin parcouru depuis les débuts du jeune militant du nord, enthousiaste, accrocheur, désintéressé, voué au combat révolutionnaire.

Rejeton stalinien

L'ascension rapide de Thorez dans l'appareil prend valeur de symbole ; à travers cette trajectoire, c'est en fait le mécanisme de sélection des cadres dans l'Internationale stalinisée qui est mise à jour. Au moment où Thorez prend totalement en main le parti français, Staline assure définitivement sa suprématie sur le mouvement communiste international Staline, produit de la bureaucratie au pouvoir en URSS, projette en France, Thorez, rejeton stalinien dont le sort désormais est indissolublement lié à celui du Maître du Kremlin.

L'allégeance personnelle de Thorez à Staline pèsera très lourd sur la politique du mouvement communiste.

Il ne faudra attendre désormais de Thorez, « grand baron entre les mains du prince », ni écart, ni critique. En toute occasion, toujours, il approuvera les décisions de Staline.

On pourrait être tenté de reprocher à Robrieux, une explication trop personnalisée du phénomène thorézien, qui reposerait sur l'analyse psychologique du caractère faible, voire lâche de Thorez. Mais sans doute, Robrieux a raison d'insister sur ce point. Dans un système aussi hiérarchisé, où les décisions du pouvoir, descendent de castes en castes, le secrétaire général joue effectivement un rôle clef, décisif. La description, à ce point de vue que fait Robrieux du fonctionnement de la machine bureaucratique est fascinante. La réalité concrète de la vie d'un appareil bureaucratifié, telle qu'elle apparaît dans le livre, remplace tous les discours théoriques sur la

Pour un des pur
A TOUTES LES
A tous les



Un coup puissant et décisif

QUELLE
d'histoire
que la Justice
est saisie
et la loi d'histoire
parlementaire contre
Maurice CACHIN
est demandée.
TOUTE LA PRESSE

Pour la PAIX **TOUS au**
Vêt d'Hiv'
mercredi 2 mars
à 20 h. 30
à la Mutualité
Directeurs :
Jacques Duclos
Marcel
Cachin
Maurice THOREZ

bureaucratie. Tout se décide à Moscou. « Le secrétaire général du parti français n'a plus qu'à appliquer la ligne qui lui est donnée jusque dans les moindres détails ».

Mieux informé que les autres dirigeants, bénéficiant en outre des conseils permanents de son éminence rouge, le tchèque Fried, Thorez peut reproduire au sein du parti français les rapports du pouvoir existant dans l'Internationale. Les membres du bureau politique répercutent à leur tour, une ligne qui descend, par haut-parleur successif, jusque dans les cellules.

Ainsi se cristallise cet appareil formé autour du secrétaire général, monopolisant l'information, et le pouvoir de décision. Encore jusqu'à la guerre, les privilèges sont-ils discrets. Dans les années 50, les choses, de ce point de vue changent considérablement.

Le Parti de Maurice Thorez

le couple Thorez-Vermeersch jouit alors d'avantages matériels insensés ; les propriétés hollywoodiennes, les voitures, chauffeurs, cuisiniers, la porcelaine de Limoges, les livres reliés, les vacances sur la mer noire, les cadeaux dont d'ailleurs le secrétaire général tient une comptabilité rigoureuse, n'hésitant pas à tirer des conclusions politiques, des variations enregistrées d'une année sur l'autre !

Bref « le fils du peuple » se complait dans la luxure bourgeoise à l'heure où - rappelle Robrieux - les militants de base crèvent la faim. C'est l'époque où tout le parti - le parti de Maurice Thorez - se mobilise

Congrès mondial tissans de la Paix

5 ORGANISATIONS DÉMOCRATIQUES
de défenseurs de la Paix

Le Congrès mondial des tissans de la Paix se réunira à Paris le 20 novembre 1956. Les participants seront les représentants des 5 organisations démocratiques de défenseurs de la Paix : la Ligue française pour le désarmement, la Ligue internationale pour le désarmement, la Ligue mondiale pour le désarmement, la Ligue mondiale pour le désarmement, la Ligue mondiale pour le désarmement.

Les Arts Ménagers recitent la poésie en cuisine



Le dimanche de la paix est célébré chaque année le 20 novembre. Nous accueillons ardemment LA PAIX AVEC LA FRANCE.

pour les élections cantonales

LE COMITÉ CENTRAL DE LA C.F.T. Révision du calcul du minimum vital

Ils étaient 24... par Charles VIDAL

1956. Il n'y aura pas non plus de rapport Khrouchtchev. Dès lors, tous les efforts de Thorez pendant les dernières années de sa vie vont porter sur la sauvegarde de son passé. Il n'hésite pas à comploter avec la vieille garde stalinienne qui cherche à renverser Khrouchtchev, il s'allie même avec le grand pourfendeur du révisionnisme moderne, Mao lui-même.

Tout juste consent-il à regretter qu'à la fin de sa vie Staline ait cessé d'être... un bon stalinien.

Interrogation sur le présent

Avec le discernement qui le caractérise, Marchais a qualifié le livre de Robrieux de « Ragots anticommunistes de bas étage ». Marchais a, il est vrai, de bonnes raisons de s'empourprer. Son portrait dressé par Robrieux n'est pas à son avantage. Intrigant, servile exécutant, il a grandi sans gloire dans l'ombre de Thorez, à qui il doit sa fulgurante ascension. Déboulonner l'énorme statue, taillée dans le granit de la falsification et du mensonge de celui qui trente années durant, présida aux destinées du stalinisme français, c'est aussi inévitablement interpellé le parti communiste sur son actualité.

De même que Thorez ne pouvait accepter une critique du stalinisme qui l'amènerait en fait à remettre en cause sa vie, de même la direction du PCF ne peut supporter cette introspection dans son histoire qui conduit à l'interrogation sur son présent. N'oublions pas, en effet, que jamais les responsables du Parti communiste n'ont fait d'autocritique individuelle ou collective sur les monstruosité qu'ils ont commises au nom d'un idéal qu'ils ont bafoué. Le présent du parti communiste c'est la continuation du passé avec d'autres moyens.

Au moment où Marchais disserte devant le comité central sur le « stalinisme » en URSS, en étudiant soigneusement la question de la gangrène stalinienne dans le parti français, le livre de Robrieux vient à point pour rafraîchir les mémoires courtes.

Le stalinisme c'est les autres, proclame Marchais. Trop facile ! En rappelant ce que fut le stalinisme « aux couleurs de France », Robrieux, communiste sans carte, fait œuvre de militant.

Le communisme, en effet, ne se construira que sur les ruines du stalinisme.

A.C

pour fêter le cinquantième anniversaire de son dirigeant bien aimé. Des quatre coins de la France affluent les cadeaux. Les peintres se ruent sur leurs chevalets, les poètes se répandent, transfigurés par un tel sujet d'inspiration et le parti entonne d'une seule voix :

*Notre idéal est le plus beau
Maurice porte le drapeau
L'étoile claire de Staline
Ouvre l'amour au monde entier
La route mène au socialisme
Maurice marche le premier.*

On comprend qu'un système qui produit de telles aberrations, ne soit pas près à remettre en cause sa quiétude bureaucratique pour les aléas de la lutte de classe. Le statu-quo commence là dans cet intéressement matériel de cette couche parasitaire, dans son enracinement social au sein de système capitaliste où elle a créé sa propre société appelée à tort contre-société, puisque la bureaucratie reproduit les valeurs et la hiérarchie de la bourgeoisie.

Objet d'un culte démesuré, clef de voûte d'un système qui l'a produit et dont il est le premier bénéficiaire, Thorez va faire front, pour la première fois de sa vie aux tentatives de déstalinisation amorcées par Khrouchtchev. Il a très vite saisi que remettre en cause Staline, c'est aussi s'attaquer à lui, « premier stalinien de France » et exécutant fidèle. Thorez prend connaissance du rapport Khrouchtchev le 25 février 56, le jour même où Khrouchtchev le prononce à huit clos devant les délégués du XX^e Congrès, mais il décide d'en cacher l'existence au parti français. « Il n'y a pas eu de stalinisme. Cette expression appartient au vocabulaire de nos adversaires » déclare-t-il le 21 novembre

(1) Maurice Thorez, vie secrète et vie publique par Philippe Robrieux (Fayard) 59 F (47 F à la librairie Rouge).

Talbotte archives, 11 Nov 75

« une histoire qui n'est pas encore histoire, le livre de Philippe Robrieux a le mérite d'ouvrir une brèche dans le mur de silence qui a entouré la vie de Maurice Thorez.

Il a demandé à Victor Fay, membre de la DPN du PSU, à la fois acteur et témoin de ce temps — puisqu'il a eu d'importantes responsabilités dans le mouvement international — d'apporter son point de vue sur cet important débat.

Il avait hypocrite de vouloir traiter le cas Thorez comme celui d'un Philippe le Bel. L'absence de la controverse sur la ligne de ce dernier contre les Temples et non d'être épuisée. Pour saisir le rôle de Thorez, la perspective de l'instanciation font encore défaut. Force nous est de constater que cette œuvre forme un curieux mélange d'une étude universitaire, reposant sur une abondante documentation, et d'une biographie romancée !

Il est toujours délicat de faire la biographie d'un personnage historique. Car deux dangers en guettent l'auteur : celui de le couper de son temps et de son milieu ; celui de l'y rattacher trop étroitement. En d'autres termes, d'accorder trop ou pas assez d'importance au rôle de l'individu dans l'histoire. Les marxistes n'ont pas échappé à ce dilemme.

Le mérite de Robrieux est de ne pas survaloriser le rôle de Thorez dans l'histoire du PCF. Peut-être l'a-t-il quelque peu sous-évalué. C'est une saine réaction contre « le culte de la personnalité » que de montrer que, malgré les apparen-

prende sans trop de mal la greffe stalinienne. Là réside, entre autres, son originalité. Il n'a pas été un stalinien à 100 %. Il se croyait tel, il était respectueux des règles et des rites de ce monde clos, il en tirait profit mais sans jamais, même dans ses pires moments, avoir été aussi cynique et dépourvu de scrupules que tant de ses congénères.

Il était d'un conformisme exemplaire. Malgré ses préférences intimes, il a toujours appliqué les consignes de Moscou. Était-il à la merci de Staline, tenu par des secrets compromettants et honteux ? Contrairement à certaines affirmations, rien ne permet de l'affirmer. S'il a soutenu pendant quelques mois Souvarine en 1924, il s'est vite rallié à Staline. Car il était beaucoup plus proche de ce puissant chef de l'appareil que du révolutionnaire internationaliste qu'était Trotsky.

Cette « erreur » de jeunesse était bien connue et rachetée par la fidélité de toute une vie. Elle ne pouvait servir de moyen de pression. D'autres que lui et plus haut placés avaient hésité plus longtemps sans que cela nuise à leur carrière. Ma-

« La vie secrète et publique de

une biographie

Philippe Robrieux a innové. Au lieu d'étudier un personnage du passé, il a pris pour sujet de sa thèse de doctorat un dirigeant ouvrier contemporain. C'est La vie secrète et publique de Maurice Thorez, secrétaire général pendant trente ans du parti communiste français, qu'il a sondée minutieusement pendant cinq ans, et il en a écrit tout au long des 660 pages de son livre (Fayard, coll. Paris, 1975). Ce professeur d'histoire, ancien secrétaire des étudiants communistes en 1939-1960, avait été l'ami de Thorez, ce qui lui valut d'être reçu à la table familiale. Opposant depuis 1961, il a quitté le parti en 1963.

Œuvre d'érudition mais surtout de passion. L'auteur nous introduit dans le monde secret de l'appareil communiste français.

signale Robrieux, était celui de la quasi-totalité des dignitaires de l'ère stalinienne. Il le considérait comme allant de soi ; rien dans son comportement ne paraissait choquant à ceux qui avaient barre sur lui.

Sa fidélité n'était ni imposée ni forcée. S'il avait rompu avec le parti, il aurait réussi ailleurs. Il y avait de la place pour un jeune militant ouvrier aussi souple et doué en

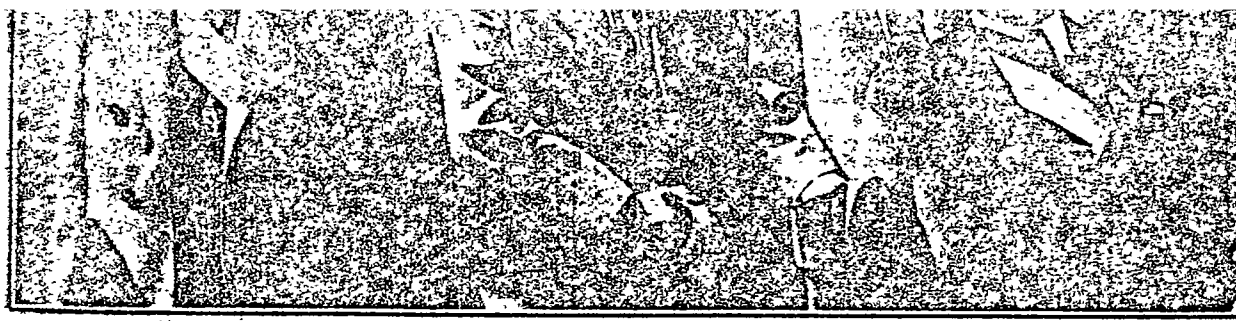
fense de l'URSS et sa sécurité primant tout le reste, il fallait, même au prix d'un douloureux retournement, approuver Staline pour préserver l'avenir.

Staline a toujours raison

Comme les intérêts du socialisme et de l'URSS étaient pour lui inséparables, de même ne pouvaient être opposés les intérêts de l'URSS et de la France. D'où l'affirmation que les ouvriers français ne feraient jamais la guerre à l'URSS. D'où le consentement à l'abandon de l'action antimilitariste lors de l'accord Staline-Laval. D'où la renonciation à la conquête du pouvoir après la Libération, une telle éventualité n'étant pas admise à Yalta, lors du partage des zones d'influence.

Cette identification des intérêts





M. Jacques Duclos avec M. Maurice Thorez et M. André Marty.

ces. Le PCF n'a jamais été « le parti de Maurice Thorez ». De là à présenter son héros presque comme un anti-héros, comme un homme doué mais faible et sans caractère, fabriqué de toutes pièces par l'appareil du Komintern, la distance est grande. Façonné, modelé, Thorez l'a certainement été, comme tant d'autres plus forts que lui (tels Dimitroff et dans un autre registre Togliatti), mais il a toujours préservé ce quelque chose de particulier qui lui venait de ses origines et de son milieu.

Sa première formation gue-diste, de filiation lassallienne, l'a prédisposé à privilégier les tâches d'organisation et à vivre sur des schémas politiques simplistes. Le terrain était donc préparé pour que

nouilsky en premier lieu. Pouvait-on lui reprocher son manque de vélocité lors de son arrestation en 1929 au château d'Achères ? Faute vénielle, vite oubliée ! Sa bâtardise ? Il en était fier ! Sa sortie de la prison de Nancy en payant la caution, malgré l'interdiction du parti ? Le sachant précautionneux, nous pensons qu'il avait obtenu le consentement, pour le moins tacite, de Moscou. N'oublions pas qu'il s'agissait alors d'éliminer le groupe Barbé-Celor de la direction et que, dans ce contexte, son élargissement favorisait les desseins du Komintern.

Sa vie familiale était rangée, sa séparation d'avec Aurore, sa première femme, a eu lieu sans trop d'éclat. Son mode d'existence, que

d'autres endroits de l'échiquier politique français. Ce n'est pas par arrivisme qu'il s'est soumis à l'appareil stalinien, qu'il a accepté sans broncher humiliations et avanies. Sa fidélité était déterminée par sa conception du chemin du socialisme. Pour lui, les intérêts de l'URSS et du socialisme se sont identifiés une fois pour toutes, d'où son attitude constante de soutien inconditionnel de l'URSS.

Même si, parfois, une distorsion pouvait se faire jour, elle n'était qu'apparente, tout au plus passagère. Il fallait donc, sans hésiter, sacrifier les objectifs jugés secondaires à l'intérêt de l'URSS. Tel fut le cas du pacte germano-soviétique qui mettait en cause la politique antifasciste du Komintern. La dé-

Cette identification des intérêts soviétiques avec la cause du socialisme en France et dans le monde était un postulat pour Thorez. Tout le reste n'était qu'accidents de parcours, bavures qui ne comptaient pour ainsi dire pas. L'essentiel était de protéger le bon renom du « premier Etat socialiste », d'empêcher qu'on remue la boue sanglante des purges. Même s'il en avait connu le détail, il est peu probable qu'il aurait changé d'attitude. Les procès des dirigeants qu'il avait connus ont pu lui poser quelques problèmes. Mais le souvenir de Mirabeau, de Danton et de Pichegru lui rendait crédible la trahison de Zinoviev, de Piatakov, de Toukhatchevski.

Et puis, pour lui, Staline avait toujours raison. Il était le maître des conquêtes de la révolution d'octobre, le continuateur de Lénine dans ce qui, pour Thorez, était essentiel, à savoir le pouvoir. Tout le reste était contingent.

Stalinien, il voulait l'être tout entier. Il était fier d'être considéré comme « le premier stalinien de France ». Mais il voulait être en même temps un stalinien français, adapté au terrain, intégré dans ce peuple dont il était issu. De là la tendance instinctive à infléchir, dans la mesure du possible, les consignes du Komintern pour les rendre

passionnée

par Victor FAY

international. Son avantage est d'avoir recueilli les témoignages d'anciens militants encore vivants. Son défaut, de ne pas indiquer toutes les sources. Or, plusieurs des témoignages auxquels il se réfère sont contestables ou douteux ce qui l'amène à commettre un certain nombre d'inexactitudes et d'erreurs.

Traiter à chaud un aussi vaste sujet comportait des risques inévitables. Thorez appartient certes à l'histoire mais aussi à l'actualité politique. Parler de lui avec un recul suffisant paraît impossible. Trop de passion s'en mêle, trop d'amour, trop de haine. Robrieux reconnaît lui-même qu'il a admiré plus détesté son héros. Des séquelles de cette admiration et de sa déception apparaissent entre les lignes de l'ouvrage.

applicables en France, à atténuer ce qu'elles avaient de plus intolérables. C'est ainsi que chaque fois qu'une orientation plus ouverte et plus souple était adoptée, il s'y jetait à corps perdu, retrouvant son allant, son impact sur les masses.

Car c'était un authentique homme des masses, à la différence des pâles bureaucrates élevés dans le sérail du Komintern. D'ailleurs, le choix était limité lors de son accession au secrétariat général du PCF. C'était lui ou Doriot. Ce dernier ayant fait preuve d'insubordination, il a bien fallu se rabattre sur Thorez. Le choix s'est avéré judicieux. Une catastrophe a été ainsi évitée, comme l'a prouvé l'évolution ultérieure de Doriot.

Bien entendu, Thorez n'a jamais osé dire non à Staline. C'était pour lui inconcevable. Mais il savait « interpréter » les consignes. En politique culturelle, il n'a jamais appliqué

qui, avec le front populaire, prend consistance et vigueur. L'initiative venait-elle de Fried, délégué du Komintern en France, de Thorez ou de plus loin et de plus haut ? Dans l'état de centralisation absolue du pouvoir, un tournant d'une telle envergure n'était possible qu'avec l'approbation, sinon sur l'initiative, de Moscou. Une fois le tournant stratégique pris, la tactique pouvait être nuancée sur le terrain et là les suggestions de Fried, et les proposi-

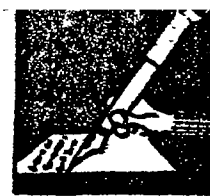


était mis en question, désavoué et condamné.

C'était plus que Thorez ne pouvait admettre. Sa rancune contre Khrouchtchev, sa préférence pour Molotov étaient évidentes. Pour la première fois, il a dû dissocier l'URSS de son dirigeant, défendre l'une contre l'autre. Tragique dilemme dont il s'est tiré, tant bien que mal, en louvoyant, en cherchant le soutien de Mao et de Hodja, en accroissant sa propre autonomie d'action. Mais il était trop tard pour changer. Prisonnier de son passé stalinien, figé dans son immobilisme aggravé encore par l'infirmité, Thorez n'a pu que contenir son hostilité à la déstalinisation qui impliquait le désaveu de son propre comportement.

contre les khrouchtchéviens français

Se croyant menacé dans son pouvoir, habitué à considérer le PCF comme « son parti », il a pris des mesures contre Servin et Casanova, contre Pronteau, Kriegel-Valrimont et tant d'autres, qui, après la publication du rapport « attribué » à Khrouchtchev, essayaient de mettre la pendule du PCF à la nouvelle heure de Moscou. Leur échec et celui de Robrieux lui-même, à l'époque secrétaire des étudiants communistes, était dû, comme celui de Khrouchtchev lui-même, à l'impossibilité de limiter la réforme intérieure à des



Komintern, son *Fils du Peuple* qu'on a rebaptisé malicieusement « *Fils du Parti* » ? En dictant le récit de sa vie à l'ami de toujours qu'a été Jean Fréville, il n'a fait qu'anticiper sur la pratique courante actuelle. Fréville, écrivain de talent pourvu d'une vaste culture internationale, s'est contenté du rôle ingrat de *rewriter*, en s'efforçant de se tenir le plus près possible du texte oral. Quant à son secrétaire, chargé de recopier et de mettre au propre le manuscrit, son apport a été négligeable sinon nul. Il est regrettable que Robrieux n'ait pas confronté, après la mort de Fréville, avec d'autres témoignages, plus véridiques, celui de ce secrétaire abusif.

En s'attaquant à la vie d'un leader communiste, Robrieux a ouvert les portes de l'Université à des études où le recul du temps ne pouvait pas jouer. Il faudra attendre plusieurs années encore pour qu'une biographie plus sereine et plus complète — après l'ouverture des archives du Kremlin — sinon moins engagée, nous permette de mieux mesurer la véritable dimension de cet ancien ouvrier, devenu, à force de travail et d'étude, le leader d'un grand parti de masse.

Le chnois s'est avéré judicieux. Une catastrophe a été ainsi évitée, comme l'a prouvé l'évolution ultérieure de Doriot.

Bien entendu, Thorez n'a jamais osé dire non à Staline. C'était pour lui l'impensable. Mais il savait « interpréter » les consignes. En politique culturelle, il n'a jamais appliqué les directives de Jdanov. En période de stalinisme, il a su éviter le pire jusqu'au pacte germano-soviétique qui a entraîné sa désertion, à son corps défendant, et la dissolution du parti.

Droitier de tempérament et de conviction, il a fait du gauchisme quand il ne pouvait pas faire autrement. Son souci principal était de sauvegarder l'organisation ou plutôt l'appareil du parti. Les pertes, les reculs, c'était pour lui des péripéties inévitables. Il fallait faire face, manœuvrer en retraite, jusqu'à ce que se présente une occasion favorable pour reprendre le terrain perdu et avancer.

à l'image d'un chef d'Etat

Il préférait l'action légale, parlementaire, voire gouvernementale. Il se complaisait dans le rôle de ministre, de vice-président du Conseil. Chef d'un grand parti, il exerçait son pouvoir à l'image d'un chef d'Etat, en imposant une stricte hiérarchie des responsabilités et des honneurs.

Robrieux souligne cette préférence intime pour le légalisme



Au 50e anniversaire de la fondation du PC : Marcel Cachin, Maurice Thorez, Jacques Duclos et André Marty.

tions de Thorez, devenaient admissibles.

On a eu tendance à exagérer le rôle de Fried qui diminuait au fur et à mesure que grandissait l'influence du parti et, avec elle, la carrure politique de Thorez. On peut dire, en tout cas, qu'ils s'entendaient bien, se complétaient, qu'ils formaient une équipe cohérente. La guerre a mis fin à cette collaboration.

Après son amnistie et son retour triomphal en France, son influence et son pouvoir dans le parti ont encore augmenté. Tant que Staline vivait, Thorez se contentait d'en être le mandataire pour la France, d'exécuter les consignes. C'est ainsi que l'éviction de Marty et de Tillon ne pouvait être décidée qu'à

demi-mesures, appliquées au sommet de l'appareil du parti.

Tout en s'accrochant au passé révolu, tout en freinant comme il a pu la déstalinisation, tout en frappant les « kénatchévien français », il sentait le changement inévitable et changeait Waldeck Rochet, son successeur, dont il appréciait la prudence paysanne, de le mener à bonne fin. Il a voulu que « son » parti reste conforme au modèle stalinien. Il y est en grande partie parvenu. Puisque, onze ans après sa mort, le PCF, s'il a assoupli, dans une certaine mesure, sa politique, reste aussi rigide dans ses structures internes.

Peut-on reprocher à Thorez d'avoir publié, sur la suggestion du

Regrettons que certaines lacunes, inévitables au stade actuel de notre information, soient comblées par des déductions et extrapolations parfois excessives. Thorez n'avait rien d'un Hamlet, s'il hésitait, c'est en présence de problèmes concrets qu'il n'osait pas trancher. C'est pourquoi certaines explications psychologiques paraissent superflues. Il aurait mieux valu que l'auteur dise carrément que, dans certains cas, les motivations de la conduite de Thorez lui échappent. Robrieux a saisi à bras-le-corps un sujet explosif et neuf. Sans en faire une étude exhaustive, il a contribué à la connaissance de la personnalité de Thorez et des coulisses du Komintern.

Victor FAY

Les coulisses
de **L'ACTUALITÉ** par
Philippe BERNERT

Révélee par un agrégé dans une thèse qu'il soutient samedi prochain

LA VIE SECRÈTE DE MAURICE THOREZ!

QUEL ROMAN QUE SA VIE! Si l'on en juge par *Fils du Peuple*, son autobiographie dont la première édition parut en 1937, l'homme qui domina pendant plus de trente ans le parti communiste français mena une existence droite, limpide, transparente, sans accroc. Mais voici qu'un livre, une somme, une thèse monumentale sur « la vie secrète et publique » de Maurice Thorez — thèse qui est soutenue devant Maurice Duverger et d'autres éminents professeurs — nous dérompe entièrement.

L'Anvers 20 mai 75

rauteur, un professeur âgé de 39 ans, ancien secrétaire général des étudiants communistes en 1939-1940, mais pour la première fois le mythe Thorez. Le nom est, iconoclaste : Philippe Rieux. Son éditeur : Ard. En 650 pages, cette première histoire vraie de Maurice Thorez raconte le me d'une vie torturée, détre, ravagée par les complications sentimentales, année de morts tragiques. Et tout d'abord, nous ex- Philippe Robrieux, le même de l'autobiogra- de Thorez : Fils du pse- est fallacieux. L'homme s'est présenté comme ils et petit-fils de mir- était, en fait, le fils irel de l'épicier de Noyel- Godault, Henri Breton. Sa e, Clémence, authentique de mineur, et le jeune ton, s'aimaient, mais ne ant se marier. Les préju- de classe, les convenan- avaient joué contre eux. ans après la naissance petit Maurice, Clémence isa Louis Thorez, une eule noire.

et amour contrarié, inté- devait se terminer très A 34 ans, le vrai père Thorez, l'épicier, s'ouvrit orga, un soir de 14 juill- Quelques jours aupara- il avait voulu remettre érence, dans la rue, une e contenant sans doute atique, une sorte d'héri- Mais, fièrement, Clé- passa devant lui sans éter.

cette étrange affaire, rise Thorez, « fils du Mo », en réalité enfant notable, ne souffla mot son livre. Pourtant, il appris la vérité vers ses ans. Et plus tard, chef parti, chaque fois qu'il nait dans son village, il t se recueillir sur les ombres, celle du père rel et celle du père tit.

même a-t-il caché qu'à ans, secrétaire fédéral nuniste du Pas-de-Calais, sa sur la mauvaise carte, nt Trotski contre Sta- à un moment où la ba- entre les deux titans bolchévisme demeurait ise. Il se reprit très s'alligna sur les stali- et son bref flirt trot- lui fut pardonné. A ou, où il commence à ndre souvent après 1925, très vite décelé en lui

les failles : ce jeune homme de bonne volonté est parfaite- ment malléable, sans gran- de fermeté de caractère, sans esprit de décision. Il se rac- crochera toujours à des êtres plus forts que lui. Deux per- sonnes vont ainsi bouleverser son destin.

Tout d'abord un homme, Eugène Fried, d'origine slo- vaque, intellectuel brillant, permanent du Komintern qui va être le véritable chef, occulte, du P.C.F. Envoyé par Moscou, s'installant à Paris à la tête d'un collectif secret de direction (compor- tant notamment Ernest Géroé et Anna Pauker, futurs diri- geants communistes de l'Est), Fried est le protecteur, le mentor, le patron de Thorez. Selon les ordres de Staline, Fried indique la ligne à sui- vre, revoit rapports et dis- cours de Thorez, qu'il « re- write » souvent, trouve même les formules choc du « Front populaire pour le pain, la paix et la liberté ».

Entre les mains de Fried, Thorez est tout simplement « un bon chef de service ». Entre les mains de Jean- nette...

Entre Aurore et Jeannette

Jeannette, de son vrai nom Julie Vermeersch, Tho- rez la rencontre pour la première fois à Moscou en 1930. D'une famille du Nord très pauvre (ils vivaient à onze dans deux pièces), ouvrière du textile, Jeannette, à peine âgée de 18 ans, est devenue orateur « volant » du parti, qui l'a envoyée en stage chez les Soviets, à l'école du Pro- finintern (des syndicats com- munistes). A Moscou, elle loge à l'hôtel Bristol.

Elle a entendu parler de l'arrivée, avec une délégation française, d'un « ch'timi » fougueux, dont on vante les dons oratoires, un certain Thorez. Poussée par la curiosité, elle va à l'hôtel Lux, siège du Komintern, frappe à une porte. Un grand gail- lard lui ouvre. Elle ne l'a jamais vu, mais elle est sûre que c'est lui.

« Vous êtes Maurice Tho- rez ! » lui dit-elle.

Voilà le faible, le doux Thorez, basculant dans les complications sentimentales. Marié depuis huit ans avec

Aurore Membouf, fille d'un permanent communiste du Pas-de-Calais, Thorez a un fils de 4 ans, Maurice. Malgré ses responsabilités familiales, le voici désarmé devant Jean- nette. Philippe Robrieux, qui estime dans son livre que le timide Thorez est arrivé vierge au mariage (il y a des témoignages dans ce sens), écrit :

« Thorez manifeste la mala- dresse et les hésitations de l'homme de 30 ans, jeune père de famille qui n'a jamais connu qu'une seule femme... la sienne. »

En tout cas, lorsque Jean- nette regagne la France, en mauvaise santé, Thorez la fait affecter comme monitrice à une colonie de vacances pour enfants de grévistes. Le voici écartelé entre sa femme, Au- rore, qui « mesure mal l'ascension de son époux » et ne le prend pas toujours au sérieux, et la toute jeune Jeannette qui l'idolâtre et le pousse vers le succès.

Thorez mettra quatre ans à sauter le pas. Un soir, vio- lemment mise en cause et relégué de ses responsabilités par la conférence nationale des Jeunes communistes, Jeannette s'évanouit. Thorez, qui est présent, la prend dans ses bras, bouleversé, puis la raccompagne dans sa petite chambre des Gobelins. Là, il prend la décision suprême. « Je reste avec toi, lui dit-il, pour toujours. »

Pour briser avec sa jeu- nesse, sa famille, Thorez a choisi un curieux moment : le 4 février 1934. Les cla- meurs de l'affaire Stavisky montent. Deux jours après, c'est l'émeute des ligues. Puis vient la contre-attaque de la gauche. Pendant toutes ces journées cruciales, miné par ses problèmes intimes, Tho- rez disparaît et c'est son rival, Doriot, qui tient le devant de la scène.

L'étrange mort de Fried

Thorez ne laisse pas tom- ber froidement Aurore. Il lui trouve un travail de secré- taire de mairie à Bobigny, dont le député-maire est son ami Clamamus, et même un trois pièces pour elle et leur fils. Un logement « histori- que », puisqu'il servira de point de rencontres clandestin (leurs entrevues sont toujours secrètes) entre Tho- rez et son patron Fried.

Et c'est là que ce roman qu'est la vie cachée de Tho- rez, et dont on ne trouve évi- demment pas une ligne dans ses biographies officielles, prend une nouvelle dimen- sion. Après de longues discus- sions, il arrive à Fried, bel homme aux cheveux noirs frisés, au type un peu orien- tal, de se reposer dans l'une des pièces de l'appartement d'Aurore. Et puis un beau

jour, Fried s'installe pour de bon, devient le compagnon d'Aurore et s'occupe de l'édu- cation du jeune Maurice tout comme, depuis des années déjà, il a fait celle du père. Thorez n'en éprouve pas le moindre mécontentement. Souvent, le soir, après les longs conciliabules sur l'ac- tion du parti, Jeannette vient les rejoindre. Les deux cou- ples vivent en bonne intelli- gence. En septembre 1939, lorsque Fried, qui s'est replié en Belgique, demande à Thorez, mobilisé à Chauny, au 3^e génie, de venir le rejoindre — donc de désert- er — il lui envoie tout d'abord Aurore, puis Jeannette accompagnée de Ramette.

Un nouveau drame va mar- quer l'étrange vie secrète de Thorez : le 17 avril 1943, Fried est abattu dans son appartement de Bruxelles par des inconnus qui pren- nent aussitôt la fuite. Un même destin violent aura donc frappé le père naturel de Thorez, l'épicier du Nord, et ce père et protecteur que fut pour lui Eugène Fried. Mais qui a tué Fried ?

L'appareil communiste attribuera son meurtre à la Gestapo. Mais Thorez, qui vit alors en U.R.S.S., n'est pas dupe. La Gestapo aurait arrêté Fried et en même temps Aurore, qui se trou- vait dans une pièce voisine. Aurore a été préservée par les tueurs. Elle était encore la femme non divorcée de Thorez. Pour Philippe Rob- rieux, le travail paraît signé : services spéciaux soviétiques.

Après la guerre, Aurore refera sa vie en épousant — le monde est petit — l'ex- cuisinier de Thorez, Etienne Virlovet, préposé à la can- tine du bureau politique du parti et veillant avec un soin tout spécial sur les plats du secrétaire général du P.C.F. qui craignait à tout instant d'être empoisonné. Très bourgeoisement, Aurore diri- gera, à Saulieu, l'une des hostelleries les plus réputées du pays.

Staline mort, Thorez vole- ra enfin de ses propres ailes, n'ayant plus de comptes à rendre à des « igames » tels que Fried ou le successeur de celui-ci, Jean Jérôme, alias Michel Feintuch. Dans sa thèse bourrée jusqu'à la gueule de révélations, Phi- lippe Robrieux raconte com- ment le dernier des grands staliniens complota contre Khrouchtchev.

Hostile au « rapport se- cret » de Nikita sur les cri- mes de Staline, Thorez s'ef- força de l'étouffer, ce qui provoqua des drames de conscience dans sa propre famille. Son fils Jean, 20 ans, né du second mariage, lui lança : « Nous sommes tous des assassins ! ». Le cadet, Paul, 17 ans, entra également en dissidence. Maurice, le fils d'Aurore, 30 ans, jusque-là très lié à son père, orateur



en vue de la fédération
le-Est, abandonna la tri-
e.

len n'était susceptible de
lifier l'état d'esprit de
rez : « Le rapport Khrou-
chev ? On dira que c'est
faux ! », dit-il à Jean
nteau, jeune membre du
ité central. Avec le
ipe des anti-parti de Mo-
v, Kaganovitch, Malen-
v, Boulganine, il cherche
provoquer la chute de
uchtschev qu'il traite, au
eau politique, « d'aven-
er et de liquidateur ».
r faire tomber Nikita,
t capable de s'allier avec
lable. Lui qui fut trots-
dans sa jeunesse se
maoïste à 60 ans. A la
érence mondiale de Mos-
il s'entretient longue-
t avec Mao. L'accord en-
les deux hommes est

so vante à son ami et
plice Thorez, qui lutte
re les séquelles d'une hé-
égie, les recettes de la
acine chinoise et lui fait
au d'une petite plante
re appelée « racine de
et sécrétant un suo ver-
o, élixir de longévité.

la conjuration tourne
t et Thorez s'inclinera
nt Nikita en grinçant
dents. Et en relançant,
avant sa mort en 1964,
propre culte de la per-
alité, à travers une réé-
n de son livre, « Fils
ouple ».

biographie dont Phi-
Robrieux nous apprend
seulement qu'elle ne re-
re pas la vie réelle de
oz, mais qu'elle fut

L'image traditionnelle d'un Thorez au bon sourire confiant et sans mystère s'effondre. Derrière le chef de parti que l'on croyait solide, équilibré, se dessine le profil insolite d'un jeune homme faible, torturé, tâtonnant, menant une vie sentimentale fébrile...

écrite par d'autres que Tho-
rez. La confection de « Fils
du peuple » fut confiée à
un premier « nègre littérai-
re », le critique et romancier
du parti, Jean Fréville. De
son vrai nom Eugène Schkaf,
fils de banquier, très lié avec
Anatole de Monzie, grand
avocat d'affaires et ministre
influent.

Or, en poussant son en-
quête, Philippe Robrieux a
découvert que le véritable

auteur de « Fils du peuple »
n'était pas Fréville, mais un
« sous-traitant », André Vi-
resboloviecz, enfant de la
balle, fils d'un ancien cham-
pion de lutte et leveur de
poids qui s'exhibait dans les
fêtes foraines. Fréville l'avait
engagé pour rédiger avec lui,
en 1935, « Fils du peuple ».
Le second « nègre » rece-
vait, chaque mois, l'équiva-
lent de deux ou trois billets
de mille francs. Ce qui était

appréciable pour l'époque.

L'enfant de la balle en
avait besoin. Gérant de la li-
brairie communiste de la rue
La Fayette, il avait été chassé
de son poste pour « gauchis-
me » et opposition à la poli-
tique de Front populaire.
C'est cet exclu, cet hérétique
qui écrivit en grande partie
le très orthodoxe « Fils du
peuple » qui sera pendant
trente ans le véhicule du cul-
te thorézien...

réussit, le drame d'Hiroshima et de Nagasaki auraient pu, peut-être, ne pas exister...

Pottiez a écrit ce livre pour trois raisons :

- 1) pour témoigner d'une épopée ;
- 2) pour compléter notre connaissance de la guerre du Pacifique ;
- 3) pour aider à mieux connaître le peuple Japonais en guerre comme en paix, afin d'éviter, demain, de nouvelles et fatales méprises.

★ ★ ★

THOREZ :
VIE SECRETE
ET VIE PUBLIQUE
par Philippe Robrieux
(Fayard)

Maurice Thorez, 1900-1964. Entre ces deux dates, pendant que meurt peu à peu une France traditionnelle, morale et boutiquière, la vie d'un homme se confond avec la construction d'une des machines politiques les plus étranges et surtout les plus solides de notre histoire : le Parti communiste français. Cette vie n'avait jamais été racontée que dans le dénigrement ou dans la légende. La voici enfin, dans l'histoire. L'auteur, Philippe Robrieux, jeune agrégé de l'Université, l'a reconstituée avec une patience et un soin de véritable détective. Sait-on que Maurice Thorez fut un enfant naturel ? qu'il a été trotskiste juste avant de devenir le n° 1 du Parti ? que sa politique fameuse du Front populaire, en 1934-1936, lui a été soufflée, jour après jour, par Fried, le représentant du Komintern à Paris ? Sait-on que sa « guerre », en U.R.S.S., pendant les années 1940-1944, fut une dure épreuve politique et morale ? et que la « déstalinisation », à partir de 1956, créa dans sa propre famille un drame de générations ? Cette vie passionnante et sans

surprises, révolutionnaire et soumise est constamment entrelacée aux tournants stratégiques du communisme stalinien. Enracinée dans la tradition populaire française, elle est en même temps copiée sur la morale soviétique. La première biographie scientifique de Maurice Thorez se lit comme un livre d'histoire, une carrière à la fois extraordinaire et familière.

Maison de l'histoire, nov. dec. 75

